

UNE COURSE

A CONSTANTINOPLE

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1884.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

UNE COURSE

A

CONSTANTINOPLE

PAR

M. DE BLOWITZ

Deuxième Édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1884

Les pages qu'on va lire sont incohérentes, sans méthode et sans style.

Elles composent le livre d'un journaliste, un livre couru et parlé.

Ce livre touche à tout, peut-être pour n'aboutir à rien.

Mais tel qu'il est, il a son excuse :

Il reflète l'œuvre complexe imposée aux efforts du journalisme moderne, et à ce titre, mais à ce titre seulement, j'ose le présenter au public.

Paris, janvier 1884.

UNE COURSE

A CONSTANTINOPLE

PREMIÈRE PARTIE

DE PARIS AU BOSPHORE

I

MESSIEURS LES VOYAGEURS, LE DINER EST SERVI!

Je n'ai pas l'intention de découvrir la Turquie et de révéler au lecteur l'existence d'une ville qui se nomme Constantinople et qui s'étage à l'extrémité du Bosphore.

Mon but est plus simple.

Tous ceux qui liront ce que je vais écrire peuvent être appelés à faire un voyage à Constantinople, ou peuvent rêver de le faire; d'autres peuvent l'avoir fait.

Aux uns et aux autres je vais raconter aussi simplement que possible l'excursion, tout à fait moderne, que je viens de réaliser entre Paris et la capitale de l'Empire ottoman. Les uns y retrouveront peut-être quelques souvenirs; les autres, quelques renseignements, et ceux qui n'y ont pas été et qui ne sont pas appelés à y aller, consentiront à faire avec moi cette rapide excursion.

Les voyages en chemin de fer amènent des descriptions kaléidoscopiques. Chacun, à travers les glaces de son wagon, essaye de saisir, de comprendre, de deviner le caractère du pays qu'il traverse. Les descriptions que l'on fait ainsi ne sont pas approfondies ni incontestables, mais elles sont incessantes et variées; elles portent le cachet individuel de l'écrivain, et de leur ensemble naît une connaissance moins intime, à coup sûr, mais peut-être plus complète et moins de parti pris des choses et des hommes. S'il n'était permis de faire des récits de voyage qu'en séjournant longtemps dans un pays, l'humanité aurait été privée de beaucoup de pages vraies autant que vivantes, et des nations et des contrées que l'on a appris à connaître et à admirer sur des récits rapides,

dans leur lointaine obscurité, attendraient encore leur premier historiographe.

Dans le courant du mois de septembre, la Société des wagons-lits pria un certain nombre de personnes d'assister à l'inauguration de son matériel définitif pour les trains express qu'elle a créés entre Londres, Paris et Constantinople.

Cette Compagnie des wagons-lits, qui tend à transformer les voyages sur le continent européen et à y introduire un *comfort* et des facilités encore inconnus, a eu à lutter, depuis plus de dix ans, non-seulement contre les difficultés administratives, contre les intérêts discordants des Compagnies de chemins de fer entre elles, mais encore contre l'indifférence du public lui-même, et non pas de cette partie du public qui n'est pas appelée à profiter de son organisation, mais du public routinier, qui, à cette heure, après avoir contribué par son indifférence à retarder l'organisation complète des wagons-lits, se révolterait si l'on essayait de les supprimer. En 1867, un jeune Belge, d'excellente origine, le neveu de M. Frère-Orban, M. Georges Nagelmackers, se rendit aux États-Unis pour s'y distraire par un long voyage d'un grand chagrin, dit-on, qu'il venait d'éprouver,

et, pendant seize mois, parcourut l'Amérique et la visita dans tous ses détails possibles.

Au retour de ce voyage, il apporta avec lui, à l'état d'idée fixe, la pensée d'introduire en Europe l'usage des *sleeping-cars* qui fonctionnaient en Amérique depuis 1861, en l'appropriant toutefois aux habitudes européennes.

En 1873, il se créa une première Compagnie en commandite, qui se transforma en Compagnie anglaise avant d'être organisée; qui fonctionna pendant trois ans, pour se transformer de nouveau en Compagnie internationale, dont le siége est à Bruxelles, le centre administratif à Paris, qui a des administrateurs de toute nationalité, et des agences dans tous les grands centres de l'Europe. Ses premiers essais ont été faits avec neuf wagons. Elle en possède cent quatre-vingts à cette heure, en aura deux cent trente à la fin de l'année prochaine, et il est hors de doute que, sous peu, aucun train un peu lointain ne pourra circuler sans que ses voitures y figurent. Le matériel à l'inauguration duquel j'assiste est comme la dernière expression du perfectionnement auquel on a pu atteindre jusqu'ici.

Le train qui part de Paris, comme celui que

j'ai pris, le jeudi, à sept heures et demie, arrive à Vienne le lendemain vendredi, à onze heures quinze; à Buda-Pest le samedi, à six heures neuf; à Bucharest le dimanche, à quatre heures quarante-cinq; à Giurgevo à six heures; à Varna à quatre heures trente, et à Constantinople le lundi, à six heures et demie du matin; en tout, de Londres à Constantinople en quatre-vingt-douze heures, et de Paris à Constantinople en quatre-vingt-deux heures.

Au moment où j'arrive à la gare de l'Est, je la trouve brillamment illuminée. L'administration du chemin de fer a entouré, elle aussi, le départ du premier train de l'organisation définitive, de tout l'éclat possible.

Les lumières électriques se répandent à profusion à travers la gare. Les employés, dès l'entrée, vous indiquent la voie latérale sur laquelle l'Orient-express est rangé. Bon nombre de personnes sont venues saluer les partants, et, comme la plupart d'entre ceux-ci font pour la première fois le voyage de Constantinople, ce n'est pas sans un peu d'émotion, mêlée à beaucoup de joie, que l'on se sépare.

Le train lui-même a un aspect éclatant. Il se compose de deux wagons-lits, de deux fourgons

de bagages et de provisions, d'un wagon-restaurant, de la locomotive et de son tender. Il occupe en tout une longueur de soixante-quinze mètres. Les wagons des voyageurs et le wagon-restaurant sont, d'après le dernier système, sur quatre essieux articulés, ce qui les fait rouler avec une telle douceur, qu'on peut se raser pendant le parcours, malgré des vitesses de quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Chacun des wagons comporte vingt lits, divisés en trois compartiments à quatre lits, et en quatre à deux lits. Le wagon-restaurant se compose de trois compartiments de grandeur inégale. Le premier, plus petit que le second, se transforme, en dehors des heures de repas, en un salon de société ou fumoir, avec divans autour, et tables tournant sur elles-mêmes. Le second est un salon réservé aux dames, et le troisième est le restaurant proprement dit.

Mais le premier et le second compartiment même, aux heures de repas, se transforment en restaurant, et les trois divisions réunies, quand les wagons sont au complet, peuvent contenir quarante voyageurs, confortablement assis.

Au moment où j'arrive au train, les wagons

des voyageurs, les corridors qui longent du côté extérieur les compartiments, et les petits passages qui relient entre eux les wagons et le restaurant, sont brillamment éclairés, et d'une animation extrême. Chacun des invités a reçu en entrant un petit carton plié en deux qui contient à l'intérieur une carte photographiée en réduction, la carte des lignes de chemin de fer desservies en 1883 par la Compagnie internationale des wagons-lits. Sur un des côtés extérieurs, l'horaire des stations à parcourir jusqu'à Constantinople, avec les minutes d'arrêt; et sur la première page, au-dessous du titre : « Orient-express », ces mots : « M. X... est prié de prendre place dans la voiture 151, lit n° 3. » Chacun cherche son lit, dépose ses menus bagages, et se précipite vers la fenêtre du corridor qui donne sur le quai du départ pour saluer ceux qui restent, et serrer une dernière fois les mains émues qui se tendent vers lui.

Ceux qui ne partent point, qui n'ont pas devant eux l'attrait mystérieux et toujours séduisant de l'inconnu et du nouveau, éprouvent une mélancolie plus vive en voyant disparaître dans la nuit les voyageurs qui les quittent; mais ceux-ci, avec l'égoïsme féroce qui forme la base

du cœur humain, ont quelque peine à mettre leur émotion à la hauteur des circonstances, et, malgré eux, laissent dans le cœur de ceux qui restent, comme une goutte d'amertume qui s'y ajoute aux tristesses de la séparation. Pour que la part fût égale, il ne faudrait jamais accompagner les partants à la gare; il faudrait se séparer à la maison. Le voyageur qui quitte le seuil de la maison, malgré la perspective du voyage, éprouve un vague sentiment de douleur en laissant derrière soi le toit paisible qui renferme tout ce qu'il aime; tandis que ceux qu'il quitte, restant en possession de la demeure commune, trouvent dans le sentiment qu'elle donne, un courage qui leur manque quand le sifflet de la locomotive donne le signal du départ. Au moment où ce signal va retentir, l'Orient-express offre, vu du dehors d'où je le regarde pendant un instant avant de m'élancer sur le marchepied, un tableau bien moderne et bien intéressant. Quarante bras se tendent d'un côté vers cent mains qui les étreignent; les conducteurs des wagons-lits, avec leur costume marron auquel les vives lumières de l'intérieur donnent des reflets rougeâtres, s'agitent, des paquets sur les épaules et des sacs

à la main, dans les compartiments où ils essayent de les caser, marchant de côté, sur la pointe des pieds, dans l'espace étroit que leur laissent les voyageurs entassés dans les corridors et collés contre les ouvertures des croisées. Quelques mouchoirs s'agitent, quelques chapeaux se soulèvent; les employés du chemin de fer font reculer les spectateurs, et séparent, avec l'inflexibilité du destin, les mains qui se retiennent. En avant des deux wagons et du fourgon, les rideaux coquettement relevés, le wagon-restaurant jette un éclat extraordinaire sur la scène tout entière. Les grands becs de gaz comprimé éclairent une véritable salle de festin. Toutes les tables du restaurant, deux par deux, se faisant face, celles de quatre couverts à droite, celles de deux couverts à gauche, sur sept rangées, sont dressées d'une façon somptueuse. La blancheur des nappes et des serviettes fantastiques pliées avec un art coquet par les sommeliers du restaurant; le scintillement transparent des cristaux; les rubis du vin rouge; les topazes du vin blanc; le pur cristal de l'eau à travers les carafes, et les casques argentés des bouteilles de Champagne, jettent une note éblouissante sur la foule au dehors et

au dedans, et donnent comme un démenti vivant à la tristesse des physionomies et aux regrets invraisemblables des partants.

A ce moment, le conducteur de mon wagon m'appelle d'un signe impérieux. Je m'élance sur le marchepied, la porte qui le protége se ferme, le sifflet retentit; le bruit formidable de la locomotive couvre tous les autres bruits, et, sans transition aucune, nous nous élançons avec une rapidité inattendue vers le tunnel voisin qui, en un instant, nous enlève la vue de la gare et nous dérobe, nous aussi, aux regards anxieux qui nous suivent. Comme si les organisateurs s'étaient donné le mot de nous éblouir par la précision des mouvements et l'exactitude du programme, les sommeliers, irréprochablement vêtus et gantés, pénètrent dans les corridors des wagons : « Messieurs les voyageurs, le dîner est servi ! »

II

LES CONVIVES

« Messieurs les voyageurs, le dîner est servi! » C'est à ce cri, qui sonne partout comme une fanfare joyeuse, mais qui, dans un train qui s'élance, acquiert une sonorité toute particulière, que nous quittons la gare de l'Est.

Bientôt les tables se garnissent, et le wagon-restaurant est au complet. Les directeurs et les administrateurs de la Compagnie qui font partie du voyage ont conduit leurs invités à leur place, et je me trouve à partager une petite table de deux places, située à l'extrémité intérieure du restaurant, avec M. Charles Berthier, un des administrateurs de la Compagnie. C'est un homme jeune, gai, aimable, connaissant à fond tout ce qui nous entoure, prêt à répondre à tout, et dont la société, dès la pre-

mière heure, m'est aussi utile qu'agréable. Du coin où je suis, j'ai un coup d'œil complet sur le wagon entier. Le dîner, servi par quatre maîtres d'hôtel, se poursuit avec une régularité qu'on trouverait irréprochable dans le salon le mieux tenu, et lord Lyons, dont le service jouit d'une renommée méritée, n'aurait rien à y redire, étant donné que nous roulons précisément à ce moment à une vitesse de 80 kilomètres à l'heure.

Le menu est exquis, et ce qu'il faut ajouter, c'est que, pendant tout le voyage de Paris à Bucharest, les menus rivaliseront de variété et de délicatesse, bien que préparés dans l'espace microscopique de la cuisine qui se trouve à l'extrémité du restaurant. Trompette lui-même les aurait signés des deux mains. Comme la majorité des convives se compose de Français, que tout le monde, après les agitations et les courses d'une journée de départ, fait honneur à ce repas succulent, et comme le bruit des roues roulant sur les rails force à élever le diapason des voix, la salle à manger mobile et fuyante, bientôt, devient aussi bruyante qu'un grand restaurant du boulevard en ses jours les plus animés.

Peu à peu, sur le va-et-vient des maîtres d'hôtel; sur les parois lumineuses du wagon; sur le cristal obscurci par la nuit et brillant comme de l'acier bruni, se détache la physionomie des convives, et je puis examiner et reconnaître les compagnons dont pendant quinze jours je vais partager la vie, les plaisirs, les surprises ou les déceptions. C'est une étude intéressante et nécessaire quand on s'embarque ensemble dans des conditions pareilles.

A ma droite, presque en face de moi, *M. Olin,* ministre des travaux publics de Belgique. Le ministre est de petite taille. La figure est plutôt énergique; large par le sommet, et un peu carrée par la base. Le front est grand et marquant, les cheveux d'un blond flamand abondent; l'œil bleu, sans grande vivacité, est pénétrant et réfléchi; le teint est frais, la bouche énergique et accentuée. C'est un homme d'un esprit pondéré, de savoir sérieux, d'une conversation concise et instructive, qui n'occupe pas depuis longtemps le poste dont il est le titulaire, et qui promet à la Belgique un ministre laborieux, attentif et libéral. Durant tout le voyage, il sera simple et sans prétention, apportant par l'intérêt de sa conversation un

élément précieux à l'ensemble d'un voyage qui se poursuit et se terminera dans des conditions exceptionnellement heureuses. Il a auprès de lui *M. Obermayer*, qui représente le ministre des travaux publics d'Autriche. Grand, beau, la figure pleine, la barbe et les cheveux grisonnants, la voix sonore et douce, d'un abord grave et aimable, un ensemble qui dénote une valeur réelle et qui ne trompe point. *M. Von Hollan*, qui représente le ministre des travaux publics de Hongrie, jeune, mince, élégant, la barbe entière et blonde; compagnon aimable, peu expansif, et toujours disposé à se glisser sur l'arrière-plan pour laisser à ses camarades de route la place la meilleure et les facilités les plus grandes. *Missak Effendi*, le premier secrétaire de l'ambassade ottomane à Paris. Une belle tête au type turc. Le fez rouge sur un front haut et arrondi, l'œil noir et doux comme un œil oriental doit l'être; la barbe soyeuse et longue, la lèvre pleine et souriante, de taille moyenne, avec cette pointe d'obésité propre aux Orientaux qui n'appartiennent pas à la catégorie des nerveux et des maigres. C'est un compagnon parfait, qui a reçu cette éducation variée et cosmopolite qu'on

rencontre chez les Orientaux voués à la carrière diplomatique.

Il parle couramment et élégamment le hongrois, l'allemand, le français, l'italien, le grec moderne, et, fort probablement, le turc, et, dès le lendemain, on le voit, affable et animé, causer avec tous ses compagnons de route, échanger des visites incessantes et circuler de compartiment à compartiment et de wagon à wagon.

A une autre table, un peu plus loin, *M. Edmond About,* qui cause avec la vivacité d'un Français curieux de connaître et sûr d'avance d'être écouté avec plaisir. La physionomie de M. Edmond About est une des plus connues parmi les physionomies parisiennes. Il est de belle apparence, et ses cheveux et sa barbe, trop tôt grisonnants, je crois, ne lui ont rien enlevé de ce qui constituait autrefois ses éléments de succès mondains.

Il a l'attaque vive, et supporte de bonne humeur les ripostes qu'il s'attire. Il est souvent le premier à rappeler le plus éclatant de ses échecs, et l'on retrouve facilement dans sa conversation la causticité qui marque ses écrits. Il est gouailleur, comme il convient à un nor-

malien, et il se porte haut comme il sied à un homme de sa valeur; mais il quitte facilement le ton léger pour montrer dans les conversations plus graves un esprit qui observe et une intelligence qui retient. M. Edmond About est un des hommes dont on a le plus médit dans Paris.

Quand on est parvenu à une certaine hauteur, ceux qu'on a laissés derrière soi, au bas de la montée, les camarades qui sont demeurés dans les obscurités lointaines de l'inconnu, vous accusent de les avoir lâchés. Mais n'est pas lâcheur qui veut, et M. Edmond About a pu se dire que la corporation des lâcheurs, qui compte Caïphe et saint Pierre parmi ses fondateurs, est d'assez vieille roche pour qu'on se console d'en faire partie.

En face de M. About j'aperçois *M. Nagelmackers,* dont j'ai déjà parlé, le créateur et le fondateur de la Société. C'est un homme jeune encore, le type un peu arabe, malgré son origine purement belge. Grand, mince, les cheveux, la barbe et l'œil noirs; le nez effilé, la lèvre souriante et ferme; nerveux au dedans, calme au dehors, sans bruit, sans trouble et sans défaillance. Chargé de se préoccuper pen-

dant une course pareille du sort de ses quarante invités, il n'aura jamais un moment d'humeur ou d'impatience, faisant face aux petites comme aux grandes difficultés qui surgissent; mesurant toute chose d'un coup d'œil prompt et sûr, se rendant un compte rapide de l'obstacle à vaincre, et par cela même le vainquant sans lutte apparente ni sans effort visible. A côté de lui, *M. Lechat*, le secrétaire général de la Compagnie, un des trois ou quatre Belges qui ont la satisfaction de ressembler à S. A. le prince de Galles; d'humeur toujours joyeuse, complaisant, partout à la fois; connaissant l'Orient qu'il a habité comme ingénieur, et maître dans l'art de voyager et de faire voyager les autres. Auprès d'eux, le médecin de la Compagnie, le docteur *Harzé*, amené par précaution, armé d'une pharmacie complète, mais surtout d'une bonne humeur rassurante et toujours égale, qui arrête les indispositions au passage, et rend à ceux qui seraient tentés de s'abandonner à la fatigue ou de se plaindre de quelque mal, la confiance et la santé. Je remarque également *M. Wiener*, le secrétaire général de la Compagnie des chemins de fer orientaux, qui jouera de Routschouk à Varna le

rôle de providence de la caravane ; *M. Berthier* le père, ancien président du tribunal de commerce, administrateur de la Compagnie du chemin de fer de l'Est, homme important, bienveillant et charmant, dont le fils est mon compagnon de table ; *M. Regray,* le très-remarquable ingénieur en chef du chemin de fer de l'Est, qui a joué un rôle si important dans les négociations relatives à l'indemnité que les Allemands avaient à payer à sa Compagnie à la suite de la guerre, indemnité qui, on se le rappelle, était d'abord dans l'estimation des Allemands de 175 millions, et que l'énergie et la persistance de M. Regray contribuèrent à faire monter à 325 millions. Je vois encore *M. Dubois,* administrateur du chemin de fer de l'État belge ; *M. Delbecque,* ingénieur en chef du chemin de fer du Nord; M. *Courras,* secrétaire général du chemin de fer d'Orléans; *M. Amiot,* du chemin de fer de Paris à la Méditerranée; *M. Delaître,* le digne fils du très-aimable directeur de la Compagnie de l'Ouest, et d'autres qui constituent l'état-major d'élite de l'Orient-express qui nous entraîne, dont il faudrait citer tous les noms, et parmi lesquels je veux relever encore ceux de M. Georges *Boy er,* un

homme charmant et de parfaite compagnie, qui représente le *Figaro,* et d'un jeune écrivain très-sympathique, M. Jules *Tréfeu*, qui représente le *Gaulois*.

Il est dix heures lorsque le café se sert et que les cigares s'allument. Les conversations deviennent plus animées et plus bruyantes. Des relations rapides se sont établies d'un côté des tables à l'autre, et l'on peut prévoir que les journées qui s'écouleront d'ici à notre retour ne laisseront ni fatigue dans nos membres, ni ennui dans nos souvenirs.

Vers minuit, on se sépare, bien que personne ne semble avoir envie de regagner son lit. Nous sommes à une heure de Nancy, et à peine nous serons-nous endormis que nous aurons franchi les nouvelles frontières de la France. En regagnant notre compartiment, nos lits sont faits. Les conducteurs de la Compagnie internationale des wagons-lits, du moins tous ceux dont le train se compose, ont un service à la fois discret et attentif, et ce double caractère ne se démentira pas pendant un seul instant durant le reste du trajet. Mon compagnon de compartiment est M. Janszen, un Hollandais de bonne humeur et de bonne société,

qui est d'un voisinage facile et accommodant, d'une conversation intéressante, et qui de sa valise portative, une vraie boîte à surprises, tirera pendant le voyage tout ce que peut désirer ou rêver l'imagination d'un voyageur. Je crois que si j'avais eu la fantaisie de lui demander une baignoire complète avec double robinet et douche en pluie, il l'aurait sortie de son inépuisable petite valise que Robert Houdin seul a pu confectionner. Je regrette à cette heure de ne l'avoir pas osé.

Le troisième personnage qui occupe mon compartiment, c'est Georges Daudet, le fils de mon vieil et cher ami Ernest Daudet, qui a bien voulu m'accompagner pendant cette course et me tenir bonne et laborieuse compagnie, au milieu des travaux et des péripéties qui ont signalé mon excursion. — Nous nous couchons.

C'est une surprise.

Les nouvelles voitures que nous inaugurons sont spacieuses et confortables. On s'y étend à son aise, même en ayant une taille beaucoup plus haute que la mienne. Le bruit assourdi des roues, à travers les portes fermées et les rideaux tirés, arrive à peine comme une mélo-

pée vague et monotone à l'oreille du dormeur, et lui sert de berceuse. Le sommeil nous gagne. Quelques sonorités lointaines dominent le bruit du convoi, et annoncent que nos compagnons de route dorment d'une conscience tranquille... Avant que nous nous endormions complétement, la main discrète du conducteur, qui ouvre et referme la porte avec douceur, a rabattu le rideau de la lampe, et le compartiment, plongé dans une obscurité transparente, roule à travers la nuit, dont le sifflet de la locomotive seul trouble le silence.

III

ONODY KAHNIAR.

Dans la journée de vendredi, un léger incident s'était produit. La roue du restaurant ayant chauffé, nous avons été obligés de l'abandonner un peu brusquement, dans la gare d'Augsbourg, — châtiment providentiel, — au moment où nous voyant enviés et dignes de l'être, nous avions pris ces airs hautains que prennent volontiers les mortels gâtés par la fortune. Quelques-uns s'affligèrent. C'était pourtant bien peu de chose qu'un contre-temps aussi léger, puisqu'il s'agissait d'essayer un matériel neuf et que le restaurant fut remplacé dans l'après-midi; mais, hélas! nous n'aurions pas été des hommes si nous n'avions pas eu la prétention d'être favorisés comme des dieux.

Le samedi matin, vers six heures, ceux

d'entre nous qui ne connaissaient pas Buda-pest, pendant les quelques minutes d'arrêt du train, se hâtaient de jeter un coup d'œil rapide sur le Danube et sur le pont admirable qui relie l'un à l'autre les deux tronçons de la capitale hongroise, la vieille cité royale de Bude, et sa jeune et victorieuse sœur et rivale Pest.

Pendant la nuit, notre personnel s'était légèrement modifié. Quelques personnes avaient quitté le train, entre autres M. Neef Orban, l'influent et aimable président de la Société, le neveu du ministre, qui, avec l'urbanité qui le distingue, avait voulu nous accompagner pendant la première partie du voyage.

En revanche, nous avions pris M. Schroeder, le jeune et énergique agent général de la Compagnie, auquel est due en grande partie l'initiative de l'Orient-express, et M. Von Scala, inspecteur de l'exploitation des chemins de fer de l'État en Autriche.

M. Von Scala était accompagné par sa femme et par la sœur de celle-ci, et c'était une surprise fort aimable que d'entendre des voix de femmes dans ce train, exclusivement composé d'hommes jusqu'alors. Certes, il était difficile de trouver une société mieux élevée et plus

respectueuse d'elle-même que celle qu'avaient groupée autour d'eux les directeurs et les administrateurs de la Compagnie des wagons-lits, et pourtant, dès le moment où des dames étaient venues se joindre à nous, l'attitude générale prit un caractère plus circonspect, plus attentif qu'auparavant. Tout le monde, pour me servir d'une expression caractéristique, tout le monde « mettait des gants », et le voyage, désormais, se ressentait d'une façon charmante de la présence de ces dames, qui figuraient dans tous les toasts, et qui étaient l'objet d'une attention aussi discrète que générale.

Aussitôt que l'on franchit Budapest, les costumes, les physionomies, l'aspect de la campagne et des villages se transforment à vue d'œil.

Évidemment, à partir de là, c'est la porte d'Orient qui s'entr'ouvre sous nos yeux.

Nous quittons désormais les routes battues, le costume conventionnel et monochrome de l'Europe occidentale. Aux stations où nous nous arrêtons, à partir d'ici jusqu'à la fin du voyage, la foule demeurera bigarrée, craintive et curieuse. De temps en temps, quelques femmes, dont le sourire découvre les dents

blanches et aiguës, et qui lèvent vers nous deux grands yeux noirs, effrontés et doux; mais généralement des hommes au costume fantaisiste et divers, mélange capricieux qui hurle parfois à l'œil, mais qui forme un ensemble pittoresque, et complète l'incessante mobilité des tableaux qui se succèdent devant nous.

Ce qui domine dans ces figures, c'est le teint foncé, la peau de basane, les cheveux noirs, le sourcil épais, le cil roide et long. Toutes ces races que nous rencontrons semblent brûlées aux chauds rayons de l'Orient, et protestent contre la brume pâlissante dans laquelle les a plongées le hasard des migrations nationales. Si leur physionomie se ressemble, leurs vêtements, qui gardent comme une concordance générale, diffèrent pourtant de la façon la plus étrange et la plus individuelle. L'unité n'existe qu'aux pieds. Hommes et femmes portent la botte, la *csizma*, la botte haute, la tige plissée, le cuir du pied inflexible comme une plaque de fer forgée, la semelle d'une épaisseur invraisemblable, épaissie encore par des clous qui font saillie à travers la couche de boue qu'ils ramassent. Lorsque, entre Pest, Szegedin, Temesvar et Karansebes, on jette les yeux sur la

route à niveau ou en contre-bas que nous parcourons, on comprend que dans ces parages boueux la botte soit devenue une institution nationale. C'est comme les échasses du Landais qui le garantissent contre les profondeurs mouvantes du sable.

« Quel est ce large ruban miroitant que nous voyons là-bas, se détachant en rainures jaunâtres à travers les plaines de maïs coupé? » demandons-nous. « Ça, c'est la grande route! » Et en effet, à travers cette mer, jaillissante en écume massive, nous voyons une petite voiture basse et longue, dont deux hautes échelles forment les parois, traînée par trois ou quatre chevaux attelés de front, roulant, glissant, nageant à fond de train, soulevant des vagues de boue qui jaillissent comme les étincelles des pièces tournantes, qui entourent chevaux, cocher, voyageurs et voiture comme d'une apothéose, retombent sur eux, et les recouvrent d'une couche épaisse et gluante.

En dehors de cette botte qui m'a tant frappé, les costumes varient suivant la fantaisie locale, ou suivant la division du pays. Mais, à condition que l'on observe la forme du manteau au col carré et large, la veste sans basque, et le

pantalon arrêté au haut du genou ou de la cheville, étoffe et couleur sont livrées à la fantaisie la plus absolue. Le costume le plus pittoresque sans contredit, et, par cela même, le plus connu en dehors du pays et par toute l'Europe, c'est le manteau blanc, brodé de drap de couleur, découpé en fleurs et figures, même en paysages; le chapeau noir à bords relevés sur lequel retombe le double bout d'un large ruban; les cheveux noués en tresses graisseuses et noires, la veste en drap bleu et soutachée, le gilet ouvert sur une chemise blanche aux manches flottantes et larges, et le pantalon en grosse toile blanche à frange de couleur, ample et flottant à tel point qu'on le prendrait pour un jupon. En dehors de ce costume, vraiment pittoresque et d'une originalité primitive et sauvage, la foule est diverse, curieuse à observer, mais n'offre à l'œil rien de gracieux, rien qui se puisse fixer comme un tableau riant au souvenir de ceux qui passent. Cependant, à Szegedin, où nous arrivons vers dix heures et demie, une bande de musiciens tsiganes salue notre arrivée par un air joyeux qui nous précipite tous hors du wagon pour en mieux goûter le rhythme entraînant. Mais M. Lechat, notre infatigable

compagnon de route, qui prend en toute circonstance les plus rapides décisions, est déjà en pourparlers avec eux; et, pendant les cinq minutes que dure notre arrêt, il nous préparera une des plus grandes attractions de cette course attractive.

Dans la moitié du wagon-restaurant, on a déjà enlevé les chaises et les tables, transportées dans le premier fourgon des bagages. Les musiciens tsiganes y entrent, et à peine y sont-ils entrés que le sifflet retentit et que nous roulons vers Temesvar. Nous avons enlevé Onody Kahniar et sa bande. Nous n'avons pas dépassé encore Szegedin, que déjà Onody et ses onze musiciens sont organisés. Les violons et le violoncelle se sont assis contre les fenêtres; le joueur de cithare a installé sa table harmonieuse dans le coin; la grosse basse s'est collée dans l'angle droit; les autres sont debout, et Onody Kahniar lui-même, son violon à la main, s'est placé au centre de sa petite armée d'opération. Entre eux tous, ces douze musiciens, armés de leurs instruments, occupent à peine la moitié de la largeur du wagon, et, dans le reste de l'espace, une partie des voyageurs s'est mise à déjeuner, pendant que les autres, plus

fanatiques ou moins affamés, debout, assis par terre ou partageant une chaise entre deux, se sont blottis dans l'étroit espace laissé libre par les musiciens. Alors commence une de ces séances sans égales que ne peuvent donner que ces charmeurs sauvages, ces vivants instruments, qui s'incrustent dans leurs archets d'acier, et que rien ne trouble dans l'élan ardent de leur exécution.

Ces douze hommes étaient tous d'une beauté étonnante. Onody Kahniar, de taille moyenne et d'un léger embonpoint, le teint brun et lisse comme une pêche du Midi, la tête ronde et pleine, les dents éclatantes et la bouche vermeille qu'ombrageait une moustache fine et drue, avait de grands yeux noirs d'une expression joyeuse et piquante, le front large et arrondi, les cheveux bruns et soyeux, et un entrain effrayant qui faisait perler la sueur sur nos fronts.

Ses compagnons étaient beaux comme lui, plus minces seulement et plus élégants de tournure. Celui qui jouait du violoncelle, seul, avait une beauté à part. Il avait des cheveux moins foncés, l'œil d'un bleu sombre et grand comme on représente parfois les Mauresques

d'opéra-comique, une barbe un peu claire et crépue, le teint rose et frais, et la bouche mince et fine, dessinée comme par un trait de pinceau. A peine en route, Onody attaqua un premier morceau, une valse endiablée et qui faisait trépigner des pieds, même les moins dansants d'entre nous, même les plus gros, même moi. A la valse succéda une czarda, puis une marche, puis une de ces mélodies lentes et mélancoliques sur lesquelles chacun brode des paroles tendres et tristes; puis des valses encore et des czardas nouvelles, et de nouvelles fantaisies.

Ni les trépidations de la route, ni le va-et-vient des sommeliers et des maîtres d'hôtel qui font le service en se glissant dans l'étroite fissure qui reste entre les Tsiganes et nous, ne les arrêtent ni ne les troublent. A tout instant, le violoncelliste, assis près de la porte, est interrompu par un passant. Il laisse passer, sourit sans mauvaise humeur ni trouble, et puis retombe dans la mesure avec une précision mathématique qui stupéfait les plus indifférents. Quand Misak-Effendi paraît, les douze Tsiganes, sur un geste imperceptible d'Onody, arrêtent le morceau qu'ils jouent par

une rapide ritournelle finale, et entament une série de chansons orientales avec variations, en l'honneur du fez rouge qui couvre la tête du diplomate turc. Puis, après une minute d'arrêt, sur un signe nouveau, et sans doute pour faire honneur aux Français dont une majorité compose le train, ils attaquent les premières mesures de la *Marseillaise*. C'est une pensée naturelle, bien que, parmi les Français qui les entourent, je n'en voie pas beaucoup qui saluent avec enthousiasme l'hymne de Rouget de Lisle. Mais tout à coup la porte de la cuisine s'ouvre : le chef de cuisine, cette invisible divinité qui, depuis notre départ de Paris, nous plonge de surprise en surprise, et qu'aucun de nous n'a aperçue encore, paraît sur le seuil, son vêtement de coutil blanc portant les traces multiples du glorieux combat qu'il livre depuis quarante-huit heures et qui ne lui a valu que des triomphes unanimes, le béret blanc sur la tête, les cheveux, le teint, les yeux et la barbe d'un noir de jais, un véritable Africain, né en plein pays de Bourgogne. La main sur le cœur, l'œil en flammes, la tête en extase, d'une voix rougie par le feu, il accompagne d'une façon sonore et profonde le chant de la *Marseillaise*.

On voit que tout vibre dans cet humain surchauffé, qui s'accompagne lui-même par des trépignements enthousiastes, et qui, le morceau fini, adresse aux musiciens stupéfaits un discours ardent que nous essayons vainement de traduire en français. Mais les musiciens, qui ne comprennent pas un mot de son éloquence, devinent à son extase qu'ils ont produit un grand effet, et recommencent. On a toutes les peines du monde à faire rentrer ce chef exalté vers ses fourneaux qui menacent de nous brûler notre déjeuner, et les musiciens reprennent le cours interrompu de leurs enivrantes mélodies.

A Temesvar, ils nous quittent. Il y avait deux heures et demie que, dans des conditions pareilles, ils n'avaient cessé de jouer, et ils descendent avec l'impassible tranquillité avec laquelle ils étaient montés dans le train.

Onody me dit qu'il est attendu à Temesvar pour un concert. « Quand aura-t-il lieu ? — Oh ! on nous attend. — Et quand jouerez-vous ? — Dans vingt minutes. — Et quand finirez-vous ? — A onze heures... » Il était alors une heure. Je le regarde avec stupeur. « Est-ce que vous jouez souvent aussi longtemps ? —

Oh ! nous avons déjà joué quatorze heures de suite sans nous interrompre presque que pour boire. Cela ne nous fait absolument rien. Nous jouons comme vous respirez, et nous nous fatiguons plus à nous reposer qu'à jouer. » — Le train siffle, nous les quittons, enchantés les uns des autres, eux de notre enthousiasme, et nous de cette verve intarissable, de ces flots d'harmonie qui ont fait passer devant nous comme une vision vibrante, dont les derniers accents, pendant longtemps encore, résonneront à nos oreilles et dans notre mémoire enchantée.

IV

MONTS ET VAUX.

Entre Temeswar et Karansebes, le paysage est laid, insignifiant, fatigant. Le train roule sans bruit ni secousse, au ras des champs de maïs récoltés dont la tige encore debout, d'un jaune noirâtre, clair-semée, aux feuilles flétries et tombantes, désole la perspective. De temps en temps quelques marécages d'un vert saumâtre, coupés par les taches noires de grands trous de tourbe creusés par les eaux disparues, complètent cette plaine mélancolique.

L'éternelle boue, par flaques allongées qui brillent sous un soleil pâli, nous indique les routes sur lesquelles, de loin en loin, passe le trot fantastique des chevaux qui emportent un char à moitié englouti.

Instinctivement, tout le monde cherche à se

garer des impressions assombries qui nous saisissent. On se montre les maisonnettes blanches, aux toitures noires, aux fenêtres vertes; les petits jardins dont les saules pleureurs et les grandes fleurs bêtes et lourdes du tournesol font le plus bel ornement, comme pour s'arracher à l'étreinte du spectacle qui défile sous nos yeux.

La plupart d'entre nous tournent le dos aux fenêtres, entament des discussions, se livrent à quelque jeu, à la lecture, préparent des dépêches, ou bien, au milieu du bruit du train et des conversations, malgré les légères trépidations des tables, essayent de faire leur correspondance. C'est comme une conspiration tacite contre l'ennui assombrissant du chemin que ne compense plus la diabolique harmonie des Tsiganes.

Tout à coup, au sortir de Karansebes, le paysage change. Les premiers contre-forts des Karpathes apparaissent; les champs, sur l'horizon plus rétréci, se montrent plus verdoyants et plus variés; de nombreuses cabanes au ton joyeux émergent des arbres et des prairies, et la Bega, bruyante, écumeuse, se brisant contre les rochers et envoyant les grands panaches

blancs de son écume dans l'espace qui s'éclaire, domine dans sa course inégale et précipitée le paysage soudainement transformé. A partir de ce moment, jusqu'à Orsova et à Verciorovna, sur un parcours de plus de deux cents kilomètres, le spectacle de la route ne cesse d'être de plus en plus saisissant, de plus en plus enchanteur. Ce n'est pas le paysage doux et pour ainsi dire mélodieux de la Loire, ni le tableau imposant et archaïque des bords du Rhin, c'est quelque chose qui rappelle la course vigoureuse de l'Aar et de la Reuss à travers les profondeurs ombrées et lumineuses des Alpes. La Bega, capricieuse en ses détours, comme une coquette qui tour à tour vous abandonne et vous reprend, brusquement disparaît derrière une colline abrupte, et soudain, au coude du chemin, rebondit dans la petite vallée profonde qui s'étend à nos pieds. Nous montons sur une pente rapide à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et la respiration énergique de la locomotive nous apprend que la vapeur elle-même ne franchit point sans efforts les frontières qui séparent l'Autriche-Hongrie de la presqu'île des Balkans.

Nous allons bientôt quitter la Hongrie; et

comme si, pour une dernière fois, elle avait voulu protester contre l'impression monotone qui nous a saisis, à mesure que nous approchons des frontières, les stations deviennent plus animées, les foules plus pittoresques, et les costumes divers, qui font d'une foule hongroise un champ mouvant aux cent cases bigarrées, apparaissent et se groupent, curieux et étonnés, au passage du train.

Nous roulons ainsi de pittoresque en pittoresque pendant les dernières heures de la journée du samedi, désolés lorsqu'un tunnel ou un chemin creux nous dérobe le spectacle de ces vallées profondes, de ces hauteurs aux couleurs mélangées de vert, de jaune et de rouge qui s'étàgent sur nos têtes, de ces festons gigantesques, écumants, déchirés par les rochers aigus et noirs qui surgissent de temps en temps, et que décrit le torrent fidèle dont le bruit nous berce et nous excite à la fois. Déjà nous approchons de la Roumanie. Nous avons dépassé Herkulesbad, nous allons atteindre Orsova, et sur les murs d'une station que nous filons, nous avons lu cette inscription significative à la fois comme langue et comme indication : « Porta Orientalis. » Je dis « significative

comme langue »; car les Hongrois apportent une sorte d'acharnement à transformer en magyar les noms des villes, des villages et des routes que comprend leur royaume. C'est comme un labeur incessant contre toute tentative de baptême étranger, et les dénominations allemandes, surtout, sont impitoyablement condamnées. Ils ont changé le nom de Weisskirchen en Feher-Templum; Grossewardein s'appelle Nagywarad; Kleinwardein, Kiswarad; et quiconque a parcouru la Hongrie avant le dualisme austro-hongrois est obligé de se refaire la mémoire, et d'y substituer les noms hongrois aux vocables étrangers qui les désignaient autrefois.

Partout, dans ce parcours du Danube et de la Theiss, on rencontre ainsi des nationalités qui se surveillent avec un soin jaloux, et menacent de se heurter. Les siècles qui se sont écoulés n'ont abaissé aucune barrière ni aplani aucun obstacle.

A défaut d'autre arme, on se sert de la langue pour combattre les invasions voisines, ou pour essayer d'envahir son prochain. Des savants, des chercheurs enflammés, poussant parfois l'ardeur de l'autonomie ou de l'englobement

jusqu'à la supercherie, découvrent, ou prétendent avoir découvert de vieux manuscrits, des parchemins ignorés, enfouis, oubliés, et les tirent des profondeurs lointaines du passé pour refaire à leur guise l'histoire de leur nation, ou pour y trouver des désignations complaisantes dont l'archaïsme prémédité se prête à toutes les souplesses modernes.

C'est ainsi que, depuis les confins de la Bohême jusqu'aux portes de Constantinople, à travers la Moravie, la Croatie, la bande allongée des anciennes frontières, la Bosnie et l'Herzégovine, la Hongrie, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro, mille efforts mystérieux tendent à la reconstitution de traditions disparues, à la suprématie sur des voisins fiers et sauvages, à la domination des uns sur les autres, à la constante fluctuation des institutions et des hommes, à l'agitation sans trêve, sans but possible et sans terme que l'on puisse prédire.

Le nom de celui qui écrit ces lignes se sera évanoui depuis longtemps dans les profondeurs d'un insondable oubli ; les sables du temps auront couvert de longues générations successives, et les feuilles que je trace auront disparu comme des éphémères dans l'océan du temps,

que, sur les bords du Danube, de la Theiss, de la Save, de la Drave, de la Moldave et de l'Adriatique, la lutte continuera sans trêve, sans relâche et sans issue. De temps en temps, quelque esprit orgueilleux et supérieur, enivré par ses succès et enhardi par la faiblesse de ses adversaires, prétendra se tailler une politique dans le choc incohérent de cette mêlée confuse, et ne fera qu'ajouter encore à la confusion des intérêts, à l'âpreté des convoitises qui se disputent la suprématie du monde slave et la domination de la presqu'île des Balkans.

Nous avons franchi la frontière roumaine, nous avons passé Orsova, nous entrons à Verciorovna, à six heures trente, « heure de Bucharest », dit notre indicateur.

Mes compagnons de voyage, dont la plupart ne parlent que le français, sont charmés d'apprendre qu'ils comprennent le roumain. Ils traduisent sans la moindre hésitation les inscriptions : « Toaletta di Dame », ou « Toaletta di Barbati », qui figurent sur les portes; et, le lendemain, en parcourant la ville à la hâte, ils seront charmés encore d'aller ainsi de découverte en découverte.

C'est, en effet, une chose curieuse que le

soin avec lequel les Roumains conservent le vocable latin, qu'ils défigurent ensuite en le prononçant de façon telle qu'il est impossible de le reconnaître. Deux de nos amis, M. Grimprel, directeur au ministère des finances, et M. Tréfeu, jeune écrivain français, que nous montrions jusque-là avec un certain orgueil comme des spécimens de haute taille française, s'étant approchés avec imprudence du chef de gare de Verciorovna, se trouvent tout humiliés de n'atteindre à peine que ses épaules; quant à moi, qui suis fort habitué à ces sortes d'humiliations, il faudrait que ce Roumain se mît à genoux et que je me haussasse sur la pointe des pieds pour lui parler à l'oreille. Heureusement pour l'amour-propre de la caravane, cette taille ne se rencontre que fort rarement en Roumanie, bien que plus souvent là qu'ailleurs. Nous perdons un temps considérable dans cette gare frontière, où, d'habitude, nous dit-on, la douane se montre fort rigoureuse, mais où, cette fois, grâce à des ordres gracieux, nous ne nous apercevons même pas de son existence. En remontant en voiture, nous nous remettons à table, et c'est le verre à la main et de gais propos aux lèvres que nous cinglons vers

Bucharest, où nous arrivons à quatre heures du matin. Notre programme porte que nous nous arrêterons pendant vingt-quatre heures dans cette ville; et, en arrivant dans la gare, en effet, le train demeure immobile. Chose curieuse, nous avions, depuis trois nuits, pris si bien l'habitude de dormir au bruit des roues et des rails, que la plupart d'entre nous se réveillent par le silence qui se fait, et que, le train devant repartir vers huit heures et demie pour une promenade à Sinaïa, tout le monde, dès six heures du matin, est prêt à profiter des deux heures de liberté qui nous restent pour se précipiter dans une voiture découverte, et pour rouler à travers les rues de la capitale de la Roumanie.

V

DE BUCHAREST A SINAÏA.

Je ne crois pas qu'il existe au monde une ville qui représente aussi fidèlement que Bucharest le pays dont elle est la capitale. On chercherait vainement à Londres un coin qui rappelle l'Écosse, ni à Paris un quartier qui fasse songer au midi de la France. Berlin n'offre nulle part la ressemblance la plus vague avec la poésie grandiose des bords du Rhin ; nulle part à Vienne ne se reflètent ni les vallées verdoyantes et mystérieuses de la Bohême, ni les durs contours des anciens confins militaires ; rien, dans l'immense empire russe, ne se retrouve à Saint-Pétersbourg, et la façade éclatante de Constantinople est le contraste le plus violent qui puisse frapper ceux qui essayent de la comparer au reste de la Turquie.

Mais la ville de Bucharest, à cette heure, c'est l'image vivante et curieuse de la Roumanie elle-même. Elle se dégage de son incohérence d'hier et aspire aux splendeurs de demain; le haillon se teint en pourpre, l'ambition va grandissante; les lignes précises et roides de la civilisation moderne cherchent à se substituer aux irrégulières fantaisies de la veille. C'est la capitale naissante d'un royaume qui naît. La civilisation est encore confinée au centre, elle n'a pas atteint les extrémités. Elle y tend, elle y atteindra, et les cinq millions d'habitants que renferme la Roumanie sont heureusement appelés à dominer un jour une partie de la Péninsule. Cela est inévitable désormais, et quelles que soient les agitations, quels que soient les efforts qui se produiront à l'avenir, cette prophétie, dans un temps plus ou moins lointain, devra se réaliser. La Roumanie est appelée à former de ce côté barrière entre la Turquie et les appétits qui la guettent.

Quand on sort de la gare, la première chose qui vous frappe, c'est le conducteur lui-même, c'est son attelage, c'est sa voiture. Ici, comme dans tout le reste de la ville, le contraste est frappant. Le conducteur, à moitié barbare,

moitié Turc et moitié moujik, conduit admirablement des chevaux petits, efflanqués et rapides, qui filent comme la pensée sur le pavé primitif des faubourgs, tandis que la voiture, victoria élégante et confortable, ferait bonne figure un jour de courses à Auteuil ou à Longchamps. A droite et à gauche, au sortir de la gare, des masures sordides, des cahutes boueuses, des boutiques vermoulues, des fruits et des légumes verts, glacés et fanés, qui, dans l'interstice des pavés fantastiquement espacés, reposent mollement sur la couche de boue épaissie qui les sépare. Mais, aussitôt les faubourgs dépassés, la capitale ambitieuse apparaît à tous les yeux. Des maisons neuves, hautes, d'aspect moderne, écrasent, de leur splendeur massive de parvenues, la petite maisonnette qui les touche et qui n'est pas encore sortie des limbes du passé. On construit au roi un palais nouveau, mais qui ne sera que provisoire, et l'on comprend la nécessité d'une telle entreprise, en passant devant les murs lézardés du vieux palais que l'on essaye de réparer et dont les replâtrages nouveaux cachent mal le délabrement de la veille.

Partout le spectacle frappant d'une ville,

d'un pays qui grandissent, qui s'étirent, qui s'ornent et qui marchent résolûment vers leurs destinées futures.

Même à l'heure matinale du dimanche où nous y pénétrons, Bucharest est plein d'animation et nous offre dans ses rues encombrées et dominicales les types les plus variés de la population, dont l'aspect et les costumes ne présentent encore, à cette heure, aucun caractère de réelle homogénéité. Cependant, la botte, ici comme en Hongrie, domine encore, et marque que les routes restent à faire et que la boue demeure souveraine dans la contrée. Mais si la botte est la base du costume national, le bonnet d'astrakan, noir, haut, persan, en est le sommet, et c'est entre cette base et ce sommet que la fantaisie du costume se donne libre carrière. Quand après une course des deux heures dont nous disposons à travers la ville, nous nous retrouvons à la gare, beaucoup d'entre nous ont eu la même idée et se sont ornés du bonnet d'astrakan, drapeau facile et commode que l'on arbore d'autant plus volontiers, que la matinée est fraîche, et que cette coiffure légère et douce est d'un porter charmant quand on veut se garantir contre la matinale humidité.

A neuf heures et demie, nous rentrons dans notre train, qui se met en marche vers Sinaïa. M. Olanesco, le directeur général des chemins de fer de l'État roumain, un des hommes les plus aimables et les plus compétents en matière de voies ferrées que je connaisse, a voulu nous faire la gracieuseté de nous conduire à Sinaïa. Les Roumains, quand on parle avec eux, disent à chaque instant : « Vous ne nous connaissez pas. Notre pays vaut la peine d'être connu ! » Et ils ont raison. Nous devons à l'obligeante idée de M. Olanesco et de M. Falcoyano, également directeur général, je crois, d'avoir connu Sinaïa, et nous leur en gardons tous une véritable reconnaissance. C'est un coin charmant, une vraie surprise pleine de couleur et d'ombre verdoyantes, dont le voyageur qui passe ne soupçonne ni le charme ni même l'existence. Tout d'abord, en sortant de Bucharest, le pays a cet aspect pâle, aride et monotone que nous retrouverons à un degré si désespérant au delà du Danube, entre Routschouk et Varna. Ces grandes plaines grises, sans horizon, d'un rayonnement terne et passager, ne vous disent rien ni à l'imagination ni à l'œil.

De temps en temps un village, semé avec une

certaine fantaisie et se détachant en caprice, légèrement bigarré, sur la plaine pâle et sans relief, attire notre attention. Mais c'est une goutte d'eau sur cet océan monochrome. A Ploesci, où nous nous arrêtons, la foule qui se presse autour de nous, pour la première fois depuis que nous avons quitté Bucharest, constitue un tableau mouvant et coloré. La variété des costumes détruit pourtant, ici encore, l'idée d'un costume national, et le paysan au bonnet bas, rond et russe, avec sa jaquette vert clair, soutachée en rouge ou en jaune, avec de grands boutons d'argent qui pendent comme des grelots, avec son pantalon bouffant et de même nuance sur la tige jaunie de sa botte, n'a rien de commun avec l'homme à la jupe bleue, au manteau blanc, au bonnet persan, qui se presse auprès de lui.

A une centaine de mètres de la gare, un petit camp de cavalerie, ses tentes dressées, ses postes bien établis, ses abords soigneusement gardés, est en train de manœuvrer dans la plaine. Nos longues-vues nous permettent de suivre la manœuvre pendant que nous repartons, et il ne nous est pas difficile d'admirer la précision des mouvements, la docilité des che-

vaux et l'irréprochable tenue des officiers. Je ne sais ce que la Roumanie doit au roi Charles en dehors de cela. Ce que je sais, c'est qu'elle lui doit son armée, une armée de cent vingt mille hommes qui figure ailleurs que sur le papier; brave, se battant bien et volontiers; admirablement équipée, pourvue de munitions, de cadres excellents, sans cesse tenue en haleine, l'œuvre et la constante préoccupation du roi Charles. Il y a quinze ans, au début de son règne, la Roumanie avait, sur le papier, trente mille hommes. Quand le prince Charles se rendait aux manœuvres, il rentrait navré, désespéré, et M. de Radowitz, aujourd'hui ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, qui l'accompagnait, me raconta qu'un jour il revint tellement découragé d'une de ces manœuvres, qu'il se mit à pleurer.

Mais, avec cette persistance énergique qui ne se lasse de rien et qui est le signe distinctif de sa race, ce cadet des Hohenzollern se mit à l'œuvre, et il aboutit au résultat que je viens d'indiquer. Aujourd'hui, l'armée roumaine est la seule armée de toute la péninsule, et si elle voulait, et si on la laissait faire, elle aurait vite fait de franchir le Danube à gauche, d'é-

tendre le bras à droite, et d'aller de Varna à Belgrade. Je ne dis pas qu'elle le veuille ni même qu'elle le rêve, mais on aurait de la peine à me faire dire le contraire.

Tout jeune qu'il est, ce royaume a déjà connu les amertumes et la douleur de l'ingratitude. Pendant la dernière guerre qui a troublé les Balkans, malgré des insistances et des avertissements, il a pris part au combat, et sa vaillante petite armée a apporté un appoint décisif dans la balance de la victoire. Puis, quand le moment est venu de récolter la récompense, c'est la Russie, la puissance secourue, qui lui a marchandé le salaire, qui a changé sa carte et qui a forcé ses représentants à protester contre les arrangements nouveaux. Mais les nations gardent au fond du cœur, comme un legs qui se transmet et se perpétue, le ressentiment des injustices subies, et ceux qui ont été les témoins de l'attitude de la Russie à l'égard de la Roumanie pendant le congrès de Berlin, n'ont éprouvé aucune surprise en apprenant que la jeune Roumanie venait de mettre sa main dans la main de l'Autriche et de l'Allemagne, et qu'elle tournait le dos à son oublieuse alliée de la veille...

Nous avions perdu de vue le camp; nous roulions dans le lit de la Prachova, dans lequel est établie la ligne presque tout entière qui va de Bucharest à Sinaïa, et qui se relie à la ligne de Coloszvar.

A partir de Comarnic, un grand village pittoresquement situé sur notre droite, la plaine cesse, les Karpathes commencent par une pente incessante, et nous montons assez rapidement à la hauteur de 450 mètres jusqu'à Sinaïa.

Sur le sommet des collines lointaines qui bordent la plaine rocailleuse et large que forme le lit en partie desséché de la Prachova, nous découvrons de temps en temps des villas élégantes, de blanches maisonnettes aux volets peints en couleurs claires, et les trous béants des puits de pétrole qui se perdent dans les flancs de la montagne. Dominant les sinuosités de la rivière, mais la suivant toujours, le chemin de fer parcourt une succession de petites vallées ravissantes où la route ordinaire, une vraie route, étroite, mais solide, tracée avec art et se découpant sur le rebord de la hauteur, nous domine sans cesse, et fournit à nos regards une constante variété de tableaux. A tout instant, quelque pont pittoresque, pas-

sant par-dessus des ravins, se découpe au-dessus de nous; de petites auberges au toit rouge se détachent du milieu du paysage; quelque voiture basse, les chevaux attelés de front, passe sur nos têtes, pendant que le conducteur, couché tout le long sur la paille ou le foin dont elle est tapissée, nous envoie une de ces mélopées lentes, traînantes, mélancoliques et aiguës dont les notes finales, répercutées par l'écho des montagnes, expirent dans les lointaines profondeurs de la forêt. Nous restons sur la plate-forme des wagons, passant par la fraîcheur du matin à travers des tunnels courts, d'une vallée à l'autre, réchauffés, en les traversant, par la chaude vapeur de la locomotive qui s'y accumule et nous y enveloppe.

Tout à coup, au sortir du détour d'une colline verte et touffue, nous sommes à Sinaïa.

Sinaïa, à peine créée à cette heure, est de toutes les vallées des Karpathes qui se dessinent le long du parcours de la Prachova, la plus riante, la plus fraîche, la plus verte, la plus spacieuse et la plus touffue.

Sinaïa, inconnue encore il y a douze ans, est devenue aujourd'hui le lieu de plaisance des grandes familles roumaines. Des villas à l'aspect

blanc et somptueux s'élèvent de toutes parts; on y a construit des hôtels imposants comme des palais; des pelouses vertes entourées de fleurs et animées par le babil incessant des fontaines qui jaillissent en gerbes épaisses, séparent les unes des autres les villas et les maisons; un élégant kiosque ouvert, de style grec, y reçoit la musique pendant la saison, et sur le sommet d'une colline qui forme un des centres du vallon contigu, le roi Charles a fait construire une résidence d'été qui vient à peine d'être achevée.

En rentrant dans la gare, je reconnais M. Rosetti, président de la Chambre roumaine, que j'avais rencontré à Paris, et qui s'y promène en habit noir et en cravate blanche, comme pour une grande cérémonie.

Nous apprenons, en effet, que l'inauguration du nouveau palais royal a lieu aujourd'hui même. M. Edmond About, ayant informé M. Rosetti de son passage à Bucharest et à Sinaïa, le Roi et la Reine ont chargé celui-ci d'amener avec lui l'écrivain français.

Mais, au grand désespoir de M. Rosetti, M. Edmond About est en costume de voyageur. M. Rosetti n'ose prendre sur lui de le conduire

ainsi, non revêtu du tyrannique habit noir, auprès du Roi. Je pensais en moi-même que chacun ici-bas, grand ou petit, subissait la tyrannie de la bêtise humaine, et que, si j'étais roi, j'aimerais mieux ordonner à mes sujets, par édit royal, de reprendre les traditions primitives du Paradis terrestre, plutôt que de me priver du plaisir de recevoir, faute d'un habit noir, la visite d'un homme d'esprit qui traverse mes États.

D'ailleurs, comme on le verra, le roi Charles de Roumanie partageait mon avis.

VI

SINAÏA.

Par les soins de M. Olanesco, une grande table avait été dressée sous la galerie ouverte de « Nouls Hotel Sinaïa », un des deux grands hôtels que l'État a construits pour loger les hôtes passagers de Sinaïa.

De cette terrasse on a la vue de Sinaïa en son entier, et l'on aperçoit à sa droite l'ouverture de la vallée par laquelle pénètre le chemin de fer, et où fume encore la locomotive qui vient de nous amener.

Pendant le déjeuner, des Tsiganes musiciens se sont approchés au nombre de dix, et accompagnent de leurs airs nationaux la fin de notre repas. Ils sont loin de déployer la virtuosité et la fougue violente d'Onody et de sa bande; mais l'un d'eux s'avance sur le front et entonne

un chant tantôt roumain, tantôt tsigane, dont les autres accompagnent de leurs instruments et de leurs voix le refrain final. Comme les chanteurs du golfe de Naples qui cherchent à augmenter par un crescendo harmonieux le plaisir de leur auditoire en mêlant aux instruments à cordes cet instrument divin qu'on nomme la voix humaine, de même les Tsiganes de la Roumanie suppléent par leurs chants sonores à l'insuffisance de leur exécution. Mais la différence des chants correspond exactement à celle du pays, du climat et du soleil. Le chant des musiciens ambulants de Naples est vibrant, soyeux, bleu; le chant des Tsiganes de la Roumanie est mélancolique, sourd, gris. L'un, irrésistiblement, répand le sourire sur les lèvres et fait passer devant l'imagination saisie des images gaies et des pensées roses ; l'autre arrache au cœur des soupirs mélancoliques et ramène devant nous les regrets enfouis, et la triste souvenance des joies disparues sans retour. Au moment où l'un de nous proposait d'improviser un bal sur la pelouse, un aide de camp du Roi parut et s'approcha de M. Olanesco.

Leurs Majestés avaient appris notre présence

à Sinaïa le jour même de l'inauguration de la nouvelle résidence d'été. Elles savaient que nous n'étions pas en état de nous présenter devant une cour, mais elles désiraient nous dispenser de tout cérémonial, et nous informaient qu'elles nous recevraient tels quels à trois heures et demie.

Nous n'étions déjà pas très-présentables en sortant de l'hôtel, couverts de poussière et ayant couru dans les sentiers de Sinaïa, mais nous l'étions bien moins encore en paraissant aux portes du nouveau palais d'été. Il pleuvait. De « Nouls Hotel » au palais, il faut parcourir deux kilomètres sur une route défoncée encore par le charroi qui, pendant les longues années de la construction, amenait, pour ainsi dire, pièce par pièce le château que l'on inaugurait aujourd'hui. Des soldats et des officiers parcouraient les alentours, et les popes grecs, leur robe noire ramassée contre la boue, la barbe sombre ruisselant de pluie, et le voile qui tombe du haut de leur bonnet arrondi, lourd et flasque, descendant, sous l'humidité croissante, en plis épais le long de leur haute stature, quittaient la demeure royale où la cérémonie religieuse venait de se terminer. Quand

nous approchons, secouant comme des barbets sortant d'une mare nos vêtements trempés et nos chaussures disparaissant sous la boue, les valets en grande livrée qui veillent au rez-de-chaussée, et les soldats qui montent la garde, nous contemplent d'un air à la fois stupéfait et méfiant.

Un officier d'ordonnance, informé de la volonté royale, fait fléchir la consigne. Nous pénétrons dans l'antichambre du rez-de-chaussée, nous y déposons nos parapluies et nos manteaux, et nos quarante lourdes paires de bottes, alourdies encore par le macadam adhérent des chemins, résonnent comme le tonnerre sur l'escalier sonore. Cet ouragan crotté, sous la conduite aimable de son guide, tourne à gauche, longe un corridor un peu obscur, et puis, tout à coup, un peu aveuglé par le brusque retour du jour, s'arrête dans la grande salle de réception, dont de hautes fenêtres gothiques éclairent les tapis, les boiseries et les caissons sculptés du plafond. C'est une véritable miniature de cour royale que frôlent ainsi nos costumes incohérents.

Le Roi, en grand uniforme, la tête nue, la poitrine constellée, cause devant une grande

table avec le prince Gr. Stourdza, dont la haute stature et la grande barbe grisonnante s'abaissent légèrement vers son royal interlocuteur. Un peu plus à gauche, M. Dém. Stourdza, le ministre des affaires étrangères, l'œil vif, la physionomie affable et riante, un grand cordon en sautoir sur son habit noir ; M. Falcoyano et le très-aimable colonel Candiano, aide de camp du Roi, en grand uniforme ; M. Kitzo, le ministre de l'intérieur ; M. Alexandri, le poëte national dont les Roumains sont, à juste titre, si fiers ; bien d'autres encore, mêlant l'éclat des uniformes à la sévérité monotone des habits noirs, forment, à distance respectueuse, un cercle autour du Roi. A droite, un groupe plus séduisant attire nos regards. Sous la pâle lumière qui descend à travers la fenêtre devant laquelle elle se tient, apparaît la reine Élisabeth, revêtue d'un élégant costume national. La tunique ample et flottante en étoffe blanche crème, souple, finement parsemée de broderie d'or ; un voile de gaze légère, vaporeux, d'un ton faiblement rosé, encadre sa tête et son cou, et, comme une buée matinale, entoure sa physionomie douce, souriante, sur laquelle de temps en temps, et par intervalles rapides, glisse

comme un nuage de mélancolie contenue. Ses yeux bleus et profonds, sous l'action de ce cadre blanc et flou, ont une lumière intense; sa bouche aux lèvres fines et roses s'entr'ouvre pour un sourire franc de bienvenue, et son corps, légèrement penché en avant, rappelle la forme pure et archaïque de Sarah Bernhardt, dans cette poétique vision de la fille de Roland, qui demeurera pour jamais la plus touchante et la plus sincère de ses créations.

Nous avons formé un cercle à l'entrée de la salle. Il nous semble tout étonnant de mêler notre apparence abrupte à ces élégances, auxquelles la Reine et les demoiselles d'honneur qui l'entourent et qui portent également le costume national roumain, donnent un côté à la fois plus coloré et plus singulier. Les plus timides d'entre les voyageurs se tiennent dans le fond; d'autres, tout entiers au plaisir de l'observation, embrassent d'un œil avide le tableau qu'ils ont devant eux. Le ministre des affaires étrangères, d'abord, me conduit auprès de la Reine. La conversation que la Reine commence et continue dans un excellent français s'engage promptement. J'ai lu le volume de Pensées publié par la royale *authoress*, et j'ai même re-

tenu quelques-unes des plus frappantes. Nous parlons de tout ce que la Reine aime : poésie, littérature, art, car la reine Élisabeth écrit avec bonheur, peint, et possède à un rare degré cet art du moyen âge qui va disparaissant, et qui consiste à enluminer en un coloris merveilleux les missels et les textes poétiques. La Reine me raconte qu'elle a adopté le costume national, que la mode s'en est imposée à toutes les dames du royaume, et que la production nationale s'en est fort heureusement ressentie. Une résolution aussi fine et aussi intelligente ne peut, à coup sûr, être que louée ; cependant je ne puis m'empêcher de dire en souriant : « Le patriotisme de Votre Majesté paraîtrait bien plus méritoire si son costume lui seyait moins bien. — Vous êtes sceptique, répond la Reine en riant à son tour, et vous ne croyez pas que je serais capable de sacrifier ma coquetterie à mon amour du pays ? — Dieu m'en garde, madame ! je dis seulement que ce costume sert à la fois la Reine et la femme. — Eh bien, cela est fort heureux lorsqu'il n'y a pas contradiction entre les devoirs de l'une et les droits de l'autre. »

A ce moment, on vient me dire que le Roi désire me parler.

Le roi Charles ne trahit en rien son origine germanique. Il est de taille élancée et moyenne; le teint est brun et mat; la barbe et les cheveux sont noirs; l'œil est foncé, calme et résolu; la voix est sonore sans brusquerie, et la parole est à la fois rapide et précise. Le Roi, lui aussi, ne se sert absolument que de la langue française, qu'il parle admirablement. « Je crois, me dit-il, qu'au congrès de Berlin vous avez souvent vu nos représentants. M. Catargi m'a beaucoup parlé de vous, et je crois que l'ordre de l'Étoile roumaine vous compte parmi ses membres. »

Je m'incline en gardant le silence pendant un moment. Le nom de mon ami Callimachi Catargi, à l'enterrement duquel j'avais précisément rencontré M. Rosetti, me rappelle un bien mélancolique souvenir. Il est descendu dans la tombe, sur le sol étranger, comme accablé sous le poids de la disgrâce imméritée qu'il avait subie. Il avait consacré de longues années de sa vie à préparer l'avénement de son pays, et, à l'heure même où se levait sur le pays roumain l'aurore de la royauté indépendante, il succombait aux attaques dirigées contre lui.

Au bout de quelques instants, troublé encore

par ce rapide souvenir, je relevai la tête : « Votre Majesté, sans doute, n'a pas cru devoir se plaindre des résultats du congrès. La Roumanie a donné la pauvre Bessarabie en échange de la Dobrucza, mais elle y a surtout gagné deux ports, c'est-à-dire deux grandes portes ouvertes sur le monde entier. — Sans doute, répondit le Roi, en lui-même cet échange pourrait paraître acceptable. Mais, en principe, je ne puis admettre cette théorie des échanges quand il s'agit de territoires et de nationalités. Ce n'est pas seulement des territoires que l'on donne, ce sont des âmes que l'on croyait avoir conquises et que l'on cède. Ce n'est jamais un beau marché. Mais, du moment où l'on avait fait de cela une question de sentiment, la discussion devenait inutile. Seulement, en réalité, ce ne sont pas deux ports, c'est un seul port, celui de Kustendji, que nous avons eu. Mais il faut que nous y dépensions vingt millions, et que nous y consacrions cinq années pour y faire le pont et le port. Après cela, il nous faudra cinq autres années pour que cela commence à porter des fruits; nous avons donc besoin de dix années de paix pour aboutir sur ce point. Vous voyez que ce cadeau-là n'est pas exempt de

préoccupations. — Le prince de Bismarck, Majesté, à un diplomate qui lui demandait pour combien de temps il croyait que la paix durerait, a répondu précisément : « Pour dix ans. » — Oui, répondit le Roi, qui semblait connaître cette réponse, il a dit cela au Congrès de Berlin il y a cinq ans. — Mais Votre Majesté, dis-je, ne doit pas beaucoup se préoccuper de la paix intérieure. Le système des élections en Roumanie est calculé de façon à ne pas donner des changements faciles, et les majorités ne doivent pas se déplacer aisément. » Les élections roumaines se font, en effet, par quatre catégories : la première comprend les propriétaires qui ont au moins cinq cents ducats de revenu; la seconde, ceux qui ont un minimum de cent ducats par an; la troisième comprend les négociants, les grands industriels, les professions libérales, et la quatrième, les paysans, qui nomment des délégués électoraux et éligibles. « Oui, répondit le Roi; mais pourtant les intérêts des quatre catégories ne sont pas identiques, et, selon que le gouvernement est dans un sens ou dans l'autre, l'une ou l'autre de ces catégories vote dans un sens d'opposition. » Puis, après un moment, le Roi me désignant à un de ses aides

de camp qui s'apprêtait à guider mes amis : « Allez visiter la maison, me dit-il, et j'espère vous voir encore avant que vous partiez. » Nous parcourûmes, en effet, ce que le Roi appelle « la maison ». Le château royal de Sinaïa est une vaste construction de bois et de briques, de couleur foncée et de style mélangé, mais d'un aspect harmonieux, qui s'élève dans l'intérieur de la vallée de Sinaïa sur un plateau spacieux et que dominent de toutes parts, à une certaine distance, les hauteurs boisées des Karpathes. Des terrasses extérieures qui forment les angles des étages ou les saillies des façades, on plonge dans la vallée aux contours sinueux, et l'on aperçoit de partout les sommets touffus et sombres qui couronnent la montagne. A droite, tout à fait vers la hauteur, entre deux cols abrupts au pied desquels un vallon profond et resserré descend brusquement vers Sinaïa, perché sur le flanc, on aperçoit le pavillon de chasse, d'où le Roi peut suivre les chasses les plus variées, du gibier ailé au sanglier et à l'ours, parfois gigantesque et rare, s'il faut en juger d'après les nombreuses et remarquables peaux d'ours qui ornent les appartements. Les corridors sont vastes, peu

éclairés, plutôt tristes. Les meubles sont sobres, d'un style sévère et haut. L'ornementation est simple, mais recherchée, les plafonds hauts, en caissons sculptés, profondément fouillés. Les vitraux, des meilleures fabriques d'Allemagne, sont d'un dessin correct, d'un coloris doux et chaud, et répandent une lumière discrète à travers la demeure tout entière. La boiserie et la ferronnerie roumaines indiquent une industrie avancée et dirigée avec goût.

Quand nous redescendons au premier étage, nous passons devant le Roi, qui, entouré d'officiers de l'état-major, est penché sur une carte géographique qui semble absorber toute son attention.

Nous entrons dans la salle de musique de la Reine. Des stalles en bois de chêne sculpté courent le long des murs. Des colonnes carrées encadrent la haute croisée qui fait face à la porte. Un grand piano est au milieu de la pièce, et la Reine, assise au piano, accompagne elle-même mademoiselle Carlotta Leria, une cantatrice roumaine qui possède une voix très-étendue et très-chaude, et dont on cite les succès mérités sur les premières scènes de l'Italie et de l'Autriche.

Mademoiselle Leria chante successivement, avec une très-grande maestria, des airs d'opéra et des chants nationaux, et le Roi étant entré sur ces entrefaites, et ayant donné le signal des applaudissements, nous ne marchandons point notre enthousiasme, devant une surprise qui complète d'une facon si gracieuse notre visite à Sinaïa.

La musique finie, un aide de camp s'approche de moi, et me dit que le Roi m'invitait à venir prendre une tasse de thé auprès de lui. Je m'empresse de le suivre, et je note en passant que la tasse qui m'est offerte par mademoiselle Théodori, très-charmante à voir dans son costume national rouge et noir, avec sa longue natte brune retombant sur ses épaules, renferme un thé d'une exquise qualité. « Vous avez vu, me dit le Roi, que cela n'était pas chose facile que de construire ici une maison comme celle que vous venez de visiter. Il a fallu tout transporter à dos de cheval et de mulet, et il a fallu lutter contre le terrain, qui s'affaissait à mesure que nous construisions. Heureusement, nous avons persisté, et aujourd'hui nous en sommes bien contents. — Je crois, répondis-je, que Votre Majesté a un caractère très-per-

sistant, et que c'est grâce à cela que l'armée roumaine est devenue ce qu'elle est. — Oui, répondit le Roi, nous avons aujourd'hui une armée très-brave et très-bien organisée. Le jour où les événements éclateront dans ce coin du globe, il faudra bien que l'on compte avec nous. Notre crédit est bon; nos finances sont en bon état, et notre politique est libérale. Nous cherchons surtout à nous montrer dignes de notre situation et à la hauteur des circonstances qui peuvent nous atteindre. »

Le Roi changea de conversation : « Étiez-vous à Paris lors du passage du roi Alphonse? — Oui, Sire, et j'ai même suivi la voiture du Roi de très-près. — Alors vous avez bien vu ce qui s'est passé. Était-ce aussi grave qu'on l'a dit? — Ce n'était pas grave comme cris et manifestations, car ceux qui criaient ne constituaient que l'écume de la population qui surnage dans tous les mouvements populaires. C'était grave surtout comme indice, et c'était grave par le silence complaisant de l'immense majorité qui souffrait, sans protester, les cris qui éclataient à côté d'elle. — Cela est d'autant plus étrange, dit le Roi, que, en vérité, le roi Alphonse n'était coupable de rien. Quand on m'a donné

un régiment, j'ignorais absolument où était sa garnison. Je ne voulais pas en avoir l'air, et je chargeai mon aide de camp de s'en informer discrètement. C'est ainsi que j'ai su où était le régiment dont j'étais le chef. Oh! cela ne rendra pas fréquentes les visites des souverains à Paris, bien que ce soient des circonstances particulières qui ont amené les événements du 29 septembre. »

Le Roi changea de nouveau de conversation :

« Vous êtes, je pense, de ceux qui croient que la rencontre de M. Gladstone et de l'empereur de Russie est fortuite? — Je répondrais oui, si elle avait eu lieu partout ailleurs qu'à Copenhague. Je ne parle ici que d'une façon conjecturale. Mais, à moins de prêter à M. Gladstone une étourderie d'esprit incompatible avec son talent, il est difficile d'admettre qu'il aurait rencontré le Czar, dans les circonstances actuelles, fortuitement, sur le territoire le plus brûlant de l'Europe, en Danemark. — Oh! dit le Roi, ils se sont vus pendant bien peu de temps, ils n'auraient vraiment pas eu le temps de traiter des choses bien graves. — Que Votre Majesté me pardonne, répondis-

je, il n'aurait pas fallu bien longtemps pour se dire des choses très-importantes, et comme je n'en sais absolument rien, je puis risquer des suppositions. Que Votre Majesté admette, par exemple, que M. Gladstone eût dit à l'empereur de Russie que, maintenant, depuis que l'Angleterre est en Égypte, les Dardanelles la préoccupent moins, et que, la route des Indes étant entre ses mains, elle est toujours certaine de ne pas voir entravé son trafic dans la mer Noire; cela n'aurait pas demandé plus d'une minute, et pourtant cela aurait la valeur et l'importance d'un long traité. — Oh! répondit le Roi avec vivacité, un ministre anglais qui dirai cela serait remercié le lendemain. — Que Votre Majesté me pardonne, répondis-je, je croirais plutôt qu'un cabinet anglais serait renversé dans les vingt-quatre heures, s'il faisait mine d'abandonner l'Égypte dès à présent. — Personne en Europe ne s'y attend », répondit le Roi en riant.

Pendant ce temps, une partie de mes amis étaient déjà sortis, car le temps nous pressait, et le Roi me conduisit près de la Reine pour que je prisse congé d'elle. Ayant ensuite salué le Roi, qui me tendit cordialement la main, je

rejoignis mes compagnons de voyage, qui se hâtaient de regagner la gare, où le train nous attendait, car il était près de sept heures, quand, à travers les routes liquides et la pluie, nous rejoignîmes la gare, frappés et charmés des heures que nous venions de passer sous le toit hospitalier de ce couple royal.

VII

LE PAYS DES TROGLODYTES.

Nous rentrons à Bucharest à dix heures, emportant de notre visite à Sinaïa le souvenir le plus charmant et le plus durable.

Ce couple royal nous a laissé dans l'esprit et presque dans le cœur une aimable et séduisante impression.

Ce roi, jeune d'âge et jeune de royauté encore, qui, depuis dix-sept ans, ayant pénétré dans sa patrie nouvelle sous l'égide toujours dure à supporter de l'étranger, mal vu d'abord et tenu en suspicion, a, peu à peu, par ses efforts sincères et par une activité et un dévouement qui ont servi de frein et d'exemple, pénétré dans le cœur de ses nouveaux sujets, et qui s'y trouve aujourd'hui ancré comme le plus ferme espoir de la grandeur future de la Rou-

manie, est une figure assez rare et assez intéressante pour que je lui rende ici un hommage rétrospectif et sincère. Et quant à cette poétique et douce vision qui nous est apparue au château de Sinaïa, par ce jour de pluie et de brume, à la blanche lumière d'un soleil voilé et lentement tamisé à travers les hautes ombres verdoyantes des Karpathes; que nous avons vue tour à tour vêtue comme la primitive Roumaine greffée sur la tige sauvage de la Tsigane, parlant avec la grâce facile et enjouée de la plus fine des Parisiennes, nous montrant des œuvres d'enluminure délicate et tracée autour de caractères gothiques, sur lesquelles semblait avoir pâli quelque moine du moyen âge; racontant la conception soudaine et persistante de la demeure royale dont elle nous faisait les honneurs et dont elle avait désigné la mystérieuse retraite; nous apparaissant ensuite dans la vaste pénombre de cette salle de musique, doublement poétique sous son action personnelle et sous les effluves harmonieux qui vibraient autour d'elle... peut-on s'étonner si, au souper qui nous attendait à dix heures, à notre retour à Bucharest, et au moment du dessert, nos verres se levaient, pour ainsi dire,

tout seuls, et si les moins enthousiastes d'entre nous les vidaient d'un seul trait en l'honneur de nos hôtes royaux de Sinaïa?

Le souper fini, les uns à pied, les autres en voiture, nous regagnâmes nos wagons-lits, qui devaient nous conduire, le lendemain matin, au bord du Danube et à la station terminus de Giurgevo. Je ne voudrais pourtant pas quitter Bucharest sans écouter le cri de mon estomac et sans payer un souvenir enthousiaste au caviar frais, qui m'apparaît comme le point gastronomique le plus culminant de mon excursion, et en comparaison duquel le caviar que l'on mange dans l'Occident constitue le plus excellent cirage pour chaussures en cuir de Russie que l'on puisse imaginer.

Le lendemain matin, en effet, nous nous réveillâmes au bord du Danube, dans une plaine déserte, en face de quelques hangars en bois qui constituent la station de Giurgevo. Une nuée de Roumains aux figures rébarbatives, de véritables « barbati » en guenilles, qui n'avaient rien de pittoresque, s'abattit sur nos wagons pour porter nos bagages au bac à vapeur qui nous attendait pour nous passer sur la rive opposée.

Un cri vigoureux retentit d'un bout du train à l'autre : « Ne donnez pas vos bagages aux porteurs sans uniforme, vous ne les reverriez plus! »

Nous montons sur le bac.

L'air était frais. Le Danube, large, reflétant dans des eaux pâlies la plaine aride qui le bordait des deux côtés, se soulevait en vagues légères sous le souffle matinal de la brise.

De l'autre côté, sur la berge, les wagons du chemin de fer de la Bulgarie nous attendaient.

Les employés bulgares, paresseusement rangés le long du train, regardaient avec stoïcisme le bateau qui s'avançait.

M. Lechat, qui cessait ici d'être le secrétaire général de la Compagnie, et qui passait sa dignité à M. Wiener, inaugura son interrègne en s'écriant : « Voyez ces braves Bulgares, avec quelle activité dévorante ils nous attendent! » Le fonctionnaire avait disparu, et le gouailleur retrouvait ses droits.

Quand on passe le Danube sur ce bac, on se demande comment le Congrès de Berlin, pendant qu'il siégeait, n'a pas déterminé la part contributive de tous les États d'Europe pour jeter un double pont à voie de fer et de terre

d'une rive du Danube à l'autre, et pour combler, sur ce point, l'abîme qui sépare les deux contrées qu'il divise, en facilitant des communications qui feraient le progrès et peut-être la prospérité d'un côté comme de l'autre.

La veille, à Sinaïa, mademoiselle Théodori, une des demoiselles d'honneur de la Reine, avait donné un mince bouquet de fleurs naturelles à madame de Scala et à sa sœur, les deux dames qui faisaient partie de notre convoi. Ces dames avaient mis ce bouquet à leur corsage.

En débarquant à Routschouk, un employé s'approcha d'elles et leur enleva leurs bouquets. Nous le regardâmes brusquement, étonnés d'un tel mouvement; mais l'employé, confus, et très-humblement, s'écria : « *Phylloxera! phylloxera!* » et demeura stupéfait lorsqu'un formidable éclat de rire répondit à ces mots. Pendant l'heure que nous avons à passer ici, quelques-uns de nous se précipitent dans des voitures pour jeter un coup d'œil sur Routschouk.

Nous apercevons au grand trot cette ville étrange, composée de cabanes et de cahutes qui abritent vingt-cinq mille âmes et qui ressem-

blent à des taupinières creusées par quelque peuple de Troglodytes. Des soldats mal tenus, lents, sans cohésion, manœuvrent sur la place dont nous faisons le tour; et puis, avec une vitesse de plus en plus accélérée, les roues vertigineuses, les chevaux emballés, nous redescendons la côte qui ramène vers la gare, tandis que notre conducteur, la moustache en brosse et le teint bronzé, un foulard vert enroulé en guise de turban autour d'un bonnet rouge, roidissant ses deux jambes contre une barre de bois, se rejetant en arrière, ramenant ses coudes et pesant de toute sa force musculaire sur les rênes tendues comme un arc, arrête d'un mouvement formidable les chevaux fumants, au risque de leur briser les mâchoires, les reins et les jambes.

Nous partons. Je ne sais dans quel coin de la Bulgarie s'est réfugiée une ombre de verdure quelconque, un site pittoresque, une saillie à laquelle l'œil du voyageur puisse s'accrocher avec plaisir; mais sur tout ce parcours qui dure sept heures et qui atteint plus de 300 kilomètres, la monotonie la plus horrible, la plus aride, la plus mélancolique. Des champs sans culture, des broussailles sans arbres, des sables

jaunâtres, boueux, gluants. De temps en temps, un cimetière bulgare dans lequel quelques chênes rabougris, quelques buffles pelés, galeux, aux cornes rugueuses et tailladées, broutent et piétinent, comme si les cadavres humains seuls étaient capables de fumer ce sol rebelle.

De distance en distance, quelques villages perdus le long d'une rivière amaigrie, aux bords sablonneux, formés de chaumières misérables à fleur de sol, et précédés et flanqués de huttes en torchis, criblées de trous, qui servent de tanières ventilées aux Tsiganes dont elles sont le repaire.

Je demeure stupéfait quand je pense que c'est ce coin misérable du vieux globe européen qui a failli rompre le congrès de Berlin; que c'est à cause de la Bulgarie que lord Beaconsfield a voulu quitter Berlin pour déclarer la guerre à la Russie; que le prince de Bismarck a dû déployer son art le plus grand et sa volonté la plus impérieuse !

Plus stupéfait encore suis-je en songeant que le prince Alexandre ne saisisse pas avec enthousiasme toutes les occasions, même les plus futiles, pour quitter ce coin réfractaire, pour abandonner à leurs intrigues, à leurs con-

voitises affamées, les dignitaires patriotiques de ses États, et pour chercher ailleurs un séjour plus doux et un air plus respirable. Sur le budget nominal de vingt millions, l'armée, me dit-on, en absorbe la moitié, cette armée superbe dont nous avons vu les échantillons les plus beaux manœuvrer à Routschouk; et le reste se partage entre ceux qui en peuvent saisir quelques lambeaux. On a bataillé à Berlin pendant des journées sur ce port de Varna qui est resté à la Bulgarie. Tout ce que la Bulgarie en a su faire, c'est de s'y livrer à la plus dure, à la plus vexatoire des investigations douanières, d'y constituer un des nombreux désagréments du passager qui s'y embarque ou qui y débarque, au risque de se noyer en allant ou en venant. Depuis cinq ans, le port de Varna est resté absolument stationnaire, et ce qui y existe, c'est encore à la Turquie qu'on le doit. Quand le temps est mauvais, les barques qui conduisent près des vapeurs en partance ne peuvent aborder ni passagers ni courrier, et les vapeurs, obéissant aux heures impérieuses, rentrent à Constantinople sans apporter ni courrier ni passagers. On reste ainsi, d'un courrier à l'autre, sachant à Varna

ses lettres ou ses amis et réduit aux plus pénibles conjectures. Mais on peut toujours débarquer du bateau, sauf à ne pouvoir accoster l'estacade et à errer comme des ombres endolories autour de la terre ferme que l'on touche presque du doigt. Voilà les grands progrès de la grande Bulgarie, de cette création laborieuse que les communs efforts de l'Europe ont dotée d'une autonomie ardemment désirée et si hautement réclamée par de simples utopistes, qui ont abusé du peu d'envie que l'on avait de les juger de près, pour se faire accepter de loin.

Je sais bien que ce jugement, peut-être sévère, mais sincère, provoquera des contradictions, et qu'on me reprochera d'avoir jugé en courant. Mais je n'ai pas dit, ce me semble, que j'aie étudié la Bulgarie de près. Il est vrai que, en allant et en venant, j'ai vu dans la gare de Routschouk un très-bel officier, vêtu d'un costume éblouissant et fier, se promener de long en large, et que, si je n'avais vu que cela, j'aurais pu subir quelque fâcheuse illusion. Mais cet exemple splendide d'une armée dont il est l'échantillon illusoire se promène là, par ordre, à chaque train qui arrive ou qui part pour l'Europe, c'est-à-dire quatre fois par semaine.

C'est un poste spécial, échantillon fallacieux d'une armée imaginaire.

Il est vrai aussi qu'on a construit à Sofia un palais qui coûte trois millions, et qu'on construit à Varna un pavillon de chasse qui en coûtera deux. C'est une honte quand on pense que, depuis cinq ans, on n'a pas construit un pont, tracé une route, endigué une rivière, élevé une école, et que tant de temps s'est passé entre les intrigues antirusses et antibulgares, entre le gaspillage enfantin et la chasse aux fonctions publiques, sans qu'on ait songé à construire à Varna une cabane pour abriter les voyageurs malheureux qui y débarquent à quatre heures du matin.

J'ai décrit ce que j'ai vu en traversant le pays dans sa presque longueur; j'ai décrit ce que j'ai vu et éprouvé à Varna, où il est impossible d'apercevoir la plus petite trace de travaux exécutés ni de travaux en préparation, et où, au moins là, la Bulgarie, qui a si impérieusement demandé sa séparation de la barbarie turque, se montre plus inerte, plus vexatoire, plus avide et plus insouciante que les prétendus barbares dont elle a consenti à racheter sa séparation, et auxquels elle refuse jusqu'ici de payer le tribut

consenti, sans montrer au moins qu'elle a su l'employer à quelque entreprise utile, progressive ou civilisatrice.

Et encore n'ai-je pas parlé de ce buffet de Scheytandjik où j'ai exposé M. Georges Boyer, du *Figaro,* un de nos excellents et chers compagnons de route, à mourir d'inanition en lui passant un perdreau rôti, en similimarbre, contre lequel il était encore en train de s'escrimer sans pouvoir l'entamer, au moment où retentit le signal du départ. Encore n'ai-je pas parlé des surprises sanglantes qui attendent les malheureux fonctionnaires étrangers que leur mauvais sort attache à ce doux sol bulgare. Les brigands de la Bulgarie ont su rendre aux chemins de fer la réputation oubliée des diligences qu'on attaque. Ils ont fait rétrograder la civilisation que les étrangers essayent d'y introduire en faisant traverser la Bulgarie par une ligne ferrée.

Quinze jours avant notre passage, dix ou quinze brigands se sont précipités sur la gare de Vetova, après le passage du dernier train ; ils ont enduit de pétrole les poutres et les planches dont cette gare se compose; ils ont garrotté le chef de gare et ses employés pour

lui arracher l'argent qu'ils croyaient trouver dans sa caisse; ils l'ont blessé cruellement, ont failli le scalper; ils ont enlevé sa fille âgée de treize ans, et l'auraient enseveli lui-même, vivant, sous les débris enflammés de la gare, si, par le plus grand des hasards, des ouvriers rentrant sur des chariots automobiles et bruyants, ne les avaient effrayés en leur faisant croire que c'étaient des secours que l'on était allé chercher et qui arrivaient au malheureux chef de gare, peut-être mort de ses blessures à l'heure où j'écris.

Nous arrivons à Varna. Des barques grossières, des bateliers bruyants nous attendent au bas de l'estacade. L'*Espero,* un solide et spacieux paquebot du *Lloyd Austriaco,* qui est la grande ressource postale et le grand instrument de communication sur cette côte de la mer Noire, mouille au loin.

La mer est houleuse, et je suis un détestable marin.

Ah! comme je voudrais bien posséder la foi pittoresque de madame Juliette Adam, qui adresse des invocations convaincues à Apollon, pour lui demander du beau temps quand elle offre des fêtes champêtres en sa ferme de

Giff! Que de moutons blancs ornés de rubans roses j'offrirais à Poseïdon, pour me conduire sans trop de souffrance jusqu'au Bosphore! O Neptune, que je voudrais bien te traiter comme les Bulgares traitent le Sultan, en refusant de te payer mon tribut!

DEUXIÈME PARTIE

CONSTANTINOPLE

VIII

LE LONG DU BOSPHORE.

Quand mon jeune ami Georges Daudet est venu m'appeler dans ma cabine pour me dire que nous étions à Roumélie-Kavak, à l'entrée du Bosphore, quand je suis monté sur le pont armé d'une bonne lorgnette à longue portée et que j'ai vu le Bosphore devant moi, tout d'abord je suis parti d'un immense éclat de rire. J'avais lu des quantités de livres qui racontent le Bosphore; j'en avais vu des dessins, des photographies, des tableaux ; eh bien, j'affirme que ce que je voyais ne ressemblait absolument en rien à ce que je m'étais figuré. Je m'étais créé un Bosphore tout particulier : une ville immense,

s'étageant sur des collines vertes, assise sur la rive d'une sorte de fleuve qui s'étendait à perte de vue, parsemée de minarets aux clochetons élancés, dominée par la coupole arrondie de Sainte-Sophie, et, en face, se perdant un peu sur le fond de l'horizon, la côte d'Asie, silencieuse, aride, dorée... Ce que je voyais en passant par Kavak, était-ce plus beau que ce que j'avais rêvé? Oui, parce que l'imagination humaine, quelque vagabonde qu'elle puisse être, ne peut point rêver le beau infini, et que ce que j'avais sous les yeux était infiniment beau, et surtout infiniment plus beau que ce que l'on peut rêver. Eh bien, ce qui m'est arrivé à moi arrivera à ceux qui me liront et qui liront cent autres descriptions encore. Quand ils entreront dans le Bosphore, ils s'apercevront qu'ils n'en avaient absolument aucune idée exacte; et ceux qui me liront sans voir Constantinople se feront un Bosphore à eux, un Bosphore fantaisiste et portatif, dont l'image rêvée les plongera dans une illusion douce et sans réveil.

D'ailleurs, si les pays que l'on parcourt demeurent immobiles, les événements qui s'y produisent, les accidents qui y éclatent, les pé-

ripéties qui s'y déroulent, changent incessamment, et le Bosphore, à mesure qu'il passe sous mes yeux, me montre des hommes et des choses que n'ont pu y voir ceux qui m'ont précédé. Sur la rive européenne qui se déroule à droite, comme sur la rive asiatique qui se déroule à gauche, vingt lieux différents, vingt mosquées, vingt villages, cent palais s'étendent le long du Bosphore, coupent les ravins qui grimpent dans la colline, couvrent les collines vertes qui descendent vers les flots.

Les palais blancs font de grandes taches lumineuses sur le fond opaque des maisons; les villages qui se groupent, émergent, confus et bigarrés, sur les parois des hauteurs assombries. La côte asiatique, moins brillante, moins luxuriante, moins animée, à de rares intervalles seulement, offre au regard du passant quelque point de repère lumineux.

A droite, du côté de l'Europe, le mouvement est plus vif sur le bord du grand lac allongé que l'on parcourt, et l'histoire du jour, celle qui vit et celle que nous vivons, tout entière s'est réfugiée sur cette rive européenne.

Voici Buyuk-Déré. Elle ressemble aux petites villes ensoleillées qui fourmillent le long de la

rivière de Gênes ; des maisons gaies et qui portent l'enseigne du bien-être vont de Yeni-Mahalli qui la précède à Keffelli-Kieui qui la suit. Au centre, une maison d'apparence plus grande et plus spacieuse porte l'écusson allemand. C'est la demeure de M. de Radowitz, l'ambassadeur allemand. C'est une belle carrière que celle de M. Radowitz, une belle carrière conquise par une belle intelligence. Il lui a suffi de trois ou quatre années pour passer du poste de chargé d'affaires à Paris à celui de ministre à Athènes et d'ambassadeur à Constantinople. Il est ferme, calme, d'une circonspection extrême, souriant, confiant dans son étoile, et en attendant ses destinées à venir, il savoure le plaisir unique de se laisser aller au charme qu'offre à ces monarques au petit pied qu'on nomme les ambassadeurs européens le séjour du Bosphore. Quel rêve! Être bercé par le murmure doux et caressant de ce Bosphore, si radieux à voir quand il éclate sous les rayons du soleil ou qu'il miroite sous la pâle et claire lumière de la lune; avoir à sa disposition un drogman qui négocie, un petit vapeur qui file, un kawas qui obéit et qui se fait obéir; traiter avec des ministres qui s'inclinent, même quand

ils protestent, même quand ils résistent ; être le protecteur, le guide, le juge et la volonté absolue de ses compatriotes ; ne voir le Sultan que sous son aspect le plus aimable ; ne soulever des questions que par ordre et ne les discuter qu'en se couvrant d'une volonté formidable et d'avance écoutée; et vivre là, dans cette lumière de l'Orient, avec le prestige du pouvoir occidental, au milieu d'une population douce, craintive et résignée ! Y a-t-il au monde un destin plus beau et une existence plus azurée ? Et puis M. de Radowitz, la volonté intelligente qui obéit à un esprit supérieur, devant lequel il s'efface à dessein, M. de Radowitz a secondé d'une façon admirable les projets de son maître qui a voulu prendre possession pacifique d'une partie de l'Empire ottoman.

Les Allemands qui sont venus à Constantinople ont été des modèles d'activité silencieuse, de travail convaincu et productif, de ponctualité infaillible. Ils sont venus là comme des pionniers enrégimentés, pour apporter à l'Empire ottoman l'appoint de leur savoir, de leur expérience, de leur zèle infaillible et régulier. Tandis que les missions française et anglaise prenaient du galon et faisaient des af-

faires, les Allemands envoyés par leur maître, guidés, conseillés, dirigés et surveillés par son ambassadeur, se livraient au travail, produisaient des économies, organisaient les services et saisissaient avec un admirable instinct d'obéissance la pensée maîtresse qui les avait fournis au Sultan, pour lui montrer que là seulement étaient les auxiliaires efficaces qui devaient l'aider dans l'entreprise hardie du relèvement de son empire. Pendant des mois entiers, M. de Wettendorff subissait l'affront de compter des coupons impayés — et Dieu sait qu'ils auraient pu l'occuper pendant le reste de ses jours ; — jusqu'au moment où, vaincu par sa régularité et frappé par sa méthode, on le sortit d'un tel emploi pour lui confier des choses plus hautes, et finalement pour lui laisser le soin de relever les finances, soin dont il a déjà commencé à s'acquitter avec un rare bonheur.

Dans l'espace de trois années, il a produit plus de six cent mille livres turques d'économies ; il a réformé des abus, régularisé des comptes et organisé cette régie des tabacs qui est le point de départ de réformes considérables dont la Turquie aura bientôt à se féliciter. C'est lui qui a su inspirer confiance et courage à la

Banque ottomane, et c'est M. Foster, son éminent directeur, c'est M. Von Haas, c'est M. Smyth, qui sont venus se mettre auprès de lui, qui ont compris toutes les ressources fécondes dont disposerait la Turquie le jour où elle aurait le courage de le vouloir, et qui complètent, par leur intervention constante et fertile, l'œuvre courageuse entreprise par M. de Wettendorff. Pendant ce temps, M. Gœschen, un Allemand aussi, s'essayait dans la réforme judiciaire; le général Kœhler, dans la réforme militaire, et, dans toutes les branches, sous l'œil vigilant de M. de Radowitz, l'Allemagne, calme et studieuse, a imposé sa volonté et introduit son esprit par des réformes qui sont appelées à faire revivre une Turquie régénérée...

Le bateau passe devant Térapia. Les ambassades s'y coudoient : blanches, rouges, vertes. Voici l'ambassade anglaise, où, depuis quelques jours, lord Dufferin est apparu, apportant avec lui tout un cortége de terreurs qui, depuis lors, se sont dissipées. Il est difficile d'avoir une finesse plus naturelle, un accueil plus affable, un coup d'œil plus rapide que le diplomate anglais.

A cette heure, l'Angleterre est engagée dans une lutte latente et, souterraine avec Abd ul-Hamid. Elle tient la main sur l'Égypte, et le fin envoyé qui la représente se sert de l'Arménie avec une habileté sans égale pour ramener au silence les allusions indiscrètes qui visent les bords du Nil. Il est la terreur du Sultan, une terreur douce et caressante, qui s'assouplit au gré des événements et remplace par un long sourire les orages passagers qui rident parfois la surface des relations anglo-turques.

Tout auprès, la demeure blanche et paisible du marquis de Noailles. C'est l'ambassade de France.

L'ambassadeur français suit d'un œil pacifique et patient les évolutions du palais. Il sait que, dans ce pays du soleil, c'est la terre qui tourne; il sait qu'en demeurant à sa place, son heure viendra, et qu'un rayon du soleil souverain le réchauffera à son tour. Ici, l'opinion politique change au gré du Sultan. On était tout allemand hier, Ghazi-Mouktar est allé à Berlin. Il a essayé, non pas de faire entrer la Turquie dans une alliance, il a essayé de savoir si les alliances faites pouvaient, à un moment donné, menacer la Turquie, et l'impres-

sion qu'il a reçue ne l'ayant ni assez éclairé ni suffisamment rassuré, le maître, déçu dans une curiosité pourtant naturelle, a fait son sourire le plus doux à M. de Noailles, et a comblé de quelques faveurs charmantes l'envoyé de la République.

J'ai assisté pendant mon séjour à Péra à ce mouvement tournant, et j'ai vu, spectacle unique, tout un monde politique, hier encore tout ardent pour l'Allemagne, évoluer doucement vers la France et vers l'Angleterre. Saluons donc, en passant, la demeure d'été où l'ambassadeur français est sur le point d'être mis en lumière par la faveur politique du souverain !

Et puis, voici l'ambassade d'Italie. C'est là que le comte Corti, le plus habile diplomate du pays de Machiavel, dans l'aimable silence du Bosphore, se jouant de la simplicité de ceux qui constituent l'état-major de la diplomatie orientale, attend l'heure où sa patrie oublieuse et distraite rappellera cette intelligence d'élite et l'arrachera à la Capoue d'Orient.

Jamais philosophie plus imperturbable n'a été mise au service d'une pensée plus perspicace, jamais observateur plus sûr n'a contem-

plé spectacle plus confus, et dont aucun fil n'échappe à son regard. Cette raillerie sans amertume, cette conception prompte et haute qui se cache sous une laideur petillante, trouvent le moyen de ne point se rouiller dans l'immobilité étroite à laquelle elles sont condamnées. De sa situation mal définie et sans équilibre, qui est la conséquence de l'attitude confuse prise par la politique de son pays, il a su tirer un parti extrême ; et ne faisant point de politique immédiate pour son compte propre, il s'est acquis une influence immense en faisant de la politique pour le compte d'autrui. Le Sultan l'aime, Saïd le craint, et dans l'ombre plus lointaine que répand le souverain, bien des personnages secondaires et remuants haïssent ce joueur serré dont ils ne peuvent saisir les trames, et qui se dérobe à l'ardeur intéressée de leurs investigations.

Nous avons passé Térapia. Voici les tours épaisses et ruinées de cette œuvre admirable, Roumeli-Hissar; voici Bebek, et voici Arnaout-Kieui avec sa mosquée qui est le dernier chef-d'œuvre de confiserie du pauvre Siraudin et qu'on peut voir figurer comme milieu de table, dans les grands banquets de l'hôtel Continental.

Une jolie mosquée, bien carrée, bien ornée, en sucre candi, avec des arabesques en sucre cristallisé. S'il pleuvait souvent dans ce pays, il y a longtemps qu'elle serait fondue. Malheureusement il y pleut fort rarement.

De l'autre côté, en Asie, sur une légère hauteur, un peu en arrière, vers les « Eaux douces », une villa à colonnade, dans le style italien, à façade jaune, colonnes de marbre blanc.

C'est la villa bâtie par Ismaïl-Pacha, l'ancien vice-roi d'Égypte, à l'époque où il faisait changer le firman de succession, et où il éblouissait Constantinople par la splendeur de ses fêtes. Ismaïl en a fait cadeau au Sultan, et je crois que celui-ci n'en fait rien du tout.

Ismaïl-Pacha, qui a pris la manie de la pauvreté, pour changer un peu sans doute, m'a raconté, il y a quelque temps, qu'il ne possédait pas une seule propriété immobilière dans le monde entier. S'il a procédé partout comme à Constantinople, on conviendra qu'il faut être immensément riche pour s'offrir le luxe d'une telle pauvreté !

Plus loin encore, sur la rive asiatique aussi, le kiosque de Beylerbey que nous visiterons

tout à l'heure, et où nous pourrons examiner la partie destinée au harem, le « haremlik », aujourd'hui inoccupé, et qui ne diffère du « salemlik », c'est-à-dire de la partie où l'on reçoit et où se tiennent les hommes, que parce qu'elle est subdivisée de façon à former plusieurs logements complets et séparés, et que ses fenêtres sont pourvues de plaques de fer percées à jour, qui permettent de regarder sans être vu du dehors. Au surplus, soit dit en passant, avec la diminution des finances turques et de la richesse publique, le harem a perdu de son luxe, de son attrait, et bientôt de son mystère. Quand il aura cessé d'exister, ce qui ne saurait tarder, il y aura un pas immense fait vers le relèvement définitif de la Turquie. Déjà le nombre des eunuques diminue dans des proportions énormes. Les eunuques blancs n'existent presque plus, et l'on n'en compte à Constantinople que trois ou quatre qui sont en train de tourner au fossile. Quant aux eunuques nègres, ils se font chers, trop chers pour les Turcs d'aujourd'hui, qui commencent à y renoncer. Les Arabes, eux, répudient cette horrible coutume, et le jour où Abd ul-Hamid se sentira assez fort, il ramassera tous les eunuques

de Stamboul, y compris Son Altesse Behram-Agha, « gardien des portes de la suprême félicité », les fera embarquer sur un navire, et jettera toute cette peste grasseyante, hébétée, grignotante et grugeante, sur quelque côte abandonnée de l'Asie, et leur état abject aura au moins cet avantage qu'on sera sûr qu'ils ne s'y multiplieront pas.

D'ailleurs, la monogamie commence à faire des progrès immenses, et les odalisques, qui, selon une spirituelle définition qu'on m'a donnée à Constantinople, sont « les maîtresses de leur maître », ne représentent en définitive que « des cocottes à domicile », et ne rendent point la Turquie plus immorale ni plus morale que le reste de l'Europe.

C'est à Beylerbey que, sous la somptueuse hospitalité d'Abd ul-Aziz, demeurait l'impératrice Eugénie, lors de son passage à Constantinople, en se rendant à Suez. Je ne sais si Beylerbey porte le deuil de cette visite éclatante, mais c'est une grandeur déchue aussi, que ce kiosque qui brille sur la côte d'Asie, et dont de rares visiteurs seuls foulent le marbre sonore et parcourent les salons clinquants, les galeries de peintures incohérentes, et les appar-

tements, qui sont comme une débauche de tapissier surexcité, livré à lui-même, et du goût le plus douteux. On vous montre encore à Beylerbey, dans une cage énorme, deux tigres, un mâle et sa femelle, qui semblent souffrir d'un spleen profond, et que l'on excite en frôlant un bâton ferré contre les barreaux de leur cage. Ces deux tigres résument pour moi tout ce que j'ai vu à Constantinople du fameux luxe asiatique, et c'est pourquoi j'en parle. J'en parle aussi, parce que les deux dames qui nous accompagnaient se sont procuré le plaisir tout féminin de toucher le tigre à travers la grille, et pendant qu'il avait le dos tourné.

C'est un spectacle toujours très-amusant, que ce petit frisson prémédité et voulu qui moire le satin d'une femme, quand elle accomplit un de ces exploits qui, malgré leur absolue sécurité, la remplissent d'une vague appréhension.

Voici, en revenant sur la rive droite, le palais de Tcheragan. C'est pour un Européen la chose la plus étrange, la plus invraisemblable que l'on puisse imaginer, que ce palais de Tcheragan que je regarderai encore en quittant Constantinople, après un séjour de deux semaines,

sans pouvoir comprimer un sentiment d'irrémédiable stupéfaction.

Oui, de tout ce que j'ai vu et observé à Constantinople, le palais de Tcheragan, avec ses fenêtres mystérieusement closes, avec son grand escalier de marbre blanc, évoluant en double vers le parterre à moitié négligé qui donne sur le Bosphore, ce grand palais de Tcheragan est la chose la plus bizarre, la plus incroyable et la plus émouvante.

Au printemps de 1876, Ruschdi-Pacha, grand vizir; Hussein-Avni-Pacha, ministre de la guerre, et Midhat-Pacha, ministre de la justice, conspirent la chute d'Abd ul-Aziz, et le détrônent.

Abd ul-Aziz était, à ce moment, en pleine illusion sur son pouvoir et sur ses ressources.

Il se croyait maître absolu de son empire, maître de l'insurrection qui enflammait les Balkans, maître d'inépuisables trésors.

Il était en train, digne descendant de ces bâtisseurs affolés et souverains qui ont gaspillé les plus pures richesses de l'empire à couvrir le sol de constructions sans but et sans goût, il était en train de bâtir une mosquée nouvelle, immense, en pierre de taille et en marbre,

dont les colonnes à venir émergent aujourd'hui à deux mètres du sol, sur la route de Nichanne-Tache à Dolma-Bagchi, et sur une étendue qui permet de calculer la somme fabuleuse qu'il y aurait engloutie, si la mort, une mort violente, n'avait arrêté la dernière de ses prodigalités projetées.

C'est à ce moment qu'une conspiration victorieuse le renversa de son trône, et appela pour lui succéder, Mourad-Khan V, le deuxième fils d'Abd ul-Medjid [1]. Mourad, qui était alors âgé de trente-cinq ans, monta sur le trône.

Dix jours après son avénement, Abd ul-Aziz périt de mort violente : suicide, disent les uns; assassinat, disent les autres; et, à cette heure encore, bien que la majorité des opinions penche pour l'assassinat, ce serait une témérité historique que de l'affirmer. Cependant, ce qui me frappe, c'est que, dans cette ville de Constantinople où le sang de tant de souverains a rougi la main de leurs assassins sans provoquer une émotion, la mort d'Abd ul-Aziz, après plus de sept ans, demeure encore un événement sombre et terrible dont on s'entretient à

[1] Voir, à la fin du volume, la note relative à la descendance d'Abd ul-Medjid.

voix basse, et dont on désigne les auteurs présumés avec des signes d'horreur et de mépris. Il y a là un indice grave et salutaire.

Le contact de la civilisation, qui inscrit le respect de la vie humaine en tête de ses mœurs et de ses lois, a pénétré l'Orient; l'heure des revanches sanglantes et impunies y est passée, et, loin de reprocher à Abd ul-Hamid d'avoir fait revivre, après des années d'impunité, le procès des assassins supposés de son frère, il faut l'en louer, car il a ajouté une consécration nouvelle à l'horreur de l'assassinat politique, qui commence à vibrer dans le cœur du peuple turc.

Quelques jours après la mort d'Abd ul-Aziz, un des trois ministres conspirateurs qui l'avaient détrôné, Hussein-Avni-Pacha, est assassiné lui-même par le Circassien Hassan, en plein conseil des ministres tenu chez Midhat.

Constantinople semble entrer dans une ère de sang, et Hassan, misérablement pendu, presque au ras du sol, ajoute encore à l'horreur du moment. Tant d'événements frappent l'esprit déjà faible et la santé chancelante de Mourad. Il pense, il craint qu'on ne lui impute l'assassinat de son oncle, il devient sombre,

irrité, éclatant parfois en fureurs inattendues.

Un jour, il aperçoit une de ses femmes qui, par-dessus la balustrade de l'escalier, regarde un officier de sa garde; il s'approche d'elle, la saisit, et la jette, la tête brisée, au pied de l'officier terrifié à ce spectacle.

Une autre fois, ayant peur du feu et rencontrant une esclave qui porte une bougie autrement que dans un vase contenant de l'eau, — ainsi qu'il l'avait ordonné, — il saisit une chaise et la brise sur le crâne de la malheureuse esclave; tout, en un mot, indique la terreur qui hante la cervelle de ce Macbeth imaginaire.

Aussi, bientôt une lutte s'engage entre Ruschdi et Midhat, qui se disputent le pouvoir.

Ruschdi-Pacha veut maintenir Mourad; Midhat, qui se flatte de demeurer tout-puissant sous Abd ul-Hamid, veut le renverser.

C'est Midhat qui l'emporte.

Une assemblée générale des ministres et de hauts fonctionnaires de la Porte se réunit; Mourad est déclaré fou, incapable de gouverner, conduit à Tchéragan; et le 31 août 1876, après quelques semaines de règne de Mourad, Abd ul-Hamid-Khan II monte sur le trône.

Il y a de cela plus de sept ans.

Depuis sept ans, dans ce palais de Tchéragan, dont la grande et splendide façade s'étend le long du Bosphore, sur les bords de ce chemin qui conduit vers Constantinople les navires du monde entier; sur les rives de cette grande route d'où l'univers civilisé contemple le seuil lumineux de l'Orient, Mourad demeure enfermé.

Sur le quai qui sépare le Bosphore de la grille qui ferme la façade du palais de Tchéragan, sept factionnaires, le fusil chargé, nuit et jour défendent l'approche du palais.

Nul piéton ne peut passer sur ce quai, et les bateaux et les caïques qui s'en approchent sont hélés par les sentinelles, qui leur crient de passer au large.

Un jour, il y a quelques années, Ali-Suavi, un aventurier, poussé par sa femme, ramasse une centaine de Rouméliotes, fait préparer une voiture, et tente, en plein jour, sans conspiration préalable, un coup de main sur Tchéragan. Un officier, prévenu, accourt avec quelques hommes, brûle la cervelle à l'aventurier au moment où Mourad allait entrer dans la voiture, réintègre Mourad, et, d'un seul coup de

revolver, met fin à la tentative. Depuis lors, rien n'est venu faire supposer qu'il pût exister quelqu'un au monde capable de vouloir changer la destinée de Mourad.

Le palais de Tchéragan garde son mystère, et, à son ombre épaisse, dérobe le prisonnier à l'intérêt et à la curiosité du monde.

Quand nous sommes passés, en arrivant, devant le palais de Tchéragan, un Turc aimable qui revenait d'Europe, qui était sur le pont du bateau et s'était fait notre cicerone gracieux, nous dit de la façon la plus simple et la plus naturelle : « Voici Tchéragan; c'est là où est enfermé Mourad. — Et là-haut, ce toit noir qui apparaît, paisible et doux, à travers la cime jaunissante des arbres? — Celui qui est juste au-dessus de Tchéragan? C'est Yildiz-Kiosque, le kiosque de l'Étoile : c'est là où demeure le sultan Abd ul-Hamid. » Et notre cicerone passa à un autre point.

J'ai affecté de poser cette question à cinquante Constantinopolitains. Ils y ont tous répondu de la même façon naturelle et indifférente. Je n'en ai pas vu un seul s'en émouvoir, ni même s'en troubler.

Eh bien! qu'on se figure la Seine, large de

quinze cents mètres, sans ponts, sans obstacles, allant à la mer, servant de route presque unique pour aboutir à Paris, et qu'on s'imagine Napoléon remplacé par le prince Jérôme, détenu dans un palais bâti sur le bord de la Seine, au bas du Trocadéro, et le nouvel empereur, demeurant, depuis sept ans, au palais du Trocadéro, l'œil et le pied sur le captif détrôné, et donnant ce spectacle sans exemple et sans égal au monde qui passe, à l'univers stupéfait qui regarde!

Qu'on se figure cette chose impossible, inouïe, et l'on pourra comprendre pourquoi, après deux semaines de séjour à Constantinople, et après avoir eu vingt fois sous les yeux Tchéragan et Yildiz-Kiosque, je me suis senti frissonner encore le dernier jour, lorsque, pour la dernière fois, j'ai contemplé l'asile éclatant et mystérieux où demeure ensevelie la folie contestée de Mourad-Khan V, successeur d'Abd ul-Aziz, et prédécesseur d'Abd ul-Hamid-Khan II, le Sultan régnant.

IX

LA TERRASSE.

La *Mouche* du Lloyd qui est venue à notre rencontre nous débarque à l'arsenal de Top-Hané. La grille qui donne sur le quai s'ouvre sur une place très-grande, sur le *Meidan* de *Top-Kana*, dont le centre est embelli par une fontaine superbe, un des rares monuments de cette nature que l'on rencontre ici, et qui, avec l'obélisque égyptien et les tronçons de la colonne du serpent d'*Al-Meidani*, forment les plus beaux spécimens de l'espèce. Cette place, ou cette cour immense de Top-Hané, où l'on ne débarque que par grâce spéciale, est une préface qui fait aux pages qui la suivent un tort irréparable.

Des voitures nous y attendent, dix grandes calèches, hautes sur roues, avec des cochers galonnés, qui ont l'air, cochers, livrées, che-

vaux et calèches, d'avoir été achetés d'occasion dans un Tattersall de sixième ordre.

Tout cela pourtant avait un air passable encore. Mais aussitôt que nous eûmes franchi la porte, le spectacle navrant des rues nous saisit comme un cauchemar.

Après Top-Hané, on s'engage dans une succession de ruelles infectes, sans air et sans soleil, sans pavé, sans trottoir, ou plutôt ayant de temps en temps quelque pierre en saillie, qui donne sur un trou profond dans lequel on s'attend à sombrer à chaque pas.

Nous montons et nous passons, au risque de les arracher, à travers les tentes des magasins de la rue des Maltais, de sinistre renommée; nous grimpons à gauche, nous tournons, toujours en montant, devant un escalier délabré, nous prenons une route roide, gluante et déshonorée par un horrible tramway au coche vermoulu; nous passons au milieu d'un cimetière coupé en deux; un cimetière maigre, saumâtre, tout en désordre, un fouillis tumulaire qui rappelle les horreurs des cimetières bulgares; puis encore une montée, puis une place où des brocanteurs étalent leur bric-à-brac purulent, puis une rue étroite, un peu plus propre, mais

moins pavée que jamais, puis on m'arrête : c'est l'Hôtel d'Angleterre.

On me fait monter au troisième étage. Le maître de l'Hôtel d'Angleterre — prononcez : « Locanta Missiri », — s'excuse de ne pouvoir me donner un étage plus bas. Quel service il m'a rendu!

On nous montre deux chambres sur les côtés, pour Georges Daudet et pour moi; puis j'entre dans le salon qui les précède et qui m'est réservé. Je demeure ravi, transporté, en extase.

Les portes-fenêtres donnent sur une terrasse, et de cette terrasse, la ville, le port, la cité et la tour de Galata, Péra, Stamboul, les Minarets, le Bosphore et la Corne-d'Or, la pointe du Sérail, Scutari d'Asie, Kadi-Kieui, les îles Prinkipo, toute cette rêverie ensoleillée, toute cette beauté que rien ne peut ni rendre ni égaler, s'épanouit sous mes yeux. Pendant les quinze jours que j'ai passés à Constantinople, je me suis levé à six heures du matin, — à quatre heures quinze de Paris, — pour me mettre au travail, et, chaque jour, saisi, fasciné par ce spectacle immense, il m'a fallu m'y arracher, fermer la fenêtre, tirer le rideau, pour être ca-

pable de faire autre chose que de regarder.

Cette fascination extrême, elle s'exerce sur tous ceux qui viennent à Constantinople, et même sur ceux qui y vivent depuis de longues années déjà.

Le jour où je suis parti, sur l'*Espero,* le même bateau qui m'avait amené, l'aimable et charmant M. Forni, le directeur du Lloyd, un des hommes les plus complaisants et les mieux élevés que je connaisse, qui habite Constantinople depuis vingt ans, tout à coup, cessant de m'écouter, avec des yeux dilatés par l'admiration, contemplait le Bosphore éclairé par le plus doux des soleils, comme s'il le voyait pour la première fois. C'est une admiration que rien n'épuise, une extase qui ne tarit jamais.

Plus je voyais ce tableau, moins mes yeux pouvaient s'en détacher, et jamais encore il ne me semblait plus beau qu'au lever du soleil, alors que du haut de ma chère terrasse, sous les effluves embaumés du matin, je le regardais en frissonnant d'émotion.

Les caïques, les vaisseaux à voiles et les bateaux à vapeur, à peine balancés par les flots qui se ridaient sous la brise fraîchissante, semblaient comme endormis dans les bras lascifs

de quelque nymphe invisible; la côte d'Asie s'empourprait des feux naissants, tandis que les îles de Prinkipo demeuraient ensevelies dans l'ombre bleuâtre d'une nuit d'Orient qui fuyait à regret... Sur le pont de Galata, le mouvement du matin s'annonçait par les sonorités assourdies des pas et des sabots qui le piétinaient dans toutes les directions; Scutari d'Asie avec ses cent minarets au panache doré, s'estompait à travers l'aube; la coupole de Sainte-Sophie se colorait aux rayons humides qui émergeaient derrière les toits alourdis de Stamboul; cette grande féerie mise en relief par l'air diaphane, se peignait de mille flammes diverses; et c'était en face et au dedans de moi, sous les yeux de mon corps et sous le regard de mon âme, comme un murmure universel qui s'échappait en hymnes mystérieux vers le beau suprême, vers le suprême idéal!

Je n'ai rien vu, je ne veux rien voir de plus beau, et en écrivant ces lignes, je me sens saisi d'un désir de revoir qui touche à la souffrance.

Les lendemains de ces extases paraissent ternes et moroses, et l'on s'enfonce ensuite dans la nuit des jours suivants, comme ces ombres

exilées de Dante qui tâtonnent dans les obscurités infinies des cercles sans issue.

Ce fut mon compagnon de voyage, dont le jeune estomac était plus régulier que les horloges de Constantinople, qui me rappela à moi-même, et m'empêcha d'oublier que l'heure du déjeuner était sonnée. Nous courûmes à l'Hôtel du Luxembourg, où étaient installés la majorité de nos amis et où, d'intervalle en intervalle, la bande, assoiffée de curiosité, se réunit et se compléta.

Il y avait un peu de désordre à ce premier rendez-vous. Depuis que nous avons quitté la France, en effet, l'heure a changé sans cesse.

A Strasbourg, elle a pris les devants; à Pesth, elle est au trot, et à Bucharest, au galop. A Constantinople, nous avançons sur Paris d'une heure trois quarts.

Les uns ont pris l'heure d'Allemagne; d'autres, celle de Pesth; quelques-uns, celle de Constantinople, et d'autres enfin, avec une obstination patriotique, ont gardé l'heure de Paris.

Pour ceux-ci, tout arrive trop tôt. On les fait lever à des heures indues; on déjeune d'une façon trop matinale; on dîne quand il faudrait

se promener, et l'on se couche au moment où ils ont l'habitude de se mettre à table.

Avec quelle joie ils auront retrouvé ce vieux régulateur de Paris qui, depuis des siècles, avec une précision invariable, marque pour les gourmets du monde entier l'heure de se mettre en gaieté, et de goûter les plaisirs raffinés de l'esprit!

Quant aux Turcs, en ceci comme en toute chose, ils laissent faire les autres.

Leur heure change suivant le soleil, et c'est le journal officiel qui leur apprend tous les matins à quelle heure il faut que ce soit midi.

En l'honneur de M. Olin, membre du gouvernement de la Belgique, le Sultan avait chargé le général Ahmet-Pacha, celui que la malice turque appelle « Sheker Ahmet — le sucré », un de ses aides de camp les plus aimables et les plus doux, en effet, de nous faire les honneurs de sa capitale pendant le premier jour, et de nous faire visiter, dès notre arrivée, Dolma-Bagchi, Beylerbey, le Vieux Sérail, ou plutôt la pointe du Vieux Sérail où se trouve le Trésor; de nous faire parcourir Stamboul, à vol d'oiseau ou de voiture, et de nous initier, dès la première après-midi, à la politesse du sorbet à la rose, du café et des cigarettes.

Le Sultan avait mis également une de ses voitures à la disposition de M. Olin ; nous suivions dans douze autres voitures.

Le cavas de la légation belge était sur le siége, le général dans l'intérieur, et cette voiture ayant pris la tête du cortége, nous pûmes passer partout, même à travers le Bazar-Neuf, comme une noce fantastique, étourdie et rendue idiote à force de nouveauté et d'imprévu. Nous visitâmes ainsi le palais de Dolma-Bagchi, cette grande caserne en marbre blanc, avec une salle de réception qui rappelle une Alhambra bâtie par actions ; avec sa profusion de lustres, de lames et de pilastres en verre de Baccarat ; Beylerbey, dont j'ai parlé, et le Vieux Sérail, dont le palais, qui occupait jadis la pointe du Sérail, et qui, avec ses dépendances, avait la dimension de la ville de Vienne tout entière, a été détruit par le feu il y a vingt ans, laissant vide une place où ont dû se passer tant de choses que le feu seul a pu purifier. On nous montre le harem où sont retirées les vieilles Sultanes hors de service. Henri Heine prétendait qu'avec les vieilles lunes on faisait des étoiles ; je sais bien quel métier feraient chez nous ces vieilles Sultanes, et quelles singulières étoiles

on ferait de ces vieilles lunes-là ; mais à Constantinople on les a reléguées dans une série de petits harems, où on les nourrit sans les tourmenter, et où les gardiens ordinaires sont supprimés, comme une précaution inutile.

L'aimable général Ahmet-Pacha nous introduit dans le Trésor, car le Sultan, je vous l'affirme, nous l'avons vu, de nos yeux vu, le Sultan a un trésor.

Quand on parcourt une capitale, on a beau se roidir, il faut visiter des monuments et des collections. Encore, Constantinople a cet avantage immense de ne pas avoir de musée, ou du moins d'en avoir un tellement insignifiant, qu'on ne vous pousse pas trop à le visiter.

C'est un des charmes de cette capitale. Les musées, ce sont les vraies plaies des voyages. Quand on a retenu une ou deux grandes œuvres, le reste demeure dans l'esprit comme un fouillis confus, qui vous empêche de goûter le souvenir des rares chefs-d'œuvre qu'on a pu comprendre.

Pour moi, il y a longtemps que j'ai été guéri de la manie de visiter les musées en voyage, et que j'ai juré de m'en priver.

J'avais, il y a une vingtaine d'années, par-

couru avec une obstination héroïque les Musées de Bruxelles, d'Anvers, d'Amsterdam, de Rotterdam, de Leyde et de la Haye.

En rentrant en France, je racontai mon voyage pittoresque à un de mes amis.

« C'est fort intéressant, me dit-il, ce que vous avez parcouru. Avez-vous visité le Musée de la Haye?

« — Oui!

« — Avez-vous vu dans une des salles du premier étage, la quatrième, je crois, derrière la grande porte à droite, un petit Van Ostade représentant une noce dans une forêt?

« — Non!

« — Eh bien, alors, mon ami, vous n'avez rien vu! »

C'est depuis lors que j'ai juré de ne plus visiter de musées en voyage. Le Louvre me suffit.

Mais si nous n'avons pas visité de musée, on nous a fait visiter le trésor, que l'on ne visite que sur un ordre exprès du Sultan.

Ce qu'il y a de plus charmant dans ce trésor, c'est la confiance dont le Sultan honore ses gardiens.

Ils sont là une vingtaine à se surveiller les

uns les autres : des jeunes, des moyens et des vieux. L'un a la clef de la première porte, l'autre enlève la cire, car les scellés sont mis à la seconde porte; l'autre encore a le sceau pour remettre les scellés, le quatrième tient la clef de la seconde porte, et un autre ouvre la serrure d'en haut ou d'en bas ; puis, une fois les portes ouvertes, une nuée de jeunes étudiants se répand dans toutes les pièces pour suivre avec une égale sollicitude les mouvements des gardiens et des visiteurs. D'ailleurs, en dehors de quelques armes curieuses et de quelques manuscrits rares dont on y soupçonne l'existence, ce trésor ne renferme que des richesses lourdes et sans intérêt artistique.

Il y a là un énorme pétrin en or massif avec des perles et des pierres précieuses, qui est un trône enlevé à un Schah de Perse; des émeraudes grosses comme des œufs, et des diamants à rendre jalouse une modiste enrichie; mais de goût, de finesse, d'art historique ou de travail raffiné, point. Je regrette seulement que M. Got n'ait pas eu occasion de visiter la collection des turbans extravagants et rangés chronologiquement du premier étage. Il y aurait certainement trouvé un modèle qui aurait

fait, à lui tout seul, la fortune de la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*.

Qu'on me permette ici une parenthèse.

Quand on sort de Constantinople par la route de Nichanne-Tache, et qu'on laisse à droite la route de terre de Terapia, on s'engage à gauche sur la route de Masslac. Quand on a parcouru cette route en voiture, pendant une demi-heure, après avoir admiré de loin le panorama de la ville et un coin du Bosphore ; après avoir aperçu en face de soi, au delà de la forêt de Belligrade, l'aqueduc de Mahmet-Manmouth, tandis qu'au loin émergent les cimes du mont Olympe, tout à coup, brusquement, on est plongé dans une stupéfaction douloureuse, on se trouve aux confins d'un désert immense.

C'est à peine si les derniers échos de Constantinople viennent de s'éteindre, c'est à peine si le dernier coin de cette vision vient de disparaître, et l'on avance désormais, kilomètre par kilomètre, pendant des heures, à droite, à gauche, devant soi, dans une solitude immense, nue, sans ombre, sans maison, sans chaumière, sans arbre, sans plante, ni fleur, ni fruit. Un désert immense, renfermant des centaines de

mille d'hectares de terre inculte, sauvage, abandonnée des hommes et presque de Dieu.

Cela paraît absolument invraisemblable.

C'est une route pourtant qui conduit vers Brousse ou dans la direction, où l'on vient se promener pendant les chaudes soirées d'été, et qui touche aux portes de la ville.

Quelques millions jetés là à propos suffiraient pour la fertiliser, pour y créer le grenier d'abondance de Constantinople, pour nourrir cinq cent mille âmes, pour en faire un joyau, une oasis, un paradis!

Eh bien, si j'étais Abd ul-Hamid-Khan, je donnerais congé aux gardiens du trésor, et j'emploierais les 18 ou 20 millions qu'il représente, dit-on, à fertiliser la plaine de Masslac, à y creuser des puits, à y faire des routes, à y amorcer des hameaux, et à en faire la préface verdoyante, féconde et bienfaisante de ma capitale!

En vérité, ce serait une grande œuvre, digne d'un grand esprit, qui attirerait à Abd ul-Hamid l'admiration du monde et la reconnaissance des voyageurs, dispensés désormais de visiter le trésor de la pointe du Sérail!

X

AÏA SOPHIA.

On est venu nous avertir que nous allions visiter Sainte-Sophie.

J'éprouve comme une sorte d'inquiétude; j'ai peur d'une déception.

La grande coupole, qui est un des trois grands globes chrétiens élevés par la main enthousiaste des hommes et dressés en l'honneur du Christ, se détache depuis deux jours sur la masse confuse de Stamboul, en face de moi.

Depuis deux jours je n'en puis détourner les yeux. Cette coupole me raconte le triomphe sanglant du croissant sur la croix; l'Europe bouleversée par la plus redoutable des invasions; une doctrine nouvelle, mystérieuse, pénétrant, au choc des armes, au sein du monde chrétien, précédée de la renommée

sinistre que des siècles de croisades lointaines ont répandue sur elle, et, après quatre siècles de possession inquiète, agitée, sans cesse battue en brèche par des assauts coalisés, la race qui la professe ne devant ce qui lui reste du vieux monde européen, qu'elle semblait vouloir conquérir tout entier, qu'à la suspicion mutuelle des convoitises qui se débattent autour d'elle.

Eh bien, au moment de voir Sainte-Sophie, il me semble qu'une déception m'y attendra aussitôt que j'en aurai franchi le seuil redoutable.

J'ai vu Saint-Paul d'abord, Saint-Pierre ensuite, et je vais voir Sainte-Sophie.

Oserai-je le dire? J'ai subi un mécompte amer en visitant les deux premiers. Je crains d'en renouveler l'expérience; mais je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ce que je viens de dire.

Je ne me livre ici ni à une étude historique, ni à un examen archéologique : je raconte des impressions de touriste. Celles que j'éprouve peuvent être fausses, absurdes, en tout point contestables; elles n'ont qu'une seule excuse : elles sont sincères, et j'ai le courage de les avouer.

Saint-Paul est immense, splendide, vertigineux! Mais on a détourné le sens de sa conception. Saint-Paul est trop immense pour un temple protestant. Partout où la raison se mêle à la prière, ces hautes coupoles que la foi exaltée des premiers siècles a conçues, si elle ne les a pas exécutées, qui symbolisent la voûte céleste planant sur la croix, et qui veulent dire que, par celle-ci, la terre se rattache au ciel; partout où la raison philosophique est venue tempérer ou régler l'exaltation sans bornes et l'adoration sans limite, la pensée humaine est demeurée écrasée sous la majesté rayonnante de la conception primitive. Si la vue de Saint-Paul montre ce contraste saisissant entre la foi qui vole et la pensée qui marche, Saint-Pierre, la seconde de ces créations exaltées et hardies, a été rapetissé par les superpositions ultérieures qui, à cette heure, surchargent l'immensité de la conception première, et l'on s'y heurte à tout instant contre les côtés étroits d'un mysticisme prémédité.

L'impression, à Saint-Paul comme à Saint-Pierre, a été dénaturée, en sens inverse, par la même préoccupation ardente : on a trop voulu faire de Saint-Paul une protestation contre le

Vatican, et l'on s'est trop efforcé, à Saint-Pierre, d'en faire un auxiliaire.

D'un côté comme de l'autre, dans les préoccupations de ceux-ci comme dans les préoccupations de ceux-là, le Pape s'est trop substitué au Christ, la terre au ciel, la violence humaine à l'ardeur de la foi.

Je n'attaque ici ni le protestantisme ni la Papauté. Je constate que, pour le voyageur qui rêve de loin à ces deux œuvres immenses de l'architecture catholique, qui y rêve en dehors de toute autre préoccupation que le sentiment esthétique qu'elles réveillent, l'impression devient froide et gênée quand il s'aperçoit que, dans l'une comme dans l'autre, l'esprit de propagande s'est efforcé d'incruster dans les murs, dans les voûtes sublimes, dans les colonnades inspirées, dans la magnificence grandiose d'un hommage convaincu, quelque chose qui se ressent de la lutte plus rétrécie qui se livre depuis trois siècles, et où la passion a pris la place de la dévotion, et l'âpre ressentiment celle de l'amour de Dieu.

A Saint-Paul, on laisse trop d'initiative à la raison humaine; à Saint-Pierre, on ne lui en laisse pas assez. Les grands murs nus et attristés

de Saint-Paul, ses statues humaines dans les niches dépouillées, son immensité froide et dure me glacent. A Saint-Pierre, le coloris cherché des marbres, la blancheur embellie des parois, les fers forgés, fouillés, dorés, la sonorité irrévérencieuse des dalles, l'uniforme étincelant à travers les arceaux allongés, les mille choses trop petites pour cette conception infinie m'ont troublé sans m'émouvoir, et m'ont laissé dans l'âme comme le regret d'avoir vu cette merveille autrement que dans mes rêves.

Sainte-Sophie, elle, arrachée à son église primitive, enlevée au culte ardent de ses fondateurs, dépouille éclatante qui survit à la décadence du vainqueur, protestation haute et sublime de la race conquise contre la race victorieuse; Sainte-Sophie, entre les mains de l'Islamisme, a retrouvé sa grandeur primitive et son émotion archaïque, parce que le culte qu'on y professe est tellement en dehors de celui qu'on y devait professer, que l'Islamisme ne peut même pas défigurer le caractère primitif des murs, ni l'aspect religieux de cet ensemble mélancolique, grandiose et simplement saisissant.

Sainte-Sophie demeure complétement étran-

gère à ce qui se passe, à cette heure, sous sa coupole sublime.

Sa grande mosaïque a disparu; ses autels splendides ont été brisés, défigurés, anéantis. Le vase immense et précieux qui contenait l'eau lustrale est devenu une curiosité profane; ses arceaux se sont assombris; ses colonnes de marbre éclatantes apparaissent comme ternies, et sur les nattes épaisses, le pas chaussé de babouches glisse sans provoquer une sonorité ni sans éveiller un écho.

Il n'y a rien de commun entre l'église et le culte.

Celui-ci n'a même pas essayé de s'élever vers l'autre, ni de l'abaisser vers lui.

Le sophta, accroupi sur un matelas grossier, ayant devant lui une petite table en bois commun sur laquelle s'étalent des feuillets du Coran, les commente dans un coin quelconque de l'antique basilique, devant un groupe d'auditeurs basanés, noirs, couverts de haillons, coiffés du fez, du turban vert qui marque un descendant du Prophète, du turban blanc qui indique le pèlerin de la Mecque, et, dans chaque page du Prophète, découvre une imprécation contre le giaour. Mais les giaours se promènent autour

du groupe fanatisé sans même parvenir à faire lever une tête, ni à détourner un regard du commentateur immobile et enflammé.

Chose étrange, cette croyance qui se résume dans l'ivresse du nom d'Allah, ce fanatisme latent, qui est le grand crampon forgé par les mains du Prophète, et qui retient l'un contre l'autre les débris d'un monde qui sans lui s'écroulerait peut-être sur l'heure, n'a touché en rien à la majesté sévère de l'édifice, qui demeure debout, tout entier, dans la puissance émouvante de ses premières heures, et qui vous saisit et vous pétrit avec une vigueur jeune et irrésistible, comme il a dû le faire aux premières lueurs de son apparition, à l'aube rayonnante où il s'est révélé en sortant du cerveau divinement inspiré qui l'a conçu.

L'Islamisme campe à Sainte-Sophie, il ne l'habite pas. C'est un accident qui n'a touché en rien au caractère sacré du temple que l'on admire.

Les mahométans n'ont pas construit Sainte-Sophie et n'auraient pu la construire. Ils ne l'ont pas détruite, et l'humanité artistique et même chrétienne doit leur en savoir un gré infini.

Ils n'ont pu en altérer la beauté mystique, et n'ont même pas essayé de le faire. Ils ont caché des mosaïques qui n'ont rien à faire avec les lignes hardies, avec l'élan audacieux, avec les arceaux célestes de l'architecture. Celle-ci est restée elle, elle seule, sans ornement, sans ardeur factice ni prosélytisme réaliste; on la peut admirer comme une œuvre intacte sortie des mains de son créateur, et c'est peut-être pour cela que j'ai vu à Sainte-Sophie, et là seulement, ce que d'autres ont cru voir, que d'autres ont pu voir à Saint-Paul et à Saint-Pierre, et ce qui explique les hymnes éclatants qui se sont échappés de leurs âmes à la vue de ces deux grands chefs-d'œuvre de l'architecture croyante.

Mais ce qui me frappe à cette heure, quand je parcours en mon esprit les semaines écoulées, c'est que, de tout temps, les conquérants musulmans ont dû lutter et résister par d'incessants efforts pour conserver cette conquête pleine de commotions, qui a bouleversé dès la première heure la vieille Europe, et qui n'a cessé de la troubler depuis lors.

Les soins belliqueux ne leur ont pas permis de s'abandonner au culte de l'architecture qui

depuis lors, par ses inutiles gaspillages, a fait de tels ravages dans leur pensée affolée. Eux, sortis de ce tronc arabe qui a peuplé ses conquêtes de chefs-d'œuvre immortels, de cette race lumineuse qui a parsemé le sol de l'Ibérie de merveilles dont quelques-unes sont restées sans rivales; qui a bâti la mosquée de Cordoue, la plus émouvante, la plus admirable des stupéfactions architecturales; qui a fait la Giralda, l'Alhambra et l'Alcazar, ils n'ont à montrer à Constantinople que Sainte-Sophie, non pas, je le répète, parce qu'ils l'ont construite, mais parce qu'ils ne l'ont pas détruite, et parce que, l'ayant remplie de cadavres pendant la lutte, ils l'ont conservée, osant croire que ce grand temple du Christ pourrait devenir une grande mosquée d'Allah triomphateur!

Quand nous sommes entrés à la mosquée, comme nous étions très-nombreux et que la provision des babouches que l'on vous oblige à mettre était insuffisante pour nous tous, quelques-uns d'entre nous sont montés dans les tours pendant que nous visitions en bas.

J'ai renoncé aux tours. Je n'ai pas voulu atténuer l'impression reçue pendant la visite que je venais de faire.

Les guides nous avaient avertis de ne rien laisser dehors, et nous nous promenions, tenant nos chaussures, nos parapluies et nos chapeaux à la main. Ces guides grecs, dont le voyageur est la victime obligée, sont très-sévères contre les Turcs qui sont aux portes des mosquées ou ailleurs, et vous préviennent consciencieusement du vol dont on pourrait être la victime. Pour le guide grec de Constantinople, le voyageur est sacré : il ne doit être volé que par lui!

Nous quittons Sainte-Sophie. Nous parcourons la vieille Stamboul d'un caractère si obstinément archaïque, et à laquelle l'approche du Courbam-Baïram ajoute des pages plus pittoresques encore. Stamboul est devenue la proie du plus inoffensif des animaux; on n'y voit que des moutons, et qui ne sont même pas des moutons enragés, car ils s'abreuvent à tous les ruisseaux et le rendent aux acquéreurs qui les emportent sur leur dos, comme une hotte à quatre pattes.

Après Stamboul, nous entrons dans le Fanar, un des faubourgs de Stamboul, qui, avec Saint-Demetri et une partie de Galata, constitue le centre de la population grecque, une population

dont une partie se venge de la conquête de Byzance par la médiocre réputation qu'elle lui donne.

La grande différence entre le Fanar et Stamboul, c'est que, à Stamboul, nulle tête de femme n'apparaît aux balcons, et que les femmes turques que l'on voit dans la rue, même les plus élégantes, avec leur féredjé disgracieusement noué autour de la taille, et leur tête couverte d'un capuchon et d'un voile plus ou moins transparent, laissent l'imagination vraiment tranquille. Au Fanar, au contraire, à mesure que nous passons, les fenêtres en saillie et à grandes glaces se peuplent de têtes féminines grecques qu'attire le bruit insolite de nos voitures alignées, et qui regardent avec une effronterie intense les têtes curieuses qui le leur rendent.

Nos jeunes compagnons les trouvent toutes jolies : et ce souvenir me fait rire, lorsque, au retour, une de mes amies, dont l'esprit le dispute à la beauté, me dit : « Je vous en prie, attendez quelques jours avant de me dire que je suis belle. Ne faites pas de moi la « Vénus de la diète » !

Du Fanar nous allons à Hankoï, au couvent

des Derviches tourneurs, situé au fond du Bosphore, dans le quartier et sur le territoire de la mosquée d'Ayoub. Nous passons devant un cimetière fort étendu, et qui, comme toujours, borde la route, car le Prophète, quand il se promène pour recueillir les âmes des fidèles, ramasse plus facilement celles qui se trouvent sur son chemin.

Nous voici devant la porte basse par laquelle Mahomet pénétra dans la ville; puis, devant la mosquée du compagnon du Prophète, de cet Ayoub tué au premier siégé, et où le Sultan, lors de son avénement, va se couronner en ceignant le sabre.

Notre guide nous dit que jamais un chrétien n'a pénétré dans cette mosquée. C'est faux. Trois jours après, un de mes amis à qui je demande si cela est vrai, me répond : « C'est encore une bêtise. Prenez un fez; mettez des babouches, et allons-y, si vous voulez. Seulement cela n'en vaut pas la peine, et ce qu'il y a de plus intéressant à Ayoub, ce sont la *turbé*, la *mekteb* et le *medrésé*, c'est-à-dire la chapelle funéraire, l'école primaire et le collége que vous avez vus en passant. »

Enfin, après une longue course dans la cam-

pagne, où une bande de petites mendiantes, les plus obstinées que j'aie rencontrées de ma vie, et dont un officier à cheval qui passe peut seul nous délivrer, nous poursuit pendant trois kilomètres, nous arrivons au couvent de Hankoï.

Nous voyons bien la salle où la cérémonie a lieu tous les mercredis, mais le chef des Derviches est malade, et ils ne tourneront pas aujourd'hui.

Deux d'entre eux seulement nous donnent un léger aperçu de leur danse extatique, et nous nous retirons sans parvenir à les faire tourner davantage.

Le docteur Harzé fait une visite au malade, qu'il trouve simplement épuisé par un manque de nourriture, et l'on nous fait visiter une cellule commune où quatre Derviches accroupis par terre ou sur des sofas, le Coran à la main, graves, silencieux, sans que notre présence les émeuve ni même les trouble, nous regardent d'un air pensif, et continuent leur pieux exercice. Pour ne pas perdre l'après-midi, nous prenons le bateau et nous traversons le Bosphore pour visiter le quartier juif : expédition sans plaisir ni fruit, car la fange et la malpropreté ne sont instructives pour personne.

A Bebek, je vois sur le quai, courant autant qu'un grave musulman peut courir, un homme d'un âge mûr, splendidement vêtu, suivi d'un jeune homme moins élégant que le premier, mais très-riche encore de costume.

Ils montent sur le bateau. L'aîné, qui a quarante-huit ans environ, est d'une beauté rare. Son teint brun et chaud, uni comme une pêche mûrie au soleil, se répand sur un visage fier et mâle. Il a de grands yeux noirs et doux, que voilent de longs cils, et qui brillent d'un éclat soudain lorsque ces cils se relèvent.

Toute sa physionomie alors s'éclaire comme un paysage que le soleil naissant arrache aux ombres de la nuit.

Son nez pur et grec, sa bouche pleine, rouge, aux grandes dents d'un ivoire légèrement jauni; l'ombre bleuâtre d'une barbe soigneusement rasée à l'exception des moustaches; le front ferme, large, un peu en saillie; une stature de hauteur moyenne, bien prise, carrée dans son ensemble; le cou large et puissant, les épaules athlétiques et mollement arrondies; des mains brunes, fines, nerveuses; une jambe vigoureusement modelée s'échappant d'une tige haute, brillante et plissée; le pantalon flottant, d'un

bleu lumineux, soutaché de noir; la veste rouge bordée d'or, aux doubles manches fendues et traînantes; le gilet de même nuance, à boutons d'or minces et ciselés, retenu par deux boutons seulement, ouvert sur une sorte de chemise en cachemire de nuance dégradée, et la tête surmontée d'un turban du plus fin tissu du Thibet : cet homme m'apparaît comme le type le plus idéal de la beauté mâle que j'aie jamais rencontré.

J'en demeure frappé d'admiration.

Il s'assied en face de moi, et, gravement, son jeune compagnon derrière lui, il sort son *tesbih* en grains de bois sombre qu'il roule entre ses doigts, et, l'œil perdu dans le vague, sans que rien le puisse arracher au murmure incessant de ses lèvres, demeure fixé sur le flot du Bosphore.

Une curiosité violente me saisit.

« Demandez-lui qui il est et d'où il vient », dis-je au guide.

Le guide se penche vers lui et l'interroge.

L'homme lève ses deux grands yeux d'un air à la fois étonné et hautain, examine le subalterne qui ose lui adresser la parole, reprend son chapelet sans même hausser les épaules,

et plus rapidement encore se remet à réciter le nom d'Allah.

Le guide, interloqué, me regarde.

« Dites-lui que je suis un étranger qui voyage pour s'instruire, que je lui demande d'où il vient et qui il est, et que le Coran lui commande de répondre à une telle question. »

Le guide hésite un instant, compose sa phrase, et puis, d'une voix incertaine, la lui adresse.

L'homme alors, gardant son tesbih immobile, porte sa main à sa ceinture d'un mouvement qui fait reculer le guide, puis, levant son œil avec une sorte de résignation douloureuse, ouvre la bouche, me regarde, moi, et d'une voix sonore répond : « Je viens de Trébizonde, et je suis le chef de mes frères montagnards. » Après quoi, brusquement, comme après un grand effort accompli, il reprend son chapelet.

Mais pendant tout le temps que dure le trajet il ne cesse de me regarder, avec des yeux dans lesquels je lis clairement le monologue qu'il s'adresse à lui-même : « Comment, disent ces yeux, comment! Que se passe-t-il donc ici? Allah s'est à coup sûr endormi dans le paradis de son Prophète pour que des choses pareilles

arrivent! Comment! ici, sur cette terre des fidèles, des chiens de chrétiens osent me faire demander, au nom de la loi du Prophète, de répondre à leurs questions, de leur dire qui je suis et d'où je viens! Et moi, lâchement, au lieu de frapper cet autre chien qui m'a adressé la parole, j'ai répondu, tant j'ai craint d'être saisi et traîné devant la justice si je me permettais de châtier comme elle le mérite une telle insolence!... O pauvres fils du Prophète! ô mes frères! nous sommes perdus désormais, et l'arrogance des giaours grandit avec notre faiblesse! Allah! Allah! Allah! » Et le Trébizondain, descendu sur le quai asiatique, me regardait encore au moment où le bateau, ayant quitté le quai de Tchengel-Kieui par un coude rapide, se dirigeait sur Bechic-Tache.

XI

ISLAMBOUL.

Le lendemain de notre visite à Sainte-Sophie, nous devions nous rendre à Scutari pour assister à l'exercice des Derviches hurleurs. On ne peut pas quitter et l'on ne doit pas quitter Constantinople sans avoir vu ce spectacle.

Scutari d'Asie (*Uscudar*) est situé sur l'autre rive du Bosphore. Comme toujours, nous traversons la grande rue de Galata, que parcourt l'horrible tramway qui va d'Asab-Kapou à Orta-Kieui, nous passons devant la Bourse, et nous mettons pied à terre à l'entrée du pont de Galata, où l'on perçoit un péage exorbitant, pour prendre le bateau qui conduit à Scutari et qui est amarré vers la moitié du pont. On a beau savoir d'avance qu'il suffit de rester une demi-heure sur ce pont pour voir passer tous les

types du monde, la surprise n'en demeure pas moins grande. Il faut même le revoir plusieurs fois pour s'habituer à observer en détail les mille types qui défilent sous vos yeux. Ce pont grossièrement construit, coupant la Corne d'or en deux, et abritant au fond le port du commerce et le port de guerre, est le point le plus vivant, le plus étourdissant de ce grand caravansérail asiatico-européen. Toutes les races de l'Asie et de l'Europe s'y coudoient, toutes les langues s'y confondent, tous les costumes s'y produisent, depuis le haillon du mendiant qui hurle le nom d'Allah, jusqu'aux splendeurs asiatiques de quelque chef arabe qui passe sur son cheval étincelant de dorure, suivi et précédé de deux saïs richement vêtus à leur tour, et qui, les coudes contre les hanches et le front ruisselant, trottent auprès du cheval du maître.

Ce pont est comme le lien fragile et facile à briser qui rattache la Stamboul asiatique aux quartiers gréco-européens de Galata et de Péra, et le musulman qui le traverse change pour ainsi dire d'allure et d'aspect dès qu'il y met le pied, soit pour aller de Stamboul à Galata, soit pour se rendre de Galata à Stamboul. Ce sont surtout les femmes turques chez lesquelles

cette transformation curieuse se remarque visiblement. Aussitôt que les rares femmes turques que l'on voit du côté de Galata ont franchi le pont et que leur pied reprend possession du pavé de Stamboul, l'allure devient plus légère, plus rassurée, le voile se soulève davantage, le féredjé se serre moins scrupuleusement, moins craintivement, autour d'une taille qui se redresse.

Elles sentent qu'elles sont sur un terrain qui leur appartient. Dans les mille rues tortueuses qui aboutissent d'un côté à *Aïwan-Seraï* et de l'autre à *Avrad-Bazari*, le musulman domine presque exclusivement, et c'est tout au plus si, derrière le fez rouge des marchands et des artisans en boutique, vous découvrez le Grec et l'Arménien qui affectent des allures musulmanes. Mille mystères ignorés s'y cachent encore, et derrière la porte modeste qui se dérobe dans l'angle d'une cour, des effendis opulents, qui rentrent, la tête haute, sur de beaux chevaux arabes et suivis d'un saïs en costume éclatant, vendent encore à cette heure-ci des Circassiennes aux cheveux d'ébène ou des Géorgiennes à la chevelure dorée, qui chantent des légendes arabes en s'accompagnant sur une

gouzla, et qui vont embellir les rares harems de quelques pachas qui dissimulent leur opulence sous une pauvreté affectée. Le vieux Bazar, au contraire, avec ses hammams râpés dont les tapis en loques respirent l'âcre saveur d'une vapeur incessante et saturée du souffle humain, avec ses grands arceaux dépenaillés qui se perdent à vue d'œil et qui projettent une lumière sordide dans de petites boutiques à fleur de terre, avec ses cuisines en plein vent où l'arome du café se mêle aux odeurs pimentées du pilaf ou au parfum douceâtre du colbac; le vieux Bazar lui-même est devenu la proie des Grecs, des Arméniens et des Juifs.

Sur cent marchands, il n'y en a pas cinq qui sont des musulmans. C'est la grande cage où vont s'abattre tous les serins de l'Europe, n'opposant à l'effronterie du marchand qui demande cinq fois la valeur de l'objet que vous marchandez, que cette fausse pudeur européenne qui vous permet de refuser dix louis à un ami qui souffre, mais qui ne vous permet pas de réclamer quatre-vingts pour cent de rabais au marchand éhonté qui essaye de vous voler sans pudeur.

Cependant, si vous allez au Bazar, ne vous

fiez pas au guide dont vous êtes la chose et la victime pendant votre séjour à Constantinople, et dont il est presque impossible de se passer à une première visite, même en connaissant la langue du pays. Au surplus, ils sont doux, souples, complaisants, infatigables. Ils vous soignent, vous entourent, répondent au pur hasard, mais sans hésiter un instant, à toutes vos questions, et le voyageur qui décrirait Constantinople d'après leur dire écrirait les choses les plus invraisemblables et les plus bouffonnes.

Quand nous avons assisté à la fête du Baïram, en écoutant les acclamations modulées sur le passage du Sultan, nous avons demandé à notre guide ce que cela voulait dire : « Ce sont les aides de camp du Sultan qui sont placés sur son passage et qui l'acclament », a-t-il répondu sans hésiter.

Un Turc, parlant très-bien le français, qui se trouvait auprès de nous, avec un mouvement de colère éloquente, releva la tête et apostropha le guide : « Misérable ignorant ! pourquoi oses-tu donc ainsi défigurer la vérité et donner aux étrangers les idées les plus fausses et les plus sottes sur notre compte? Cela ne m'étonne pas, en vérité, si les Européens se font de nous le

tableau le plus étrange! Comment! ce sont les aides de camp du Sultan qui sont placés sur sa route pour l'acclamer! Tu oses faire croire qu'on rabaisserait ainsi en public et en masse de braves soldats au rôle de thuriféraires grotesques et obligés! N'en croyez rien, messieurs; ce que vous entendez, ce sont des choristes de la mosquée même, de jeunes sophtas, placés ici sur le territoire de la mosquée, et qui disent ceci : « O toi à qui on rend de si grands « hommages, devant qui s'abaissent les armes « des fidèles et s'inclinent les têtes des croyants, « n'en prends point orgueil! Tu es bien petit « devant Dieu! Allah seul est grand! et tu n'es « rien en sa présence! » Voilà, messieurs, ce que vous entendez, et au lieu d'être une vile louange obligée, c'est un cri de fierté, une leçon d'humilité donnée, par le peuple même qui l'acclame, au Sultan devant lequel il se prosterne! »

Et cependant, je le répète, on ne saurait se passer des guides à Constantinople, à condition toutefois de ne pas en faire des professeurs d'histoire.

Mais en les prenant, il faut se résigner à leur appartenir. Ils sont les grands seigneurs dont on devient le serf. Ils prélèvent une dîme sur

tout ce que vous mangez, sur tout ce que vous buvez, sur tout ce que vous achetez, sur la voiture qui vous mène, sur les cigarettes que vous fumez, sur le lit où vous dormez et sur les vieilles guenilles ou les ciseaux turcs de Châtellerault que leurs complices vous vendent au Bazar.

J'ai promis à mon guide de parler de lui dans ce que j'écrirais; je le fais avec plaisir. C'est un homme précieux et d'une rapidité de conception extraordinaire. Le jour où je suis parti, j'ai pris une voiture pour me conduire de l'hôtel au quai du Lloyd. Arrivé au quai, j'ai pris un caïque pour me conduire à l'*Espero*, ancré à cinq cents mètres du quai. En passant devant une barque, mon guide héla les deux hommes qui y étaient.

« Qu'est-ce que vous leur dites?

— Ce sont deux douaniers; je leur dis de nous laisser tranquilles, que je leur donnerai du bakchiche.

— Mais je n'ai rien avec moi!

— Je le leur dis tout de même. »

Arrivé sur le bateau, au moment de partir, je lui dis :

« Qu'est-ce que je vous dois?

— Trente-deux francs.

— Comment ! trente-deux francs ! nous avons réglé en quittant l'hôtel il y a une demi-heure.

— Je le sais bien ; mais j'ai payé huit francs à la voiture, neuf francs au batelier, quinze francs à la douane...

— Voilà vos trente-deux francs, ou plutôt mes vingt-sept francs, car tout cela ne représente pas cinq francs ; comment osez-vous m'en demander trente-deux ?

— Oh ! monsieur, la vie est si chère ! »

Et il me salua d'un air impassible et partit.

« La vie est si chère ! » J'ai eu la curiosité de m'informer de quelques prix. Ce qu'on appelle des « provisions » est d'un bon marché incroyable. Jugez-en.

Le bœuf d'Odessa coûte un franc vingt l'ocque (un kilogramme et quart) ; une caille, trente centimes ; une bécasse, un franc quinze ; le raisin, un raisin splendide, doré, doux, frais et parfumé, qu'on apporte des côtes d'Asie, quarante centimes l'ocque ; et ainsi de suite. Et mon guide philanthropique me vole vingt-sept francs sur trente-deux, sous prétexte que la vie est chère !

Me voici loin, bien loin du pont de Galata et de notre excursion à Scutari; mais la banalité du sujet que je viens d'effleurer appartient pourtant à ce que doit savoir un voyageur qui observe, et à ce qu'il doit dire en racontant ce qu'il a vu.

Nous nous embarquons sur le bateau qui fait le service des deux rives du Bosphore, et sur lequel, à peine installé, un cavedji vous offre du mastic, du raki ou du café. Une voile déchirée, un haillon bruni, pend de haut en bas et cache une partie de l'arrière. C'est le haremlik du bateau. C'est là que, moyennant un supplément, les femmes turques qui s'embarquent se glissent à pas furtifs et demeurent à l'abri de la curiosité profane des giaours. Hélas! j'en ai pourtant vu une à Orta-Kieui, revêtue d'un féredjé gris, orné, même pomponné, qui avait l'air de sortir des magasins du Louvre, voilée d'une manière très-orthodoxe, et qui tenait dans sa main — *horresco referens* — « *Autour du mariage* »!

Quelques-uns d'entre nous ont pris des caïques, et ces frêles oiseaux de mer, légers comme les mouettes dont on approche à deux pas sur le Bosphore sans les effrayer, arrivent

aussi vite que le bateau à vapeur. Les bateliers du Bosphore sont certainement aussi habiles que les gondoliers de Venise, mais ils mettent à conduire leur frêle embarcation une ardeur, une passion que rien ne peut décrire. Ce n'est pas que le caïque tienne beaucoup de place; c'est un prodige d'équilibre, et si un pigeon venait se poser sur le bord, il risquerait de le faire chavirer. Le siége, c'est un coussin posé sur le fond du bateau, et lorsque vous y entrez, le batelier a soin de vous écarter les jambes, l'une contre bâbord, l'autre contre tribord, et gare ! ne bougez plus. Lui-même s'assied en face de vous, à la surface du caïque, couvert d'une veste, d'une tunique, le fez sur la tête, nu-pieds. Les rames légères à la main, amincies vers le haut, formant presque boule là où la palette commence, il s'arc-boute contre une planchette mise en travers, rejette le corps en arrière et file. A force de s'y appuyer, la planchette a pris l'empreinte du pouce, et le pouce insensibilisé, celle de la planchette. Peu à peu aussi, il se dépouille, tout en ramant, de sa tunique, de sa veste, il entr'ouvre sa chemise, et si la course durait, il arriverait nu comme son pouce. Mais le caïque file sur l'eau comme une flèche, bon-

dit sur la vague, prend les courants, nage à travers les remous que soulèvent les vapeurs qui passent, glisse sous la quille des voiliers, rase les chalands et contourne les vieilles galères comme un oiseau qui voltige autour du tronc vermoulu d'un vieux chêne. Ce serait charmant si l'on ne sentait des fourmis dans les jambes immobilisées, et si le flot parfois ne vous soulevait à hauteur de nausées.

Nous débarquons à Scutari. C'est jour de marché. D'ailleurs, je crois que c'est toujours jour de marché ici. Nous prenons des chevaux, et nous piquons un galop dans la direction du couvent des Derviches, situé à mi-côte de la ville. C'est une sensation, quoi que l'on dise, de fouler pour la première fois le sol de l'Asie et d'avoir laissé l'Europe derrière soi. D'ailleurs, bien que Scutari soit en face de Stamboul, cependant une différence réelle distingue les deux villes musulmanes. Évidemment l'Européen est moins connu ici qu'à Stamboul même, et la foule nous regarde d'un air plus oblique. Les femmes turques y sont plus nombreuses de beaucoup, dans la rue, qu'à Stamboul. Les costumes y paraissent plus éclatants, le tumulte plus grand, le monde musulman plus vivant et

plus à son aise. Le noir surtout et la femme noire y sont beaucoup plus nombreux qu'à Stamboul. Ils franchissent difficilement le Bosphore, et se cramponnent au sol asiatique, où ils se sentent chez eux.

Scutari, c'est la terre d'origine que le musulman contemple avec vénération d'au delà du Bosphore. Son cimetière est le plus beau, le plus vaste, le plus soigné. Les Turcs opulents qui meurent à Stamboul ou à Constantinople, — car on s'habitue tellement et si vite à désigner les quartiers, à parler de Péra, de Galata et de Stamboul, qu'on oublie qu'on est à Constantinople, — les Turcs opulents se font enterrer à Scutari, dans la terre d'Asie, où ils croient leurs restes plus rapprochés du Prophète que sur la rive d'Europe. Être enterré à Scutari, c'est le *chic* suprême.

Après un galop de dix minutes, nous arrivons au couvent des Derviches. Tout s'y prépare. Cette fois, nous *verrons* hurler, car la vue est plus frappée que l'ouïe.

Le spectacle n'est ni beau ni élégant. C'est une étude pathologique qui intéresse surtout le docteur Charcot, mais qui n'en demeure pas moins une curiosité bizarre, irritante et tout

à fait en dehors des données européennes.

Il y a là dedans une question de sincérité qui s'impose, et je suis convaincu qu'à travers la souffrance nerveuse à laquelle ils atteignent, ces forcenés doivent sentir la morsure d'une sensation aiguë quelconque, qui échappe peut-être à leur propre perception, dans l'emportement féroce qui les saisit et finit par les envelopper. Nous entrons dans une petite cour proprette, à moitié couverte, dans laquelle quelques Derviches à barbe grise, accroupis par terre, sont plongés dans la lecture du Coran. Un petit garçon coiffé du turban, fils de derviche, penché sur le sol, tire d'un puits à fleur de terre une eau limpide qu'il transvase dans des carafes d'une transparence éblouissante.

A droite, une sorte de café séparé par un grand vitrage de la cour que nous traversons, renferme un certain nombre d'autres Derviches qui attendent dans la méditation l'heure de l'exercice. Cette cour est certainement le coin le plus charmant de ce couvent. Aussitôt que nous entrons dans l'endroit même où la cérémonie aura lieu, tous sans exception nous sommes frappés par la banalité grossière de ce qui nous entoure. Cela ressemble à un Casino

Cadet de faubourg ou de province : une espèce de salle de danse de dimension restreinte, avec une galerie au premier étage et au rez-de-chaussée. Au premier, la galerie est coupée en deux. La moitié, fermée par des grillages mystérieux, cache les femmes qui assistent à l'exercice. L'autre moitié nous est abandonnée, et nous nous plaçons soit en haut, soit en bas, dans la partie restée libre. Sur le parquet du milieu, des peaux de mouton blanches et noires plus ou moins symétriquement rangées servent de tapis aux Derviches. Au fond, dans une niche, des ornementations vulgaires, des œufs d'autruche, des armes, des carafes remplies d'eau, des tambours de basque et des cymbales. Sur les deux côtés du mur auprès de la niche, l'étendard vert de la guerre sainte, le parafe symbolique du Prophète, des versets du Coran; aux quatre angles du plafond, quatre petits lustres en verre commun, et au milieu une suspension à réflecteur blanc transparent, qui rappelle exactement la salle à manger d'une corsetière du Marais. C'est dans ce milieu trivial, qui exclut toute idée philosophique ou religieuse, que va se produire cet exercice dont j'ai vu les imaginations européennes si vive-

ment frappées, qui commence par une psalmodie et qui finit par des accès hystérico-épileptiques.

Au début, la récitation des versets du Coran faite sur un ton nasillard et en fausset sur lequel se détache par intervalles, en un chœur grave et sonore, le nom d'Allah! poussé par une douzaine de Derviches accroupis en face du chef, produit un effet harmonique; mais peu à peu la scène change, grotesque d'abord, hideuse ensuite. Un vieux Derviche, dépouillant sa tunique doublée en peau de lapin, s'assied par terre. Il commence à réciter des versets du Coran. Un certain nombre de Derviches ou de leurs disciples, debout, serrés les uns contre les autres, après chaque verset rapidement récité et dont le mouvement s'accélère de plus en plus, poussent, en l'accompagnant par un quadruple mouvement en avant, en arrière, à droite et à gauche, le cri d' « Allah! » Après dix minutes de cet exercice, le vertige semble s'emparer de la troupe sauvage, la sueur perle de leur front, bientôt ruisselle de leurs vêtements. Le diapason de la voix s'altère, aigu chez les uns, rauque chez les autres; le mouvement s'accélère de plus en plus. Les versets

se succèdent les uns aux autres de façon à supprimer l'intervalle qui les sépare, et les cris d'Allah ! se suivent sans interruption. Le chronomètre à la main, je constate que dans les quarante-cinq minutes que dure ce hideux spectacle, l'espalier hurlant a fait dix-huit cents fois le quadruple mouvement qu'il décrit. Cela est épouvantable. Il y a là un homme d'un aspect répugnant, au nez crochu, avec de longs cheveux grisonnants, qui se dénouent par la violence du mouvement et qui, dans leur désordre sauvage, accompagnent comme un flot furieux les mouvements épileptiques de ce forcené; un grand nègre couleur d'ébène, dont la tête grimace comme sous une douleur aiguë, et dont la sueur changée en écume blanche finit par ruisseler sur le corps sombre comme sur celui d'un cheval noir qui vient de courir un prix. Tout cela est horrible à voir.

Les deux dames qui nous accompagnent, sous la pression nerveuse, ont été obligées de quitter la salle et de fuir ce spectacle écœurant. La physionomie de mes compagnons de voyage, qui exprime l'horreur, le dégoût, la consternation, le doute et la pitié, n'est pas la chose la moins curieuse à observer; et moi-même, je

cherche en vain à sourire, à me dire qu'une telle gymnastique me délivrerait du fléau de mon obésité ; je sens que je me trouve là en face d'une de ces folies contagieuses, dont les causes précises échappent à l'observation, mais dont les effets ont une action sociale que ne doivent dédaigner ni le philosophe, ni l'observateur politique, ni même le législateur. Quand nous redescendons pour reprendre le bateau, notre gaieté a disparu. Qui de nous a raison ? ceux qui se détournent avec mépris de ces hurlements fauves qui semblent déshonorer l'humanité, ou ces êtres surexcités qui, dans leur grossière extase, entrevoient peut-être des mystères qui échappent à nos regards réfléchis?

C'est le lendemain vendredi que nous devions assister à la fête du Courbam-Baïram et entrevoir le Sultan.

Grand mystère ! A minuit, on ignore encore où aura lieu la cérémonie ; on nous avertit seulement qu'on viendra nous réveiller à cinq heures, que des voitures viendront nous prendre, et que... nous irons à la recherche de l'endroit où la fête devra se passer. La matinée est fraîche, mais belle ; nous descendons, toujours en file de noce, vers la vallée de Dolma-Bagchi,

et nous suivons pour nous guider la haie des soldats qui se forme, et qui nous conduit comme un indice certain jusqu'à la petite mosquée de Bechic-Tache. C'est en effet là que va se rendre le Sultan vers neuf heures. Les Tcherkesses, avec leurs costumes pittoresques, leur attitude résolue, forment la haie. Des troupes rangées en ligne dessinent la place triangulaire qui précède la mosquée, et continuent au bord de la route qui conduit à Yildiz-Kiosque. La foule se presse derrière eux.

Le corps de garde en face de la mosquée est en mouvement, mais c'est en vain que nous tentons d'y pénétrer. Ahmet-Pacha n'est plus là pour nous ouvrir le chemin. Deux d'entre nous s'adressent à un officier supérieur tout couvert de broderies d'or et lui exposent notre situation. On nous engage à prendre d'assaut un café voisin, dont nous nous emparons en effet, nous établissant aussitôt sur le rebord des fenêtres; puis, peu à peu, sous l'œil puissant de notre nouveau protecteur, quelques-uns d'entre nous se mettent debout sur les chaises placées sur le trottoir, et nous voici bien en vérité aux premières loges.

Après une heure d'attente, les acclamations

des troupes et le chant des sophtas nous avertissent de l'approche du Commandeur des croyants. Le Sultan arrive en voiture fermée, d'une richesse modeste, et qui ne rappelle en rien le faste légendaire des anciens sultans. Des aides de camp sur de petits chevaux agiles passent pour donner des ordres, mettent pied à terre pendant que le cheval est encore lancé en plein galop, au point de nous arracher un mouvement de terreur, car nous croyons à une chute formidable. Puis, la cérémonie terminée à l'intérieur, le Sultan, sur un cheval blanc richement harnaché, l'air grave, presque sombre, paraît à nos yeux. Saïd-Pacha, le grand vizir, les ministres, quelques généraux, ont formé à cheval un cortége étincelant qui le précède. D'autres officiers généraux, brillant dans leurs uniformes variés et pittoresques, font à Abd ul-Hamid une suite à pied qui se déroule avec ses costumes fantastiques et solennels sous nos yeux ravis.

A côté du Sultan, étincelant plus que personne, marche auprès d'Osman-Bey le premier chambellan, le chef des eunuques, S. A. Behram-Agha, *Dar us-Saadet-Aghassi* (gardien des portes de la félicité). Qu'il est beau, ce gardien des portes

de la félicité ! Sous son fez rouge se détache sa tête noire comme le jais. Ses mentons superposés, portés avec une fierté haute, s'étalent sur une poitrine chamarrée de décorations. Il est grand, fort, et l'on sent que sur ses épaules athlétiques repose le fardeau d'un pouvoir occulte et puissant. Il est riche, dit-on, entouré de sollicitations et d'obséquiosités, et pourtant, comme à ma prochaine visite Son Altesse aura sans doute, je l'espère du moins, quitté Constantinople à la tête de ses collègues, je regretterai toute ma vie, au point de vue philosophique, de n'avoir pas eu un entretien avec lui, de ne pas avoir su si, oui ou non, son pouvoir éclatant le console de son obscurité passée, et s'il ne changerait pas volontiers sa caisse opulente d'aujourd'hui contre sa pauvreté de la veille !

Le Sultan se rend à Dolma-Bagchi, où a lieu la réception officielle. C'est là que les hauts fonctionnaires de l'empire sont admis à baiser le bout du manteau du Calife, autorisés, suivant leur rang, à s'avancer vers la droite ou la gauche du Sultan, et à baiser la traîne de ce manteau impérial, qui s'allonge à volonté sous la main d'un chambellan qui connaît le rang assigné à chacun, à des distances tantôt très-rapprochées

de la personne auguste du Souverain, et tantôt éloignées de plusieurs mètres, sans que le mortel dédaigneux revêtu de cette pourpre immense daigne abaisser vers eux son regard souverain.

Dans la soirée de ce même jour, nous assistons au spectacle écœurant, grossier et sans attrait, du Karaghieu, le Guignol populaire de la Turquie. Autrefois, ce Guignol-là était un pamphlétaire violent, insolent et injurieux. Il lui arrivait alors parfois de représenter quelque ambassadeur étranger devenu impopulaire par suite d'événements politiques, en grand uniforme, subissant le dernier des outrages, et bien des fois les attaques du Karaghieu firent l'objet de pourparlers diplomatiques.

Aujourd'hui ce côté-là a disparu, et le Karaghieu ne demeure plus qu'un spectacle repoussant à l'œil, dont les commentaires hurlés en langue turque n'atténuent point pour des oreilles européennes le révoltant aspect.

Le lendemain samedi, mes compagnons de route reprirent le chemin de l'Europe. Je demeurai après eux. J'étais saisi par l'ardente curiosité de voir de près le côté politique d'une contrée qui, pendant les quatre jours que je venais d'y passer, avait si vivement saisi mon ima-

gination. On ne me prêtera point, je l'espère, la téméraire présomption d'avoir voulu étudier et dépeindre en quatre jours cette ville complexe, qui à chaque pas offre un problème nouveau. J'ai voulu montrer simplement ce que peut voir en un séjour rapide un observateur européen que sa bonne fortune conduit aux bords du Bosphore. Je me croirai satisfait si, par les pages qui précèdent, j'ai éveillé chez quelques-uns le désir de visiter un pays que j'ai appris à juger honnêtement après l'avoir vu de près.

XII

UN FESTIN SUR UN QUAI.

Quand je suis allé à Naples et que j'ai atteint, après une course de plus d'une heure au trot de deux bons chevaux, le couvent de Capodimonte, le gardien du couvent m'a conduit sur un balcon et m'a dit d'écouter les mille bruits qui montaient de la ville, et qui bourdonnaient distinctement à mon oreille.

C'est une expérience acoustique absolument banale. On n'a pas besoin de se déplacer pour cela. A Naples, comme partout ailleurs, c'est la voix des ânes qui domine. A Constantinople, cela est différent. A l'heure matinale où le Bosphore est encore endormi et la cité déjà éveillée; quand le soleil est au zénith, quand on essaye de saisir la profonde respiration de la ville au sein de la nuit, ce que l'on entend :

aboiements, hurlements sonores ou plaintes aiguës, c'est toujours la voix des chiens, de ces chiens que l'on est tenté de prendre en aversion avant de les avoir vus, tant il est impossible de dire à quelqu'un qu'on va là-bas, sans qu'il vous réponde : « Oh! alors, vous verrez les chiens! »

Eh bien, oui, je les ai vus, les pauvres chiens de Constantinople, et j'ai comparé leur sort malheureux aux somptuosités moelleuses dont on entoure ici leur race enviée, et dont je suis depuis longtemps la victime volontaire et ravie.

Pauvres bêtes! Quelle profonde résignation on lit dans leur œil inquiet, attristé par l'incertitude de la minute qui succède à la minute qui s'écoule! Avec quelle douceur ils s'écartent des voitures et des passants! Avec quelle morne philosophie ils assistent aux repas inaccessibles que font en plein air les marchands de la rue des Maltais!

Jamais je n'ai vu personne leur jeter une aumône, sauf, pourtant, une fois, devant un corps de garde de Nichanne-Tache, où un soldat, sur le pain noir qu'il mangeait en le frottant contre une croûte de fromage, donnait de

temps en temps quelques bribes à l'un d'eux, qui accompagnait ce festin par les frétillements précipités de sa queue en trompette!

Pauvres bons chiens de Constantinople! que de misères vous supportez avec courage, et que de souffrances qui n'éclatent point en hurlements aigus!

On me dit que votre nombre diminue. Tant pis! Vous êtes le grand égout collecteur qui absorbe et qui triture toutes les immondices jetées sur la voie publique. Votre estomac, toujours vide et avide, dévore ce qui tombe des fenêtres et des hottes, et c'est vous, vous et les larges brises qui vont de la Marmara à la mer Noire, qui avez, plus d'une fois, sauvé de la peste la grande Byzance et les kiosques perdus dans les replis verdoyants de ses collines ombreuses. On en trouve pourtant encore des milliers et des milliers, dans les rues les mieux habitées comme dans les ruelles les plus obscures. Il y en a des grappes dans le quartier juif et sur la route de Besseli. Toujours les mêmes : jaunes, pareils au renard, avec le museau pointu, les oreilles en l'air, la queue traînante et les cuisses efflanquées. Leur race ne change jamais. Ces gueux-là aussi s'aiment entre eux. Eh! grand Dieu!

quel gommeux de chien voudrait donc se mésallier avec une de ces pauvres chiennes qui n'ont pour toute dot que leur implacable vermine, qui les ronge et les obsède aux heures même les plus exaltées de leur existence?

Parfois, pressés les uns contre les autres, tout à coup, comme sur un mot d'ordre, tous ces chiens, en groupes, en chœur, en masses compactes, se mettent à se gratter avec fureur.

Alors c'est comme une contagion, une force majeure! Les maisons vous apparaissent décrépies et comme écorchées. Tout se gratte autour de vous. Le cocher qui vous conduit, le marchand au fond de sa boutique, l'acheteur qui se dispute avec lui, le passant qui les regarde, tout s'agite, se remue, se trémousse de haut en bas, de droite à gauche, en un mouvement de friction violente et continue, et quand vous rentrez chez vous, horreur! tout à coup, dans la glace où vous vous regardez, vous apercevez un être hagard, rouge, incohérent, qui se gratte avec rage, et dont vous arrêtez à grand'peine les soubresauts enflammés!

Pauvres chiens de là-bas! Je les vois encore qui me regardent avec leurs grands bons yeux dilatés par la stupéfaction!

M. de Forni avait gracieusement mis à ma disposition la *Mouche* du Lloyd.

Je revenais de Térapia et j'abordai à Top-Hané. Une idée me vint. Je ne voulais pas quitter Constantinople sans m'être offert le plaisir de donner à ces pauvres abandonnés un régal unique, au nom de mon vieux *Pluton*, qui dort sous mes yeux pendant que j'écris ces lignes, et je fis apporter quelques paniers de pain. En un clin d'œil, comme si, dès la première bouchée, une commotion électrique s'était communiquée à tous les chiens de Galata, comme si un message mystérieux les avait avertis qu'un gros nabab venu des pays lointains offrait un régal intense à la gent canine de la cité, ils accouraient en nombre invraisemblable, prenant place le plus près possible de la *Mouche* accostée contre le quai, pendant que, sous les ordres du capitaine, les hommes du bord, à grands coups de coutelas, taillaient dans la croûte dorée des grands pains étalés sur le pont.

Que de cris! que de surprises! quel effroyable craquement de mâchoires! que de hurlements brusquement étouffés par un gigantesque croûton! Mes pauvres hôtes de passage! combien

d'entre vous depuis lors sont morts de faim, les yeux vainement tournés vers ce quai promis de Top-Hané, où l'abondance est tombée sur vous pendant quelques minutes! Combien auront attendu inutilement le retour du message mystérieux!

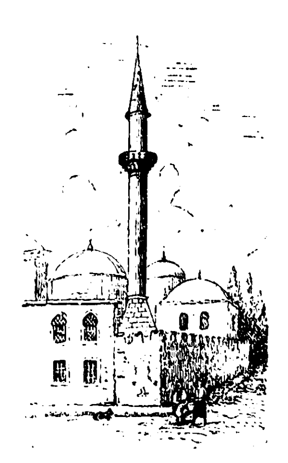
Ah! si du moins je pouvais croire que quelques-uns ont trouvé, à la suite de ce festin, une fin sans exemple, et que l'histoire enregistrera un jour ce fait inouï, d'un chien de Constantinople mort pour avoir trop mangé!

TROISIÈME PARTIE

LA TURQUIE : HOMMES ET CHOSES.

XIII

LE MINARET.



Dès le seuil de l'Empire ottoman, ce qui frappe le plus le voyageur, ce sont les minarets.

Le Minaret a la forme d'un chandelier orné d'une bobèche. De cette bobèche émerge un cierge couvert par un éteignoir.

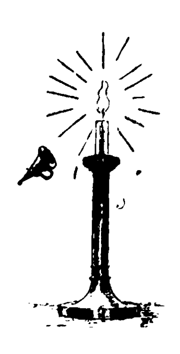
Le chandelier, c'est la mosquée et la tour qui renferme l'escalier; la bobèche, c'est le *Chéréfé*, la galerie où apparaît le muezzin; le

cierge, c'est la partie supérieure de la tour; l'éteignoir, c'est la coupole allongée, l'*alem,* qui termine le Minaret.

Le Minaret, c'est le symbole de l'Empire ottoman.

De ce sol de l'Orient, réchauffé par un soleil éternel, devait jaillir la lumière, une lumière assez haute pour embraser et pour éclairer le monde.

Mais le fanatisme des uns, la convoitise des autres, ont posé sur ce flambeau la coupole étouffante qui confisque son foyer et sa lumière. Il faut rendre à l'Orient la flamme qui brille, et la chaleur qui féconde.



XIV

NAMYK-PACHA.

J'ai vu le vieux Namyk-Pacha, le Namyk de Djedda, une des personnalités les plus intéressantes que l'on puisse rencontrer ici.

Le vieux Namyk habite une maison sur la hauteur de Péra, et des fenêtres du petit salon où il m'a reçu, et contre l'une desquelles est placé le sofa sur lequel il était accroupi, on aperçoit la rade, les eaux profondes et animées de la *Corne d'or,* le panorama de Scutari et de Kadi-Keui, et l'on voit passer tout entier le mouvement maritime qui anime les eaux du Bosphore.

Namyk est grand, robuste et maigre; il a le teint légèrement basané, la barbe grise et clair-semée. La bouche, énergique, à la fois souriante et railleuse, s'ouvre sur deux rangées de

dents longues et jaunes. Le nez est gros, fort, osseux, les tempes soulevées par de puissantes veines bleuâtres, et l'œil, largement ombragé, est ironique et perçant. Namyk a été quatre fois président du conseil d'État, ministre de la guerre, et il est le doyen de l'armée. Il a rempli les missions les plus diverses et les plus délicates. Le Sultan le respecte, bien qu'un de ses fils ait été impliqué dans le procès d'Abd ul-Aziz et déporté avec Midhat; les ministres le craignent. Il s'exprime en un français facile et en termes justes et précis.

Bien qu'il regarde beaucoup en dedans avant de parler, cependant, à travers ses réticences, ses préoccupations apparaissent très-vives quand la conversation tombe sur les affaires intérieures de son pays. On sait qu'Abd ul-Hamid, le Sultan actuel, après avoir virtuellement supprimé la fameuse Chambre des députés en l'ajournant d'une façon indéfinie, a conservé le Sénat, dont Namyk-Pacha faisait partie. « Je touche, m'a dit Namyk, quatorze mille piastres (trois mille francs environ) par mois comme sénateur, et dix mille piastres (deux mille trois cents francs) sur la cassette du Sultan. Lorsque j'étais gouverneur de Bagdad, j'étais très-large-

ment payé, et j'ai pu heureusement faire des économies qui me permettent aujourd'hui de soutenir ma nombreuse famille. — Votre Excellence est-elle exactement payée? lui dis-je. — Non! de temps en temps, et je viens de toucher un mois à l'occasion du Baïram. »

Et le vieux pacha oubliait de me dire qu'il avait une assez jolie fortune pour se consoler des mortes-saisons du trésor public.

« Oui, vous avez raison, me dit-il lorsque je lui eus rappelé sa mission à la veille de la guerre de Crimée, le cabinet du Sultan Abd ul-Medjid me fit partir pour Paris et Londres, pour déterminer les deux gouvernements à se joindre à nous, et pour contracter un emprunt. On nous avait dit que nous n'avions pas de dette étrangère, que cela était une faute et qu'il fallait faire un emprunt. Je partis pour Paris, j'y vis M. Drouin de Lhuys, à qui j'expliquai que la Turquie était hors d'état de résister à la Russie, que celle-ci aurait avec elle la flotte grecque, et que, si elle devenait maîtresse de Constantinople, elle serait également dangereuse et menaçante pour la France et pour l'Angleterre.

« Je parlai en outre à M. Drouin de Lhuys de l'emprunt que j'étais chargé de contracter.

« M. Drouin de Lhuys comprit parfaitement ce que je lui dis des conséquences d'une guerre victorieuse de la Russie contre nous. Il m'engagea à le dire à l'Empereur et me ménagea une entrevue avec celui-ci. Je le vis le lendemain; il m'écouta très-attentivement et me dit qu'il ne ferait rien sans l'Angleterre, mais qu'il se sentait disposé à la suivre.

« De son côté, M. Drouin de Lhuys, quand je le revis, m'engagea à partir pour Londres et à y voir lord Palmerston, qui se trouvait, on le disait alors, malade, et qui vivait retiré dans sa maison. Quant à l'emprunt, il m'engagea à le négocier à Londres, où cela me serait plus facile. J'arrivai à Londres, je vis lord Palmerston, qui me déclara qu'il était malade, qu'il vivait retiré des affaires et qu'il était hors d'état de me rendre service. Je me rendis chez lord Aberdeen, qui était alors ministre des affaires étrangères. Lord Aberdeen se récria à ma proposition. « Comment! disait-il, vous voulez que « nous exposions notre argent et nos soldats « pour le salut de la Turquie? En vérité, ce serait « diriger étrangement les affaires de notre pays! « — Mais, lui répondis-je, c'est peut-être plus « pour le salut de l'Angleterre que pour le nôtre

« que vous les exposeriez. » Ce fut inutile, et je le quittai persuadé que la partie était perdue. Je vis alors M. de Rothschild, et j'engageai la question sur l'emprunt. M. de Rothschild s'y montra disposé ; nous fîmes rédiger un traité en règle, et je contractai avec lui un emprunt au prix de 95 et au taux de 5 pour 100 par un traité régulier, au bas duquel nous apposâmes tous deux notre signature. Mais quelques jours après, lorsqu'on sut que lord Aberdeen refusait de déclarer la guerre à la Russie et de venir en aide à la Turquie, l'opinion publique se souleva, la population de Londres se porta devant l'hôtel habité par lord Aberdeen et brisa ses fenêtres. Lord Aberdeen se retira, lord Palmerston revint au pouvoir, et la guerre fut déclarée. Le lendemain, M. de Rothschild accourut chez moi, il était consterné. « Comment voulez-vous, me « dit-il, que je fasse un emprunt dans les con- « ditions où nous l'avons conclu, maintenant « que la guerre est déclarée? — Je comprends « cela, lui répondis-je, mais vous avez heureu- « sement affaire à un Turc, et à un Turc hon- « nête homme. Voici votre signature, rendez- « moi la mienne. »

M. de Rothschild était ravi et peut-être même

un peu surpris. Nous reprîmes notre signature. Le lendemain, lorsque je traversai les rues de Londres, la déclaration de guerre était connue; on m'acclama dans les rues, et les dames anglaises, du haut de leurs fenêtres, agitaient leurs mouchoirs sur mon passage en acclamant la Turquie. En repassant par Paris, j'y vis l'Empereur, et, comme on sait, il me tint parole. M. de Rothschild vint me voir avec un grand empressement pour me remercier de ce que j'avais fait, et quand je rentrai à Constantinople, le sultan Abd ul-Medjid m'embrassa avec effusion, autant parce que j'avais obtenu le concours des deux puissances que parce que je n'avais pas fait ce premier emprunt turc. Cet emprunt fut fait ultérieurement par Musurus et Néfiz-Pacha, ambassadeurs à Londres et à Paris; mais pour ma part, je tiens à constater que j'y suis demeuré étranger. »

Hélas! pauvre vieux Pacha! les temps ont bien changé. On ne casserait plus les fenêtres de lord Aberdeen, les belles dames de Londres n'agiteraient plus leurs mouchoirs sur votre passage. M. de Rothschild ne vous prêterait plus à 95, et le Sultan ne vous embrasserait plus parce que vous n'avez pas fait un emprunt!

XV

ABUL-HUDA (1).

Parmi les personnages les plus illustres que renferme à cette heure Constantinople, il faut placer en première ligne le cheik Abul-Huda el-Seyadi el-Rifaï, grand Caziasker, c'est-à-dire grand justicier d'Anatolie et chef suprême de la grande tribu des Rifaïs et de la noblesse d'Alep.

J'ai voulu le voir. Il est jeune, car il n'a que trente-six ans, mais il a longtemps pâli sur l'étude du Coran, il a vécu penché sur toutes les œuvres que la langue arabe offre à la curio-

---

(1) Cet entretien ayant été publié lors de mon retour de Constantinople, un des personnages européens les plus haut placés en Turquie m'écrivait : « Votre colloque avec le Cheik est une véritable révélation de l'esprit des jésuites musulmans. » Ce jugement mordant, qui est, lui aussi, une révélation, méritait d'être conservé.

(*Note de l'auteur.*)

sité d'un esprit ardent et réfléchi; il a été élevé dans le respect de lui-même par le respect superstitieux des autres, et l'on m'a dit, ce que j'ai trouvé être la vérité, que sa pensée jaillissait avec une clarté lumineuse, embellie par les fleurs d'Orient qui s'épanouissent sur ses lèvres.

Le cheik Abul-Huda demeure à Flamour, la vallée des Tilleuls, sur le territoire du souverain, et sur les dépendances de Yildiz-Kiosque. On sait que sur ces dépendances l'approche est difficile, et l'inquiète surveillance que l'on y exerce fait que l'on est obligé de prendre quelques détours pour s'y rendre. Deux de mes amis se sont chargés de négocier une entrevue entre le Cheik et moi. Mais le Cheik depuis quelque temps a été rendu suspect au Sultan, et nous sommes obligés à certaines précautions. On m'engage à me couvrir du fez turc et à prendre autant que possible des allures qui ne trahissent pas l'étranger. Nous quittons à neuf heures et demie l'*Hôtel d'Angleterre,* où je suis descendu; nous traversons Péra, Nichanne-Tache, où demeure Saïd-Pacha, nous nous engageons sur la route accidentée de Flamour, et nous passons devant le corps de garde qui

veille sur le territoire de Yildiz-Kiosque. Au moment où nous passons au bas de ce corps de garde, deux hommes placés en faction s'avancent vers la voitnre, l'inspectent d'un coup d'œil rapide, et font signe au cocher de passer ; nous arrivons après une course de près d'une heure devant la maison du Cheik, qui est prévenu de notre visite et devant la porte duquel nous attend un de ses serviteurs.

Du côté paternel, ce cheik Abul-Huda descend du Prophète en ligne directe. Ses aïeux les plus illustres de ce côté sont Ahmet-Rifaï, fondateur de l'ordre religieux des Rifaï, très-répandu en Arabie, Syrie, Mésopotamie et aux Indes, où il compte de nombreux tekkés (couvents), et le célèbre Abd el-Kader, très-vénéré parmi les Arabes. Du côté maternel, il descend de Khalid-ben-Vélid, le généralissime des armées du Prophète, connu sous le nom de Conquérant de Damas, et dont les descendants composent aujourd'hui la grande tribu des Khalédi. La maison paternelle du cheik Abul-Huda se trouve à Alep, où réside en ce moment son père. Il est allié par les femmes aux plus illustres maisons arabes, et il est à cette heure le chef de la tribu des Rifaï,

qui renferme plus de trois cent mille hommes valides et qui possède sur les villes et sur les territoires où elle est répandue onze mille maisons, sans compter les tentes mobiles.

Abul-Huda connaît les membres de sa tribu par leur nom, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, et il ne se passe pas de jour sans qu'on voie arriver dans sa maison de Flamour, où la suspicion de son maître le retient depuis cinq ans, des membres de la tribu venus des coins les plus éloignés de l'Arabie, soit pour lui payer l'hommage de leur dévouement, soit pour porter devant lui les causes litigieuses qui les divisent, et pour se soumettre sans murmure et sans hésitation au jugement qu'il prononce. En dehors de sa domesticité subalterne, le service personnel et intime du Cheik se compose de trois princes qui se sont attachés à sa personne vénérée, et qui seuls, en présence des étrangers, paraissent devant lui. Le premier, c'est Bédri-Bey, ancien sous-gouverneur de province, fils du célèbre Bedri-Khan-Pacha, l'un des plus fameux émirs du Kurdistan, qui a été amené durant la guerre de Crimée à Constantinople, où il est mort il y a quelques années.

C'est Bédri-Bey qui me reçoit au haut de l'escalier, et qui nous introduit dans le salon, dont il complète l'éclairage préparé à notre intention.

Le second de ces princes, c'est le frère du précédent, Osman-Bey, major dans l'armée et aide de camp du Sultan. Il est plus spécialement attaché à la personne même du Cheik.

Le troisième enfin, c'est Abd ul-Rezzah, fils de Nedjib-Pacha, gouverneur d'Aïdin. Ce dernier remplit les humbles fonctions de cavedji, et, pendant les trois heures et demie que durera mon entretien, apportera tous les quarts d'heure alternativement des tasses de café et de la limonade, et je dois dire ici en passant que jusqu'à ce moment je n'avais jamais soupçonné l'arome que peut renfermer la graine du moka.

Nous entrons dans le salon; Bédri-Bey, qui nous y conduit, nous prie de nous asseoir.

Au bout de dix minutes, la porte à gauche qui donne sur l'appartement des femmes s'ouvre, et le Cheik en sort, suivi bientôt d'Osman-Bey, en grand uniforme, et qui porte sur son bras un grand châle de l'Inde.

Abul-Huda est d'une taille moyenne, un peu élancée, maigre, brun comme un Arabe du

désert, portant sur sa tunique un long manteau flottant de couleur sombre et le turban en cachemire blanc enroulé autour de sa tête. Il a les pieds et les mains d'une finesse irréprochable, la barbe noire, le nez effilé, la bouche douce, l'œil profond et bienveillant. Il réfléchit pendant quelques instants après chaque question que je lui pose, et puis, d'une voix sonore et claire, répond sans hésitation et sans s'interrompre.

Il nous salue gravement, à la mode orientale, s'assied dans un fauteuil, ôte ses babouches et pose ses pieds sur une peau de mouton, pendant qu'Osman-Bey l'enveloppe avec une attention douce et respectueuse du *châle* qu'il porte sur son bras. La conversation s'engage après quelques politesses préliminaires selon l'usage oriental.

« Depuis quand êtes-vous à Constantinople?

« — Depuis cinq ans.

« — Votre absence n'a-t-elle pas amené des inconvénients pour votre tribu et pour vos affaires privées?

« — Mon premier devoir est d'obéir au Calife et de lui apporter le concours de ma présence s'il le réclame. Le Calife est ici-bas le vi-

caire du Prophète, comme le Prophète est le vicaire d'Allah, et quand même mon obéissance au Calife ne devrait pas être absolue, l'attachement profond que je professe à son égard ferait de ma présence auprès de lui une chose toujours douce à mon cœur et salutaire à mon esprit.

« — Pensez-vous que le sultan Abd ul-Hamid puisse arriver à transformer les maux dont souffre la Turquie?

« — Je pense qu'à la suite des grands maux dont a souffert son empire, Allah l'a appelé au pouvoir parce qu'il porte en son cœur la volonté de guérir les maux de son pays, et qu'il a dans son esprit la force et les lumières nécessaires pour y arriver. Mais il faut pour cela qu'au dedans on n'essaye pas de mettre des obstacles à sa volonté, et qu'au dehors on ne juge pas de ses actes avant qu'il les ait accomplis.

« — La présence des Anglais en Égypte a dû être un tourment bien vif pour un homme comme vous? Vous avez dû voir avec amertume la route de la Mecque entre des mains infidèles, et la ville sainte du Caire gouvernée par des chrétiens?

« — Je n'ai pas jugé la question seulement comme un musulman, je l'ai jugée de plus haut et de plus large. Allah n'est pas seulement notre père à nous, il est le père de l'humanité tout entière. Et c'est au point de vue de l'humanité tout entière que j'ai jugé cette question, comme il faut juger toutes les questions. Ce qui fait que l'on peut considérer comme un malheur pour une nation la domination d'une autre nation, ce sont trois choses : si la nation conquise est riche et si on la rend pauvre; si elle est libre et si on la rend esclave; si elle est vertueuse et si on la rend corrompue. Eh bien, je n'ai pas pu croire pendant un seul instant que la nation anglaise, qui a établi chez elle la liberté, la tolérance et la sagesse, qui est une nation prospère dont les richesses sont incalculables, ait pu apporter en Égypte la pauvreté à la place de la richesse, l'esclavage à la place de la liberté, et la corruption à la place de la vertu ; et puisque Dieu a permis que par suite d'un concours de circonstances extraordinaires, l'Angleterre arrive en Égypte et y demeure, je ne me suis pas un seul instant affligé de sa présence, au point de vue humain en général, et je suis convaincu que, du point de vue musulman,

mes frères d'Égypte n'auront à regretter ni leur prospérité ruinée, ni leur foi persécutée, ni leur liberté confisquée, ni leur sagesse corrompue.

« — Que pensez-vous d'Arabi?

« — Me demandez-vous mon opinion personnelle ou l'opinion du monde musulman?

« — Je ne puis pas vous tendre le piége de vous demander votre opinion personnelle, puisque je me propose de répéter ce que vous me direz; mais je vous demande quelle est dans votre pensée l'opinion du monde musulman sur Arabi-Pacha.

« — Il y a trois opinions à ce sujet, suivant les catégories du monde musulman, et vous pourrez me ranger dans celle des catégories que vous jugerez devoir m'appliquer. La première se compose de la masse ignorante et inconsciente. Pour celle-là, Arabi était simplement un soldat heureux. Aux yeux de celle-ci, son succès aurait été la confirmation la plus éclatante de sa mission. Mais puisque de soldat heureux il est devenu exilé malheureux et dépouillé de tous ses grades et de sa fortune, pour la masse du monde musulman dont je parle, Arabi a cessé d'exister, et il lui serait bien difficile, sinon impossible, de faire

oublier des échecs que son pays a partagés.

« Pour la seconde catégorie, pour le petit propriétaire, pour le marchand, pour cette population arabe qui constitue une partie importante du peuple égyptien, Arabi a réellement voulu délivrer la race arabe de la domination de la famille de Méhémet-Ali. Il n'y est pas parvenu, parce qu'on ne l'a pas secondé ; mais ce n'est ni un fou ni un coupable, c'est un martyr dont elle garde un souvenir reconnaissant. Pour la troisième catégorie enfin, pour celle qui se compose des hommes supérieurs sous le rapport de la situation, de la fortune et de l'instruction, Arabi a commis une faute grave, une faute politique impardonnable, dont il a été la victime, quand il a parlé de délivrer les Arabes de la domination de la famille de Méhémet-Ali, et quand par là il a porté atteinte aux grands principes de l'universalité et de l'unité qui est la base de la loi du Prophète. C'est par cette séparation imprudente qu'il a jeté l'hésitation dans l'esprit de ceux qui devaient le secourir, et c'est à cela qu'il faut attribuer son isolement et son échec final.

« — D'après cela, Votre Éminence pense que c'est à cette déclaration d'Arabi qu'il faut at-

tribuer le refus du Sultan de venir à son secours ; mais alors pourquoi le Sultan a-t-il hésité à se joindre aux Anglais pour rétablir l'ordre troublé par Arabi ?

« — Je ne sais pas si c'est à cette pensée qu'il faut attribuer son refus, ce qui d'ailleurs serait naturel. d'après ce que je vous ai dit; mais il a dû hésiter à s'associer à l'Angleterre avant d'avoir pu éclairer les tribus musulmanes lointaines sur la nature du mouvement qu'il s'agissait de réprimer, et les circonstances préparées par Allah ont voulu qu'avant que ses hésitations pussent finir, les Anglais fussent déjà en mesure, non-seulement de ne pas solliciter son concours et sa coopération, mais encore de s'y refuser.

« — Votre Éminence ne croit-elle pas qu'Arabi a dû froisser le sentiment des Européens en déclarant qu'il fallait les empêcher d'occuper une place dans l'administration égyptienne ?

« — Non-seulement il a dû froisser le sentiment des Européens, mais il a également froissé le sentiment de tous les vrais croyants. La loi du Prophète ordonne qu'on accueille à bras ouverts quiconque peut être utile à la cause commune, et les Européens apportaient à

l'administration et au bien-être de l'Égypte un concours qu'Arabi devait non-seulement ne pas repousser, mais accueillir avec vivacité.

« On amena un jour au calife Omar un prisonnier de guerre fait parmi les adorateurs du feu.

« — Nous t'amenons un prisonnier, lui dit-on, qui pendant toute la durée du trajet n'a cessé de blasphémer et de proférer contre toi les plus dures menaces ; vois si tu veux le recevoir, mais prends garde à toi.

« — N'importe, répondit Omar, amenez-le-moi.

« Le prisonnier le regarda d'un air farouche.

« — Que sais-tu faire ? lui dit Omar.

« — Des moulins à vent.

« — Tant mieux ! Nous n'avons pas ici de moulins à vent, nous ne savons pas les faire, et cela nous rendra des services énormes.

« Puis, se tournant vers les siens :

« — Ne dites pas que vous m'avez informé de ses mauvais desseins, il craindrait pour sa vie, il refuserait de nous servir.

« Le prisonnier se mit à faire des moulins à vent, dont il apprit le maniement à ceux qui le retenaient captif.

« Un jour, lorsqu'on avait déjà oublié ses menaces, il tua Omar; et comme les amis du Calife se désespéraient et lui disaient :

« — Tu vois, nous t'avions dit de t'en méfier!

« — Qu'importe, répondit Omar expirant, que je paye de ma vie le service qu'il nous a rendu ! Moi, vous me remplacerez ; mais à l'heure où vous auriez été menacés par la famine, les moulins vous en sauveront!

« — Voilà! ajouta le Cheik, la vraie loi du Prophète et le vrai sens de ses paroles. Nous pouvons vivre côte à côte avec toutes les nations, avec toutes les croyances, et le seul devoir qui nous incombe, c'est de lutter avec elles de charité, de douceur et de soumission à la volonté du Très-Haut! Et voilà pourquoi ce n'est pas la vraie pensée du Prophète qu'Arabi interprétait en menaçant les fonctionnaires européens qui composaient en partie l'administration de l'Égypte.

« — Puis-je vous demander ce que vous pensez des Derviches hurleurs et tourneurs que j'ai vus à Scutari et sur le Bosphore?

Le Cheik resta un moment pensif, puis il reprit :

« Notre foi repose sur trois bases : l'unité

de Dieu, l'obéissance aux prescriptions du Prophète, et l'amour du prochain.

« L'unité de Dieu consiste à ne croire qu'en Allah, à placer Allah par-dessus toutes choses, à le proclamer sans hésitation et sans faiblesse, et à se montrer en tout lieu fier de prononcer son nom.

« L'obéissance aux prescriptions du Prophète consiste à être sobre, zélé, dévoué à sa cause, toujours prêt à le défendre, à le propager par l'exemple, à montrer jusqu'à quel point ceux qui sont soumis à ses ordres trouvent dans l'accomplissement de leur devoir la récompense des sacrifices qu'il leur impose.

« Tout croyant, quand il est sincère, qu'il appartienne à une secte ou non, a pour devoir et pour mission de proclamer et d'exalter la croyance en un seul Dieu, de proclamer et d'exalter sa soumission aux lois du Prophète, de proclamer et d'exalter l'amour du prochain. Maintenant les Derviches, tout en se soumettant à ce que je viens de dire comme les autres fils du Prophète, poussent le zèle jusqu'à une démonstration que les indifférents nomment de l'exaltation et qui n'est peut-être que l'exaltation du zèle qui les domine. Ils professent

l'unité de Dieu, puisqu'ils ne cessent de proclamer Allah, et que c'est à force de le proclamer que leur esprit s'exalte. Ils se soumettent aux prescriptions du Prophète, car on ne peut, dans leur vie intime, leur reprocher rien de ce qui serait contraire à ses prescriptions. Ils passent leur temps dans la méditation des paroles du Prophète, et comme cela arrive bien souvent, à force de les méditer et de les creuser, ils y découvrent des choses qui peut-être ont échappé à la pensée moins obstinée des autres, mais qui peut-être aussi n'étaient pas dans la pensée du Prophète lui-même. D'ailleurs, ce que disent les Derviches et ce que professent les autres sectes, ce ne sont pas là des doctrines obligatoires, ni des lois incommutables comme celles du Prophète. Il n'existe aucune obligation pour les croyants de les accepter aveuglément et de s'y soumettre. Quand ils ont pris leur chapelet, — et le Cheik sortit pour me le montrer son *tesbih* de sa poche, — qu'ils ont prononcé à voix basse et à voix haute le nom d'« Allah ! » à chaque grain qui passe entre leurs doigts, ils n'ont fait ni plus ni moins que tous leurs coreligionnaires. La loi prescrit de prononcer le nom d'Allah aussi souvent que

possible, et ceux qui enseignent la loi du Prophète imposent aux fidèles de prononcer ce nom aussi souvent qu'on le peut, sans nuire à ses affaires. On pense que pendant le temps que le fidèle prononce ce nom, il ne fera ni ne dira rien dont il ait à rougir devant Dieu. En dehors de cela, tout ce que font et disent les Derviches et les autres sectes, on ne doit en tenir compte que comme un des moyens dont Allah peut se servir pour agir sur certains esprits incultes qui sont frappés et entraînés par l'exaltation dont ils sont les témoins, car les Derviches pourraient faire en secret toutes leurs dévotions, et vous en avez vu dans leurs cellules : ils sont assis entre eux, méditant sur le Coran dans un silence profond, et ils pourraient tout aussi bien faire leurs exercices sans témoins. Mais ils croient exercer l'amour du prochain en montrant publiquement à quel degré d'enthousiasme peut arriver un croyant, uniquement en proclamant le nom du Très-Haut. C'est pourquoi, si vous avez assisté à leurs exercices, vous avez vu que celui qui récite les versets du Coran demeure plus tranquille, et que ce sont ceux qui proclament le nom d'Allah qui, peu à peu, arrivent à l'exaltation dont vous avez été froissé.

« Je veux me résumer en un exemple :

« Un homme est malade, il fait appeler dix médecins : tous les dix lui prescrivent le même remède, tous les dix sont animés du plus vif désir de le guérir. Mais il y en a huit qui veulent parvenir par la douceur, la persuasion, par les moyens les plus tendres, à lui faire prendre leur remède. Les deux autres disent : Ouvrez-lui la bouche par force, serrez-lui les mains, tenez-lui les bras, attachez-le au lit, et, de gré ou de force, faites-lui avaler ce médicament salutaire.

« Eh bien, je vous laisse à penser si les Derviches appartiennent aux huit qui veulent employer la douceur, ou aux deux autres qui ne s'arrêtent pas aux moyens et ne veulent que le but.

« — Voulez-vous me permettre de vous poser encore une question?

« Pouvez-vous m'expliquer comment le Prophète a pu ramener le rôle de la femme au degré inférieur où je le vois en Orient? Il est venu après Jésus-Christ, il a vu qu'une des grandes forces de Jésus-Christ, une des grandes causes qui ont contribué à la propagande de sa doctrine, a été le rôle nouveau qu'il a assigné à la

femme et son émancipation qu'il a prononcée.

« Comment se fait-il que, méconnaissant cette action immense après l'exemple qu'il avait sous les yeux, Mahomet ait pu réduire le rôle de la femme au point où il se trouve réduit ici ?

« — Vous auriez raison si heureusement vous n'aviez tort ; mais vous avez tort, et vous ne jugez que sur ce que vous voyez. Nulle part dans le Coran vous ne trouverez le rôle de la femme réduit au degré où vous le voyez ici. Le Coran lui prescrit de se vêtir modestement, pour ne pas entraîner l'homme à des préoccupations sensuelles qui le détourneraient de ses affaires ; car le Coran non-seulement prescrit de rechercher le progrès, mais il ordonne aussi d'acquérir la prospérité par des moyens honnêtes et d'éviter l'oisiveté. Nulle part vous ne verrez le Coran prescrire à la femme de se voiler la figure ; au contraire, il lui ordonne de la montrer, afin que l'homme la puisse contempler sans surprise ni émotion. Mais les habitudes et les mœurs observées relativement à la femme, qui la relèguent dans l'intérieur des maisons, qui lui ordonnent de voiler sa face, qui portent atteinte à sa dignité et la soumettent à une surveillance spéciale, c'est un legs que les Grecs ont laissé à

Constantinople, que l'on a accepté, que l'on a exagéré, et qui a dégénéré avec le temps.

« Notre loi nous prescrit de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Celui qui mutile son semblable n'est pas un des nôtres, et le mutilé ne l'est pas davantage. D'ailleurs, si vous avez observé, c'est là une coutume qui tend à diminuer : les mutilés deviennent de plus en plus rares, et si le Calife, à la lumière de son esprit éclairé, juge un jour le moment venu de délivrer le monde ottoman de ce funeste legs de la Grèce, il nous y trouvera tout préparés, et à la facilité avec laquelle cette transformation s'opérera, on s'apercevra bien vite que, si elle existe encore dans nos mœurs, elle a cessé d'être dans nos esprits.

« D'ailleurs, ce qui prouve la vérité de ce que je viens de vous dire, c'est que Aïscha, la femme du Prophète, groupait autour d'elle les serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués du législateur, et que sa fille Fatma est restée jusqu'ici le commentateur le plus respecté et le plus autorisé de sa sainte parole.

« — Votre Éminence veut-elle me permettre de lui demander ce qu'elle pense des madjih qui apparaissent maintenant sur la terre africaine,

non-seulement de celui du Soudan, mais encore de celui du Maroc, dont on parle si mystérieusement, et qui doit apparaître au mois de novembre pour délivrer la terre du Prophète des pas des infidèles qui la foulent? »

Le Cheik se mit à sourire doucement : « Le Prophète a dit que lorsque son peuple sera dans la tristesse, il lui viendra des auxiliaires envoyés par lui. La race des croyants, depuis lors, a été bien souvent dans la tristesse. A chaque fois il s'est levé des hommes qui ont dit : C'est moi qui suis le sauveur promis par le Prophète; mais ils ont disparu sans justifier leur assertion. Le madjih du Soudan, je crois, appartient à cette catégorie-là. Quant à celui du Maroc dont vous me parlez, je ne crois pas que jusqu'ici on puisse le confondre avec les personnages prédits par le Prophète, car sa renommée n'est pas encore parvenue jusqu'à moi, et c'est la première fois que j'en entends parler. »

Il était plus d'une heure du matin, j'avais une heure de route devant moi pour revenir de Flamour à Péra; je me levai pour prendre congé. Comme il avait sorti de sa poche son chapelet pour nous faire la démonstration des Derviches, il me tendit ce chapelet en me priant

de le garder comme souvenir de notre entretien. Je m'excusai de l'avoir dérangé si longtemps, il me tendit la main et me dit : « Le Coran nous ordonne d'offrir à tous ceux qui franchissent notre seuil, non-seulement l'hospitalité du corps, mais encore celle de l'esprit. Vous êtes venu de loin pour m'interroger, mon devoir était de vous répondre; mais qui dit voyageur, dit un homme qui a pris la peine de traverser des pays pour voir et pour s'instruire; et quand un homme est capable de faire cela, c'est qu'il a en lui de quoi instruire et enseigner les autres. Or le Coran nous dit : « Cherchez à « vous instruire du berceau jusqu'à la tombe » ; par conséquent, quand on m'a dit que vous étiez ici, c'est moi qui aurais dû aller vous chercher pour vous interroger et m'instruire auprès de vous. Car si l'on dit à un voyageur qu'il y a à quelques pas d'ici une source qui pourrait le rafraîchir, ce voyageur ne répondra pas : « Dites « à la source de venir auprès de moi », mais il ira à la source. Ne vous excusez donc pas de m'avoir dérangé, mais excusez-moi de n'être pas allé vous voir. »

XVI

AUTOUR D'UN GRAND VIZIR.

J'ai vu durant mon séjour à Constantinople cent personnages dont les conversations éclaireraient d'un jour éclatant l'état et les ressources de la Turquie. Quand on veut connaître un pays, c'est dans la pensée de ceux qui forment sa classe dirigeante qu'il faut lire. Mais les limites d'un livre ne sont pas infinies. Je regrette pourtant de ne pouvoir reproduire ici la conversation que j'ai eue avec Khaïr eddin-Pacha, l'ancien factotum du Kasnadar, sous le ministère duquel Ismaïl-Pacha a été destitué en Égypte, et qui est tombé sur la présentation au Sultan d'un programme où la responsabilité des ministres était revendiquée. Quand je lui ai demandé — Khaïr eddin est de stature herculéenne — pourquoi lui et ses compatriotes

parlaient à si basse voix, Khaïr eddin m'a répondu : « Vous êtes venu trop rapidement ici pour comprendre que nous sommes en Orient; que l'indépendance n'est pas dans nos mœurs, qu'elle n'est pas dans notre nature, et, ce qui vous étonnera bien plus, qu'elle n'est pas dans nos goûts. La pensée peut jaillir librement là où le corps est libre. Ici, corps et âme, une seule volonté dispose de l'une et de l'autre! » Je regrette davantage encore de ne pouvoir donner ici la longue conversation que j'ai eue avec Ahmet-Vefvik-Pacha, ancien grand vizir, ancien président de la fameuse Chambre des députés, ancien gouverneur de Brousse, ennemi acharné de Saïd-Pacha, qu'il appelle « un jongleur aplati », en ajoutant : « Et je vous autorise à publier que je l'ai dit » ; un des hommes les plus étranges et les plus curieusement instruits de la Turquie.

Il parle admirablement le français, comprend l'anglais, l'italien et l'espagnol. Il a traduit en turc Molière, *Roméo et Juliette*, *Paul et Virginie*, *Gil Blas de Santillane*, Schiller et Gœthe, et a organisé un théâtre turc à Brousse, où, pendant son gouvernement, on jouait les pièces de Molière, de Shakespeare et de Gœthe. Il est

devenu amoureux de l'actrice qui jouait les rôles principaux; a été, après cent aventures diverses, révoqué de son gouvernement; attaque les capitulations, en veut aux Anglais d'être en Égypte, parle avec une franchise aussi pittoresque que rare, et a été défini par ses compatriotes, qui ont le don de résumer en un mot tout un portrait : « une bibliothèque renversée ». On pourrait aisément faire un livre anecdotique qui s'appellerait les *Vefvikiana*, lequel n'épuiserait pas les sorties et les originalités de ce haut personnage turc, qui constitue un type à part.

Quand il était *tchaouch-bachi*, juge au tribunal des litiges, on lui amena un jour un homme qui refusait de payer trois mille piastres (750 francs) qu'il avait empruntées.

« Est-ce que tu nies que tu les dois? lui dit Vefvik. — Point, mais je ne suis pas en état de les payer. — Fort bien; assieds-toi et attends. » Et Vefvik donne tout bas un ordre à un des employés du tribunal. Une demi-heure après, il appelle l'homme. « Combien dois-tu? — Trois mille piastres. — Très-bien. Voici trois mille autres piastres qui te reviennent, car je viens de faire vendre le cheval sur lequel tu es arrivé ici et

qu'on a payé six mille piastres. Et maintenant, silence, et va-t'en!...

Quand il était directeur des douanes, on apporte des caisses adressées à Abd ul-Aziz.

« Mais, lui dit-on, le Sultan envoie retirer ses caisses. — Je ne connais pas de Sultan! Je ne les livrerai que lorsqu'elles auront acquitté les droits d'entrée. » Et cela fut fait.

Pendant qu'il présidait la Chambre, à la veille des vacances, un député s'avisa de monter à la tribune pour demander une commission de permanence. A la première parole, d'un grand coup de poing Vefvik lui enfonça son fez sur le nez et le força à quitter la tribune.

Une autre fois, il interrompt un orateur : « Chien de bégayeur, apprends tes discours avant de monter à la tribune, et aujourd'hui va-t'en! » Et il le renvoya.

Quand il était à Brousse, le ministre des finances lui demanda de l'argent.

Vefvik, pour tout argent, lui télégraphie :

« Le pays est ruiné! le pays est ruiné! le pays est ruiné! » On n'en put jamais tirer autre chose.

Saïd-Pacha devient grand vizir. Vefvik lui écrit rapport sur rapport.

Saïd lui rappelle qu'il doit communiquer avec le ministre de l'intérieur et non avec le grand vizir. Un mois après, Saïd a besoin d'un renseignement pressé. Il télégraphie à Vefvik. Pas de réponse. Saïd télégraphie de nouveau. Pas de réponse. A la troisième dépêche, Vefvik télégraphie au ministre de l'intérieur : « Je reçois depuis deux jours des dépêches signées « Saïd », qui me demandent des renseignements. Qu'est-ce que ce Saïd? Vous me feriez plaisir en me renseignant à ce sujet. »

Le lendemain, il fut appelé à Constantinople pour se disculper. Il vit le Sultan, fit révoquer Saïd-Pacha, se fit nommer grand vizir à sa place, et tomba vingt-quatre heures après pour céder la place à Saïd, qui l'occupe encore. Je m'arrête, mais je ne puis passer sous silence la visite que je fis à ce Saïd-Pacha dont l'impétueux Vefvik est l'ennemi ardent, et qui est le grand vizir actuel.

J'ai rarement ressenti un malaise plus grand. Saïd-Pacha représente, dans son acception la plus affligeante, la *submissivité* orientale; la passion du pouvoir pour le pouvoir; la méfiance inspirée par des préoccupations personnelles.

Non pas, grand Dieu! que j'aie eu à me

plaindre de son accueil, et si j'avais l'âme assez basse pour songer à moi quand j'ai le redoutable honneur de manier la plume, je porterais Saïd aux nues.

Il m'avait donné rendez-vous le jeudi dans l'après-midi, pour le lendemain vendredi, qui était la veille de mon départ.

Il avait retardé ce rendez-vous jusqu'au dernier moment, ignorant si, oui ou non, il pouvait me recevoir sans déplaire à son maître. Ce n'est que lorsqu'il crut être certain que le Sultan inclinait à me voir qu'il se hâta de me recevoir lui-même. Il m'avait indiqué onze heures et demie. Mais comme je devais aller au Sélamlik du Sultan à midi, en me rendant chez Saïd à onze heures et demie, je risquais de manquer la cérémonie, et, de mon propre chef, je devançai d'une heure le rendez-vous assigné par le grand vizir.

De même que la peur l'avait empêché de me recevoir plus tôt, de même qu'elle le poussait à me recevoir après avoir compris que je serais reçu par le Sultan, de même elle me fit recevoir par lui avant l'heure qu'il avait fixée.

La maison de Saïd est d'une simplicité extrême, comparée surtout à la somptuosité du

palais de Khaïr eddin que je venais de quitter.

Saïd-Pacha est sobre, il demeure simple et sans ostentation ; il est un des rares Turcs qui cherchent dans l'économie le secret de leur tranquillité à venir. Il est laborieux, incorruptible, intelligent; il comprend la nécessité des réformes et de l'économie qu'il faut imposer à son pays, et il constituerait un grand ministre si la passion du pouvoir et la terreur du maître ne le ramenaient toujours à l'état d'instrument passif.

Jamais je n'oublierai, après l'avoir vu, jusqu'à quel degré la terreur peut anéantir les intelligences les plus hautes, ni jusqu'à quel point l'homme le mieux doué peut s'ensevelir dans son propre néant, quand il est paralysé par l'appréhension d'une volonté absolue dont il dépend.

A peine étais-je entré dans son salon d'attente que les portes de son cabinet de travail s'ouvrirent, et que je me trouvai en sa présence.

Je vis venir vers moi un petit homme grêle, fluet, vêtu d'un costume sombre et flottant, chaussé de babouches qui glissaient sur la natte sans aucun bruit perceptible, la frôlant à peine d'un mouvement rapide, saccadé et craintif.

Il avait les cheveux noirs et longs, la barbe fine, sombre et inculte; la bouche serrée, presque souffrante, et de grands yeux fluctuants, ronds, dilatés comme ceux d'une chauve-souris qui se heurte contre un bec de gaz.

Il s'assit sur une chaise, les genoux serrés l'un contre l'autre, le corps penché en avant, frottant fiévreusement ses petites mains sèches l'une autour de l'autre; ou bien, la tête rentrée, caressant sa barbe, comme un rabbin qui pâlit sur le Talmud. Puis, d'une voix basse, imperceptible, sifflante, expirant dans un murmure confus, il commença une conversation ponctuée par des « hem! hem! » qui sortaient d'un gosier desséché.

Malgré tous mes efforts, je ne pus saisir que des lambeaux de phrases qui n'avaient pour moi qu'un sens incohérent.

A un moment donné, lorsqu'il parlait de finances qui s'étaient relevées, d'administration qui était en train de se réformer, je prononçai le nom du Sultan. Aussitôt, Saïd glissa comme une ombre fuyante vers la porte, et, chose absolument inusitée en Orient, où les audiences se donnent toutes portes ouvertes, il la ferma avec

précaution. Il se rassit ensuite, et entama la conversation sur un ton un peu plus élevé. Mais après la première phrase, sa voix redevint un murmure imperceptible qui se prolongea jusqu'au bout.

Il m'est resté de cette entrevue une idée confuse qu'il m'est absolument impossible de rendre concrète, malgré l'habitude que j'ai de retenir dans leurs moindres détails de telles conversations.

Il me semble pourtant que Saïd-Pacha voudrait qu'on rendît à la Turquie la Bulgarie et la Thessalie; que l'Angleterre quittât l'Égypte et la France la Tunisie; et qu'on dispensât la Turquie d'entreprendre des réformes en Asie Mineure, ou, du moins, qu'on ne l'exigeât pas d'elle d'une façon pressante.

Je ne me rappelle pas que Saïd-Pacha ait réclamé la Bosnie et l'Herzégovine. Cela m'aura sans doute échappé, à moins que ce ne soit un oubli de sa part; mais je nourris, en tout cas, la douce espérance qu'il ne trouvera pas que je l'ai compromis outre mesure.

Il ne faudrait pas croire que j'aie été surpris du résultat négatif de cette entrevue. Une longue expérience m'a prouvé que les hommes qui sont

au pouvoir demeurent, dans les circonstances ordinaires de la vie, des livres fermés pour ceux qui les interrogent, surtout quand ils savent qu'on dispose d'une publicité quelconque.

Si l'on veut avoir une conversation instructive et intéressante, il ne faut pas interroger ceux qui occupent le pouvoir, il faut voir ceux qui y aspirent ou ceux qui en sont descendus. Rien ne délie la langue d'un homme politique autant que l'espérance, si ce n'est la chute, et plus celle-ci a été douloureuse et inattendue, plus elle le rend éloquent.

Il arrive bien souvent que, sous la pression des circonstances, les efforts de l'homme qui est au pouvoir se confondent avec ceux du journaliste et tendent vers un même but.

Il arrive que le patriotisme, l'amour de la paix, la défense des plus chers intérêts qui puissent lui être confiés, poussent l'homme qui est au pouvoir à faire un appel franc et loyal au dévouement du publiciste, et à réclamer de lui un de ces sacrifices obscurs qui ne trouvent leur récompense que dans le sentiment du devoir accompli. Ce sont là des heures de jouissance suprême, où l'on se sent digne de soi-même, et dont le souvenir vous accompagne et vous for-

tifie à travers une carrière bien souvent assombrie par le spectacle humiliant de la bassesse humaine.

D'autres fois, ceux qui sont au pouvoir, saisis par les angoisses du moment, se laissent aller à ce penchant doux et naturel qui consiste à confier sa pensée à une oreille capable de la comprendre.

Mais alors un autre phénomène se produit parfois, plus rude que le silence de la méfiance ou de la terreur. Aussitôt la confidence faite, on mesure l'impression que produirait sa divulgation, et on en conjure les conséquences en faisant appel à l'honneur de son interlocuteur et en lui demandant le silence.

J'ai fait sous ce rapport les expériences les plus dures, et, pour ne parler que d'une seule d'entre elles, j'ai fait, il y a quelques mois, un voyage à l'étranger, dans une des capitales les plus complexes de l'Europe : et pourquoi ne la nommerais-je pas? — A Rome!

J'ai eu le bonheur précieux d'avoir avec Léon XIII un entretien très-prolongé et qui n'eut d'autre témoin que le Pape et moi. J'en suis sorti profondément ému, et pénétré d'une admiration que le temps n'a point affaiblie. Par une de mes

plus grandes et de mes plus rares bonnes fortunes, j'ai trouvé Léon XIII dans un de ces moments où les âmes les plus hautes éprouvent l'irrésistible désir de dévoiler à la fois et leurs espérances et leurs angoisses. J'ai écouté pendant une heure et demie la parole inspirée qui s'échappait des lèvres de l'auguste vieillard ; je sentais qu'en la répétant je frapperais d'une admiration profonde l'opinion du monde, et que je mettrais en un relief plus extraordinaire encore cette grande figure à la fois convaincue, politique et humaine. Je savourais d'avance la douceur d'avoir été choisi pour répandre une lumière nouvelle autour d'une telle personnalité, et je me proposais déjà de livrer à l'étonnement admiratif de tous les paroles que j'avais entendues, lorsqu'une lettre du cardinal Jacobini me demanda l'engagement de ne rien divulguer de ce qui m'avait été dit (1).

Je m'y résignai. Fidèle à ma parole, j'ai chassé

(1) Voici par suite de quelles circonstances cette entrevue ne fut pas communiquée au public, qui devait la connaître :

J'étais arrivé à Rome le 2 avril 1883, et, dès le lendemain, S. M. le Roi d'Italie me fit l'honneur de me réserver une audience pour le 6 avril. Ayant eu occasion de voir le cardinal Jacobini le surlendemain de mon arrivée, celui-ci voulut bien me faire savoir que S. S. le Pape daignerait me

de ma mémoire ce que le Pape avait daigné me dire, et si je rappelle aujourd'hui et cette

---

recevoir le 8 avril à midi, en audience privée. Le 8 au matin, mon excellent ami et collègue à Rome, M. Shakespeare Wood, dont les travaux sur Rome sont à juste titre considérés comme d'une incontestable autorité, vint me prendre pour me faire visiter les fouilles du Forum.

Je le suvis pendant toute la matinée, saisi, comme on peut le penser, par l'ardente curiosité que la vue de ces travaux inspire à quiconque peut les visiter, surtout avec un tel guide, et ce ne fut que pressé par l'heure que je pus m'arracher à cette visite, ayant à peine le temps de rentrer à l'hôtel et de m'y habiller pour l'audience, qui était fixée à midi et demi.

J'arrivai au Vatican avec quelques minutes de retard. Je traversai la salle Clémentine, et je pénétrai dans la partie réservée au Saint-Père. J'étais accompagné de mon ami Marcel, qui avait bien voulu me servir de secrétaire pendant ce rapide voyage.

On nous enleva nos pardessus, nos chapeaux et nos gants, car on ne paraît pas ganté devant le Saint-Père. Un *cameriere nobile* nous conduisit dans la salle d'attente qui précède le petit oratoire de Léon XIII, et où l'on nous pria d'attendre. Au bout de dix minutes, Mgr Machi m'introduisit auprès du Pape.

Léon XIII était assis sur une sorte de trône, à droite de la porte par laquelle j'étais entré.

Ce ne fut pas sans une émotion réelle que je m'avançai vers Lui. Je ne m'étais pas informé du cérémonial à suivre, et ce ne fut qu'en apercevant le Saint-Père que je me demandai ce que je devais faire. Mais le Pape ne me laissa pas longtemps dans l'hésitation. Avec une touchante affabilité, dès que je m'avançai vers lui, il se leva, fit un pas vers moi, et me tendit une main sur laquelle je m'inclinai avec une respectueuse émotion.

Léon XIII me parut réellement imposant. Sa taille mince,

émotion et ce sacrifice, c'est pour montrer combien peu, après de telles expériences, l'at-

---

élégante, haute, sous son costume tout blanc, se détachait avec une majesté naturelle sur le cadre à la fois simple et solennel que lui faisait cet oratoire intime, dont un autel assez orné composait la plus grande richesse. Il se rapprocha d'un fauteuil appuyé contre cet autel, et me fit signe de prendre un autre fauteuil placé auprès du premier.

Lorsque le Saint-Père se fut assis, je m'assis à mon tour. et la conversation s'engagea.

Le Pape, parlant tantôt français, tantôt italien, s'exprimait en une langue rapide et sonore, demeurant parfois immobile, et parfois, sous l'action de sa pensée vivante, se soulevant à moitié sur son fauteuil, avec un mouvement de rapide émotion qui ajoutait encore à l'impression profonde que j'éprouvais moi-même.

Sa figure comme son corps sont d'une apparence ascétique et solennelle, et répondent réellement à l'idée que l'on peut se faire de celui que les fidèles appellent : « le Souverain Pontife. » C'est bien l'ensemble à la fois majestueux et solennellement inspiré du Souverain et du Pontife.

Sous sa robe de laine blanche, qui le couvre comme un linceul poétique, il apparait bien comme le captif volontaire qui sacrifie l'incomparable joie de la liberté à la défense enthousiaste des droits confiés à sa garde. Son front porte les traces des efforts que lui impose sa pensée, torturée, j'en suis sûr, par cette réclusion qui le sépare du reste du monde. Pendant cette longue heure que j'ai passée avec lui, j'ai bien souvent surpris son œil lumineux et mélancolique se fixer avec une intensité douloureuse sur cette ville de Rome, sur les hautes collines qui l'entourent, sur le Quirinal qui fait face au Vatican, sur ce tableau splendide et désirable qu'il ne peut entrevoir qu'à travers les barreaux volontairement forgés de sa mystique prison.

Mais sa bouche souvent endolorie ne se crispe jamais par un mouvement d'amertume, et sa douleur, s'il l'éprouve,

titude de Saïd-Pacha pouvait me causer d'impression.

---

ne se trahit jamais par ce pli contracté qui marque les colères et les amertumes humaines.

L'humanité pourtant ne perd jamais entièrement ses droits, et ses narines, parfois frémissantes, se soulèvent par des mouvements qui trahissent un esprit roidi contre la cruauté d'une captivité plus dure à supporter que si elle était involontaire.

Lorsque l'entretien fut fini, le Saint-Père me permit de lui présenter Marcel, qui était dans le salon précédent, et avec une bonté qui arracha des larmes à mon jeune ami, il s'informa de sa famille, de ses enfants, et le bénit en termes tout à fait paternels. Nous nous retirâmes. Léon XIII se leva, fit quelques pas pour nous accompagner, et avec la voix, le geste et l'accent d'une âme inspirée, prononça quelques paroles de bienveillante exhortation.

Marcel me raconta que pendant cette longue entrevue, les camériers s'étaient approchés à plusieurs reprises de la porte, et que le cardinal Jacobini avait envoyé par deux fois pour savoir si j'étais encore auprès du Saint-Père.

Je me hâtai de monter auprès du cardinal, qui parut surpris de la durée de mon audience.

Il était trois heures lorsque je pris congé de Mgr Jacobini, qui donna des ordres pour que je pusse visiter le Vatican au delà de l'heure de la fermeture, car je devais partir le lendemain pour Naples. On me guida à travers le Musée de façon à me le faire visiter utilement et sans perdre de temps. Néanmoins, ce ne fut que vers six heures que je rentrai à l'hôtel.

Il y avait dix heures que j'étais debout. Je me jetai sur mon lit pour me reposer un peu, lorsqu'on m'annonça M. de Schloezer, l'ambassadeur d'Allemagne près du Saint-Siége. Avant que j'eusse le temps de sauter à bas du lit, M. de Schloezer était entré et me força à demeurer couché. Il savait, j'en suis sûr, tout ce que j'avais fait

J'en conclus seulement que Saïd est entre les mains du Sultan un instrument absolument

---

depuis le matin, et il comprenait que mes forces devaient être à bout. Il s'assit auprès de mon lit, et demeura pendant une heure. Je n'avais pas caché au Vatican que j'avais déjeuné avec lui la veille, et que sans doute je devais le revoir. C'est un diplomate d'une ténacité et d'une activité extraordinaires. Sous l'apparence d'un bon enfant qui se donne à tout le monde et qui est d'une simplicité absolue, il cache une rare ardeur et une volonté de fer. Il ne se laisse abattre par rien, et c'est lui qui aurait lassé le rocher s'il avait été à la place de Sisyphe.

Le prince de Bismarck sait choisir ses hommes, et à la ténacité du Vatican il a opposé celle de M. de Schloezer, la seule qui pût l'égaler. Peu lui importait que je le reçusse couché ou debout. Il savait déjà que j'étais resté pendant une heure et demie avec le Pape, pendant une heure avec le cardinal, et il n'était pas homme à attendre le lendemain pour me voir.

D'ailleurs, j'étais certain que je le verrais avant peu, et je l'avais dit au cardinal.

J'avais donc à lui communiquer des choses qu'on m'avait plutôt chargé qu'autorisé à répéter, et la discussion s'étant engagée entre lui et moi sur ce que je venais de lui redire, il demeura jusqu'au delà de sept heures.

Il se croisa avec M. Decrais, l'ambassadeur de France auprès du Roi, qui venait me rendre la visite que je lui avais faite, et qui me quitta au moment où il me restait tout juste le temps de m'habiller pour me rendre au dîner de l'Association de la Presse qui avait lieu à huit heures à l'hôtel du Quirinal.

Ce dîner se prolongea jusqu'à onze heures, et je me rendis de là chez sir Augustus Paget, ambassadeur d'Angleterre, qui ce soir-là recevait la fleur de la société romaine. Il était deux heures lorsque je rentrai chez moi. J'avais réellement à peine la force de me tenir debout, car

négatif, un ministre qui ne respire que par ordre de son maître, et un de ces collaborateurs dont un Souverain doit connaître la fai-

---

il y avait dix-huit heures que ni mon corps ni ma mémoire n'avaient eu un instant pour se recueillir et se reposer.

Je résolus de prendre une heure de sommeil et de me lever ensuite pour rassembler quelques notes, trop précieuses pour ne pas les fixer le plus tôt possible, lorsque, en rentrant dans mon salon, je me trouvai en face d'un messager du Vatican qui avait charge de me remettre une lettre, et de ne la remettre qu'à moi-même. Elle était du cardinal Jacobini et elle disait :

« Sebbene io non dubiti che Ella nella sua saviezza e prudenza ben comprende che del colloquio avuto con il Santo Padre e con me non debba farsi menzion alcuna : tuttavia mi permetta che io le rinnovi tale preghiera. Io conto intieramente sopra la di lei delicatezza. Che se Ella avesse un poco di tempo disponibile, io amerei di vederla prima della sua partenza per Napoli. Le rinnovo, etc., etc. »

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce que j'éprouvai en lisant cette lettre. L'excellent cardinal Jacobini savait sans doute quel sacrifice il m'imposait. J'aime à croire qu'il aura acquis la conviction qu'un journaliste soucieux de son honneur sait garder le silence; mais ce qu'il ignore sans doute, c'est que sa lettre m'empêcha de trouver le sommeil dont j'avais un si grand besoin, et ce qu'il ignore aussi, c'est que sans la visite de M. de Schloezer et sans les circonstances que je viens d'énumérer, et qui m'absorbèrent d'une façon si absolue jusque vers deux heures du matin, le récit de mes entrevues aurait été confié au télégraphe et publié avant que sa lettre me fût parvenue. En mon âme et conscience, autant que je me le rappelle, ce récit n'aurait pu attirer à Léon XIII que des sentiments d'admiration, comme je les éprouvai moi-même, sans nuire ni à sa cause en géné-

blesse pour ne point s'y méprendre, et pour ne pas appuyer sur eux l'édifice de sa propre grandeur, ni la prospérité du pays dont les destinées lui sont confiées.

---

ral, ni aux questions si nombreuses qu'il avait traitées devant moi, avec une hauteur de vues que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs, et que je ne soupçonnais pas même chez le prisonnier auguste que renferment les murs discrets du Vatican.

XVII

MINISTÉRIORAMA.

J'ai essayé, dans ces pages pressées, de jeter un coup d'œil sur la presqu'île des Balkans, qui est comme la préface de la Turquie; j'ai essayé de montrer la Turquie sous la triple forme d'un Pacha qui a vécu au pouvoir avant l'ère des luttes; d'un Cheik qui a essayé d'assouplir le Coran aux exigences de la société moderne; d'un premier ministre s'annihilant aux pieds de son maître.

Je montrerai tout à l'heure le maître lui-même.

Mais on ne pourrait se faire une idée d'ensemble si je ne faisais défiler devant les yeux du lecteur la silhouette de ceux qui, depuis huit ans, ont été tour à tour les auxiliaires plus ou moins éphémères de la volonté impériale, et si

je ne montrais combien, en face de cette mobilité incessante de ses serviteurs, la Turquie ne peut et ne doit compter que sur la volonté permanente d'Abd ul-Hamid.

J'ai déjà rappelé qu'au printemps de 1876 Abd ul-Aziz fut détrôné par Ruschdi-Pacha, grand vizir; par Hussein-Avni-Pacha, ministre de la guerre, et Midhat-Pacha, ministre de la justice.

Mourad V arrive au pouvoir, et après quelques semaines de gouvernement, il est enfermé à Tchéragan comme fou, et Abd ul-Hamid, son frère, est proclamé souverain.

Ceci se passe en 1876.

La lutte entre Ruschdi et Midhat s'accentue. Abd ul-Hamid, séduit par l'esprit brillant et les théories de Midhat, révoque Ruschdi et nomme Midhat, son adversaire, grand vizir.

Le nouveau grand vizir, résolu de mettre sinon en pratique, au moins au grand jour ses idées constitutionnelles, promulgue une constitution. Cette promulgation coïncide avec la première séance de la conférence de Constantinople.

Cette conférence est dissoute sans aboutir. Midhat, se croyant soutenu par l'esprit libéral de l'Europe qu'il prétend représenter, se met à

faire de l'opposition à Abd ul-Hamid, à le critiquer, à le fronder, et à bouder en ne paraissant pas au palais.

Pour qui connaît la fidélité absolue des musulmans à la personne du Calife, pour quiconque se rappelle, comme je le dis ailleurs, que la Turquie est le seul pays dans lequel on n'ait jamais constaté une révolution ayant pour but de changer la forme du gouvernement, on comprendra que l'attitude affectée par Midhat pouvait avoir les conséquences les plus graves, conséquences d'autant plus graves que le vague soupçon de complicité qui planait sur lui dans l'assassinat d'Abd ul-Aziz, donnait à son attitude envers Abd ul-Hamid comme l'apparence de l'impunité assurée, lorsque l'on ne peut douter de l'horreur profonde qu'inspirait à Abd ul-Hamid la fin tragique d'Abd ul-Aziz.

Midhat est appelé au palais. Il se rend à Dolma-Bagchi. Là, on lui déclare qu'il est révoqué et qu'il va être exilé. L'*Yrrédine* chauffait à Top-Hané. Un caïque vigoureusement armé attend contre le quai de Dolma-Bagchi ; on y fait prendre place à Midhat, et un quart d'heure après, l'*Yrrédine* transporte le grand vizir de la veille en dehors des limites de l'Empire.

Un nouveau ministère, ayant Edhem-Pacha pour grand vizir, est formé. La Chambre est convoquée. Le fameux protocole de Londres, ébauché à la hâte et signé avec précipitation la veille de Pâques, est présenté à Constantinople. On sait, et je l'ai révélé en son temps, que, grâce à cette précipitation, la clause coercitive contre la Turquie, clause qui menaçait la Turquie dans son indépendance et dans sa dignité, et qui devait être tenue secrète, par inadvertance, figura dans le protocole. Aussi ce protocole fut-il rejeté par la Turquie, et ce rejet, ainsi imposé à Abd ul-Hamid, à dessein, prétendent quelques-uns, amena la guerre. On en connaît le résultat; les Russes arrivèrent à San Stephano.

Quelques-uns prétendent que malgré l'arrivée de la flotte anglaise devant les îles de Prinkipo (îles des Princes), les Russes auraient pu entrer sans danger et sans inconvénient à Constantinople. On a même découvert, il y a quelque temps, que le prince de Bismarck aurait vu cette entrée sans déplaisir et, le cas échéant, ne s'y serait point opposé. Je crois qu'il y a là une double erreur ou une double légende.

Pendant mon séjour à Constantinople, un musulman que je ne puis nommer ni désigner,

me montra sur la pointe du Sérail l'emplacement où, vingt ans auparavant, avait brûlé ce palais :

« Que voyez-vous là ? me dit-il.

— Rien ; de l'herbe et des pierres.

— Eh bien! si les Russes étaient entrés à Constantinople, à cette heure, de Stamboul, de Péra et de Galata, voilà tout ce qu'on verrait. »

Je crois aussi que si le prince de Bismarck avait vu avec une telle équanimité la présence des Russes à Constantinople, il lui aurait suffi d'un mot pour que l'armée russe franchît la distance qui l'en séparait, et pour que la Russie refusât de paraître devant le congrès.

Quoi qu'il en soit, le cabinet présidé par Edhem tomba.

Ce fut Vefvyk-Ahmet-Pacha qui arriva au pouvoir, avec le titre de premier ministre. Ce fut lui qui signa les préliminaires de paix que l'Europe réunie modifia ensuite au congrès de Berlin. Pendant ce temps, les débats s'engagèrent dans la Chambre. Débats stériles, discours inutiles et ampoulés, qui montrèrent tout ce que la conception de Midhat avait d'intempestif et de prématuré. Chose curieuse, ce fut Vefvyk, qui se déclare le plus Européen des Turcs, qui provo-

qua la dissolution des Chambres. La Chambre fut dissoute. La constitution ne fut point supprimée, mais suspendue d'une façon indéfinie, et même à cette heure, par ordre d'Abd ul-Hamid, qui tient à marquer ses tendances libérales, cette constitution figure et se réimprime chaque année en tête des almanachs officiels de l'Empire.

Le Sénat fut maintenu; il constitue à cette heure comme une sorte de grand conseil que l'on pourrait éventuellement convoquer. Ceux qui le composent continuent à toucher par moments leur traitement, et c'est de cette façon délicate et détournée qu'Abd ul-Hamid pensionne bon nombre de ses membres qui comptent parmi les hommes les plus distingués de l'Empire, et qui, sans cette généreuse initiative, vivraient bien souvent dans la plus grande détresse. Mais la suspension de la constitution, la signature des préliminaires de paix provoquent la chute de Vefvik, auquel succède rapidement Sadik, autrefois ambassadeur à Paris, puis gouverneur de Crète, aujourd'hui exilé à Lemnos, et qui demeura pendant quarante jours premier ministre. C'est le vieux Ruschdi qui lui succède pour huit jours, et c'est Safvet-Pacha, un autre ambassadeur à Paris, qui vient de mourir, qui

succède à celui-ci pour une semaine. Qui ne se rappellé le vieux Safvet traversant les salons de Paris pendant les terribles moments que passait alors la Turquie? Il en était réellement la mélancolique personnification : malade, endolori, grimaçant de douleur au sein même des réunions les plus brillantes. Ah! il la représentait bien, cette malheureuse Turquie sur laquelle à ce moment même la Russie essayait de peser de toute son écrasante lourdeur!

Le congrès de Berlin est décidé. C'est Sadik qui est désigné comme premier ministre plénipotentiaire, Sadik, homme éclairé et supérieur, mais que déjà alors on avait su rendre suspect à Abd ul-Hamid. Deux jours après, c'est Caratheodory-Pacha, que Sadik avait demandé comme deuxième plénipotentiaire, qui est nommé à sa place plénipotentiaire en chef; et comme un ambassadeur étranger reçu par le Sultan s'étonne de ce brusque changement, Abd ul-Hamid lui dit : « Il faut trois qualités à un plénipotentiaire pour représenter la Turquie au congrès qui s'ouvre : l'intelligence, le savoir, et la fidélité à son souverain. Je vous laisse à deviner laquelle de ces trois qualités manque à mes yeux à Sadik. »

C'est pendant les quarante jours du ministère Sadik qu'eut lieu l'échauffourée de Tchéragan dont j'ai parlé plus haut, échauffourée sans préparation, provoquée par Ali-Suavi, qui s'était introduit dans le palais de Tchéragan avec une centaine d'émigrés de la Roumélie, qui faillit délivrer Mourad au moment où, après une courte lutte, Ali-Suavi fut tué d'un coup de revolver qui mit fin à la révolte.

Un incendie éclata à la Porte. Sadik fut accusé de tendances révolutionnaires et de conspiration contre le Sultan, et c'est alors que Safvet, ancien professeur d'Abd ul-Hamid, le remplaça.

Saïd, le grand vizir actuel, qui était à cette époque ministre de la liste civile et que Safvet suit d'un œil méfiant et inquiet, est nommé gouverneur de Konia dans le but évident de l'éloigner de Constantinople, et en même temps un autre Saïd, surnommé Saïd l'Anglais, est nommé gouverneur de Brousse.

Mais le Sultan, qui avait éprouvé Saïd et qui voyait en lui un auxiliaire plus précieux que ceux dont il était entouré, faisant semblant de se tromper, change la direction des deux Saïd, envoie Saïd l'Anglais à Konia et Saïd-Pacha à Brousse.

Safvet avait bien raison de se méfier de ce Saïd, car, huit ou neuf mois après, un bateau spécial le ramène de Brousse à Constantinople, et quelques jours plus tard, Safvet, qui avait repris le titre de grand vizir, est renversé et remplacé par Khaïr eddin-Pacha.

Caratheodory-Pacha, qui, d'après le décret, avait été nommé pour cinq ans gouverneur général de Crète, est nommé ministre des affaires étrangères, et Saïd, le faux Saïd de Konia, ministre de la justice. C'est sous ce ministère que commence la tentative d'arrangement avec les porteurs de la dette publique, connue sous le nom de combinaison Tocqueville, que se conclut la convention avec l'Autriche-Hongrie relative à l'Herzégovine et à la Bosnie, qu'éclate la question égyptienne à l'état aigu, et qu'Ismaïl-Pacha, khédive d'Égypte, est renversé.

Mais Khaïr eddin, un peu enivré par ses succès, présente au Sultan un programme dans lequel il réclame la responsabilité des ministres et des prérogatives qui, on le verra plus loin dans la conversation que j'ai eue avec le Sultan, paraissent à celui-ci incompatibles avec la situation et les nécessités réelles de l'Empire.

Aarifi-Pacha, ancien ambassadeur à Paris,

est alors appelé à lui succéder; mais deux mois après, il est lui-même remplacé par Saïd-Pacha, dont le travail continu et quelque peu souterrain est enfin couronné de succès, et qui, pour la première fois, *finis coronat opus*, est nommé premier ministre. Mais toute chose, surtout en Turquie, a sa fin, et après onze mois de pouvoir, Saïd-Pacha, qui montre quelques velléités d'indépendance contraires à son attitude antérieure, est remplacé par Cadri-Pacha, ayant pour ministre des affaires étrangères Abeddin-Pacha.

Quatre mois après, Saïd, pour la deuxième fois, remonte au pouvoir comme premier ministre. Ceci se passe en 1880, et c'est le 3 octobre de cette année que paraît la fameuse note politique et financière provoquée par la question grecque et l'incident de Dulcigno.

De nouveau, en 1881, après être resté au pouvoir plusieurs mois, il cède sa place à Abd urrahman, qui l'occupe pendant deux mois, et qui la cède encore à Saïd, lequel, il faut le rappeler ici, avait pendant ce temps réglé les questions du Monténégro et de la Grèce.

Mais vingt-quatre heures après avoir succédé à Abd urrahman, éclate le bombardement

d'Alexandrie, et après être resté plusieurs mois premier ministre, en lutte avec Vefvik, alors gouverneur de Brousse, il se joue une des comédies les plus bizarres, même en ce pays de bizarre imprévu. Vefvik, sous le coup des accusations les plus graves, menacé de passer en justice, est appelé de Brousse à Constantinople. Mais au lieu d'être traduit en justice, Vefvik, apparaissant devant Abd ul-Hamid, plaide sa cause avec une éloquence telle et une telle sincérité, qu'il quitte le Sultan comme grand vizir, et remplace son ennemi mortel Saïd, qui pendant vingt-quatre heures cesse d'être premier ministre.

Le triomphe de Vefvik, en effet, ne dura pas longtemps.

Vingt-quatre heures après, à la suite d'une discussion violente avec le Sultan, Vefvik tombe, et Saïd-Pacha rentre, cette fois non comme premier ministre, mais comme grand vizir, poste qu'il occupe encore à cette heure, ayant pour le moment arrêté cette série étourdissante de chutes et d'élévations aussi inexplicables les unes que les autres.

Ainsi, depuis 1876 jusqu'en 1881, dans l'espace de quatre ans et demi, dix-neuf chan-

gements de ministères et de cabinets se sont produits à Constantinople.

Sous le premier ministère de Saïd-Pacha, celui-ci commit l'erreur grave de confier le ministère de l'intérieur à Mahmoud-Kédime-Pacha, le grand vizir impopulaire d'Abd ul-Aziz, qui, sous l'instigation du général Ignatieff, suspendit le payement des intérêts de la dette publique.

C'est sous le deuxième ministère de Saïd que Midhat, d'abord autorisé à rentrer en Turquie sans fonctions et à séjourner en Crète, puis nommé gouverneur de Syrie et de Smyrne, fut de là reconduit à Constantinople pour figurer parmi les accusés du procès d'Abd ul-Aziz, condamné, exilé, déporté à Taïf, où il se peut qu'il vive encore.

Une rumeur mystérieuse, en effet, annonçait, pendant que j'étais à Constantinople, que Midhat et ses codétenus s'étaient évadés et étaient parvenus à gagner l'Europe.

Quelques-uns ont supposé que ce bruit avait été mis en circulation afin d'accréditer l'opinion de ceux qui le croient encore en vie; mais, quoi qu'il en soit, je répète ici ce que j'ai déjà dit : Je ne suis point de ceux qui reprochent à Abd

ul-Hamid le procès fait à Midhat à l'occasion de la mort d'Abd ul-Aziz. Quels qu'aient été les inconvénients de ce procès, il a toujours montré au monde musulman et à l'Europe que le temps est passé où l'assassinat des souverains pouvait être considéré comme une mesure plus ou moins conforme aux mœurs du pays, et pour ma part, la seule chose que je regrette, c'est que les preuves de leur culpabilité n'aient pas été assez évidentes, d'abord pour dissiper les incertitudes de l'histoire au sujet de la mort d'Abd ul-Aziz, et ensuite pour frapper d'un châtiment plus exemplaire ceux que l'opinion publique soupçonnait de l'avoir perpétrée.

XVIII

NE BOUGEONS PLUS!

Essad-Pacha, ambassadeur de Turquie à Paris, m'avait donné deux lettres d'introduction à mon départ pour Constantinople : l'une pour Saïd-Pacha, le grand vizir; l'autre pour Munir-Bey, le maître des cérémonies.

Je n'avais pas caché à Essad-Pacha mon désir de profiter de mon séjour à Constantinople pour approcher du Sultan, et, bien que les deux lettres d'introduction qu'il me remit, selon l'usage diplomatique, fussent closes, je suis convaincu qu'elles parlaient de mon désir et qu'elles se proposaient d'en appuyer la réalisation.

En arrivant à Constantinople, je reçus la visite d'un de mes bons amis qui habite la ville, qui connaît admirablement les hommes et les

choses, et à qui je racontai que j'étais venu avec des amis, que ces amis devaient partir dans quatre jours, que je voulais tout d'abord visiter Constantinople avec eux, et que je me proposais de ne remettre mes lettres qu'après leur départ, voulant rester huit jours de plus. Cet ami me conseilla de les remettre néanmoins tout de suite, et se chargea de les faire parvenir.

Mais, deux jours après, le jeudi, nous apprîmes que nous étions à la veille du Courbam-Baïram, et que les fêtes commenceraient le vendredi pour finir le lundi au soir.

Cela fut pour moi une grande déception.

Je comprenais que je ne pouvais plus voir le monde officiel avant la fin des fêtes, c'est-à-dire avant le mardi suivant, et, comme je devais repartir le samedi d'après, il ne me resterait que quatre jours pour régler cette question complexe d'une audience du Sultan. D'ailleurs, depuis trois jours que j'étais à Constantinople, j'avais vu beaucoup de personnes, j'avais parlé de beaucoup de choses, et je commençais à comprendre que cela ne serait pas chose facile; que le Sultan n'avait jamais reçu en audience particulière quelqu'un dans ma situation, et que ceux sur lesquels je comptais pour la demander

au Sultan, penchaient plutôt à empêcher que cela ne se fît.

Missak-Effendi, le premier secrétaire de l'ambassade ottomane à Paris, homme charmant d'ailleurs, diplomate fin, aimable, souriant, linguiste distingué et fonctionnaire attentif et circonspect, qui avait fait le voyage avec nous, m'avait dit que je ne devais pas quitter Constantinople sans voir le Sultan, et il en avait, en effet, parlé à Saïd-Pacha et à Munir-Bey. Seulement, par une attention très-gracieuse, il avait dit à Munir-Bey qu'il fallait ne pas oublier, en même temps, de rappeler au Sultan qui j'étais et quelle était ma qualité, afin qu'il pesât bien ce qu'il me dirait, et qu'il ne perdît pas de vue que ce qu'il m'aurait dit n'échapperait pas à la publicité.

Il faudrait ne pas connaître Constantinople et le Palais pour ne pas comprendre que, aussitôt après cette recommandation, que j'ignorai d'ailleurs presque jusqu'au départ, je n'avais plus aucune chance d'aboutir par la voie officielle. Ni Munir-Bey, ni Saïd-Pacha, ni aucun de ceux dont la responsabilité éclate au grand jour, n'auraient plus voulu s'exposer à voir retomber sur eux les conséquences d'une au-

dience qui me fût accordée par le Sultan.

Abd ul-Hamid est un esprit trop attentif et trop éclairé pour ne pas tenir compte de la Presse, de la Presse européenne et indépendante surtout, et pour ne pas se tenir au courant des correspondances publiées en Europe.

Or, les derniers correspondants de certains journaux à Constantinople, par la libre et indépendante appréciation de la Turquie, des ministres et des actes du Sultan lui-même, avaient eu le don d'éveiller la susceptibilité de Sa Majesté, qui, de quelques-unes de ces correspondances, avait gardé un souvenir un peu cuisant.

Qui pouvait répondre qu'à mon tour je n'ajouterais pas encore aux impressions amères du Sultan, et qui pouvait demander aux hauts fonctionnaires que peut foudroyer un regard du maître, d'accepter les conséquences d'un tel entretien et de porter la responsabilité d'avoir provoqué cette entrevue et d'y avoir invité le Souverain ? Et comme, par suite de la rapidité de mon séjour, je fournissais aux fonctionnaires craintifs une justification toute trouvée, il était probable, il était même certain que je ne verrais point le chef des croyants avant de quitter sa capitale. Une circonstance nouvelle vint

ajouter encore à la complication de cette question.

Le vendredi après le Baïram, j'allai à Térapia faire une visite à lord Dufferin.

Lord Dufferin, à qui je racontai que j'avais fait remettre les deux lettres d'introduction d'Essad-Pacha, pensa, lui aussi, que le temps m'était bien mesuré pour pouvoir compter sur une audience.

Il me raconta que M. Forster avait obtenu une audience, qu'elle avait été remise à deux reprises, et que, finalement, ne pouvant séjourner davantage, il était parti sans attendre le jour qui lui avait été fixé pour la troisième fois.

Je pensai naturellement que, lorsqu'un personnage de l'importance de M. Forster avait été ainsi tenu en suspens, je devais renoncer à l'idée d'aboutir. Je demandai néanmoins à lord Dufferin s'il ne voulait pas avoir l'obligeance de seconder ma tentative. La connaissance perspicace de lord Dufferin pour tout ce qui regarde les choses et les hommes d'Orient lui fit entrevoir immédiatement qu'il fallait écarter une démarche officielle directe, qui aurait créé un embarras de plus. Il me répondit

qu'il allait écrire une lettre particulière à Munir-Bey, pour lui dire simplement que j'étais parmi les passagers de l'*Orient-Express*, et que peut-être il ne déplairait pas à Sa Majesté d'en être informée. Ce qu'il fit le jour même. Je savais d'ailleurs que Munir-Bey désirait qu'une information quelconque de cette nature lui parvînt d'un ambassadeur, parce qu'une telle démarche lui imposait le devoir d'avertir le Sultan de ma présence, sans le charger de la responsabilité d'en avoir pris l'initiative.

Le Sultan, dès le samedi, fut donc informé que j'étais à Constantinople, et, en lui communiquant la note de lord Dufferin, ceux qui la lui avaient transmise avaient ajouté que, leur devoir étant désormais rempli, ils n'avaient plus qu'à attendre la décision du Souverain. Dans ces conditions, et pendant les deux jours qui suivirent, on garda autour du Sultan un profond silence à mon égard. En effet, chose piquante, déjà près du Sultan deux partis s'étaient formés autour de ma pauvre personnalité.

Les uns avaient agi officiellement, presque obligatoirement, et, une fois la démarche officielle obligée accomplie, ils demeuraient silen-

cieux, satisfaits plutôt du silence qui se produisait à mon égard.

Les autres, désireux au contraire que je visse le Sultan, et, dans leur enthousiasme pour lui, convaincus que je ne pouvais emporter de cet entretien qu'une impression vraie et bonne, tout en s'impatientant de ce silence pendant lequel s'écoulaient les quelques heures qui me séparaient de mon départ, ne pouvaient le rompre ni essayer de le faire rompre, arrêtés qu'ils étaient par la note émanant d'un ambassadeur, et par l'intervention officielle de ceux que leurs fonctions autorisaient à intervenir. Cela se prolongea jusqu'au mardi soir.

Je n'avais plus que trois jours à rester à Constantinople.

Le mardi soir, je reçus de Saïd-Pacha la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« J'ai eu le plaisir de recevoir la lettre de Son Excellence Essad-Pacha que vous avez eu l'obligeance de me faire parvenir, ainsi que la lettre par laquelle vous me demandez une entrevue. Je regrette de n'avoir pu, par suite de mes nombreuses occupations, vous répondre plus tôt. Je

me réserve de vous faire connaître le jour et l'heure où il me sera possible de vous recevoir.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« SAÏD. »

Étant donné que je devais partir le samedi, cette lettre était une « fin de non-recevoir », et j'appris, en effet, dès le lendemain, que, en présence du silence gardé par Abd ul-Hamid sur la communication du billet de lord Dufferin, Saïd-Pacha jugeait prudent de ne pas me recevoir, ce qui, d'ailleurs, résultait clairement de sa lettre.

Dès lors, je hâtai mes préparatifs de départ, et j'allai le soir même au rendez-vous qui m'avait été ménagé avec le Cheik Abul-Huda el-Rifaï, grand Caziasker d'Anatolie, afin de compléter au moins mes entretiens avec les hommes marquants de la capitale.

Mon entretien avec cet homme éminent dura bien avant dans la nuit, et j'ai su depuis lors que, dès le lendemain matin, il avait écrit au Sultan pour l'en informer.

Dès le lendemain aussi, un autre de mes amis vint me dire qu'il avait reçu la visite d'un personnage qui avait ses entrées au Palais, qui lui

avait dit que, dans l'entourage du Sultan, on désirait que je le visse, mais qu'on n'osait pas aborder la question, de peur qu'il n'existât une demande officielle d'audience, ce qui aurait arrêté toute autre démarche.

Je compris alors le tact et la finesse avec lesquels avait agi lord Dufferin, et je pus déclarer, en effet, qu'il n'existait absolument aucune demande d'audience officielle.

Mon interlocuteur parut enchanté.

Dans cette même journée du mercredi, je reçus la visite de Waïss-Bey, consul général de Turquie à Venise, orientaliste fort distingué, très-dévoué au Sultan, ayant des relations dans le Palais, actif, intelligent, et désireux de montrer la Turquie, dont il est un défenseur ardent, sous son jour le meilleur.

Il semblait au courant de ce qui se passait. Nous causâmes longtemps, et j'ai su depuis que, aussitôt après m'avoir quitté, il avait écrit une longue lettre qui devait passer sous les yeux du Sultan, et dans laquelle il plaidait chaudement la question de l'audience. Tous ces mouvements, toutes ces démarches, on pourrait même dire toutes ces luttes, se poursuivaient sans que je m'en doutasse. N'ayant plus que

deux jours devant moi, je considérais la partie comme perdue. Malgré cela, le lendemain jeudi, j'appris que Philippe-Effendi, directeur du *Vakhit*, journal officieux du Sultan, très-dévoué à la personne de Sa Majesté, esprit libéral, protégé d'Osman-Bey, premier chambellan, avait dit qu'on ne devait pas me laisser partir sans que j'aie vu le Souverain; je savais que Reschid-Bey, le premier secrétaire du Sultan, jeune homme d'une éducation très-accomplie, qui a la confiance de son maître et qui apporte en toute chose un esprit dégagé et des idées justes, était parmi ceux qui inclinaient vers une audience, et enfin que M. Guaracino, un Anglais presque né à Constantinople, autrefois appartenant au corps consulaire anglais, très-sympathique au monde musulman, très-intelligent, très-actif et très-bien accueilli partout, s'intéressait particulièrement au succès de mon entreprise; et bien que, je le répète, toute cette agitation se produisît en dehors de moi, bien que l'on prît les plus grandes précautions pour que je ne m'en doutasse pas, je comprenais pourtant que tout ce monde-là n'abandonnait pas la partie et ne perdait pas l'espoir de vaincre la résistance qu'on lui opposait. Je sentais que

je respirais dans une atmosphère qui, pour Constantinople même, était remplie d'un mystère exceptionnel. Les Turcs, qui déjà d'habitude parlent à demi-voix, abaissaient davantage encore leur diapason circonspect en ma présence, et se lançaient des monosyllabes turcs à voix imperceptible en me regardant du coin de l'œil; je m'avançais comme à travers une conspiration d'opéra-comique, sachant que, en tout cas, échec ou succès, l'issue ne serait fatale à personne. Le jeudi, dans l'après-midi, Waïss-Bey vint me dire qu'il serait bon que j'allasse, le lendemain vendredi, au Sélamlik qui aurait lieu à la mosquée de Médidjé, près de Dolma-Bagchi.

« Mais, lui dis-je, j'ai assisté vendredi passé au Baïram, j'ai vu la cérémonie et le Sultan; je ne verrai rien de nouveau demain.

— N'importe, il faut y aller, on ne peut pas savoir. Il arrive parfois que le Sultan remarque les étrangers et les fasse prier de le voir, et puis vous le verrez encore une fois, et la cérémonie est intéressante.

— Eh bien, j'irai. A quelle heure faut-il y aller?

— A midi. »

A peine était-il parti qu'on vint me dire que Khaïr eddin-Pacha me recevrait le lendemain à Nichanne-Tache, à neuf heures et demie du matin ; et, aussitôt après, un de mes amis vint me voir pour me dire que Saïd-Pacha me donnait également rendez-vous à Nichanne-Tache à six heures turques.

« Quelle heure cela fait-il ? »

Mon ami se mit à calculer : « Cela fait onze heures et demie. »

Je réfléchis que si j'allais à neuf heures et demie chez Khaïr eddin et à onze heures et demie chez Saïd, je ne serais jamais à midi au Sélamlik. Mais, comme Saïd-Pacha m'avait donné l'heure turque, il m'était bien permis de me tromper dans mon calcul d'une heure, et d'aller chez lui à dix heures et demie. S'il me recevait, j'aurais le temps d'assister au Sélamlik, et s'il ne me recevait pas, je pourrais m'excuser et lui laisser un mot pour lui expliquer qu'il m'était impossible d'attendre.

Dans la soirée, j'assistai à un dîner qui m'était offert au club, et comme je demandais à M. Guaracino si c'était à dessein qu'on avait laissé un siége vide, il me répondit que c'était Philippe-Effendi qui devait l'occuper ; « mais,

ajouta-t-il en baissant la voix, il doit être allé au Palais, pour savoir s'il n'y aurait rien de nouveau. »

Je terminai la soirée chez M. Smythe, un très-aimable homme de l'administration de la Banque ottomane, où je pus admirer quelques charmants spécimens de la colonie anglaise, et d'où je rentrai assez tard à l'Hôtel d'Angleterre.

Le lendemain matin, de bonne heure, Waïss-Bey et M. Guaracino vinrent m'informer qu'ils m'attendraient entre onze heures et demie et midi sur la route de Dolma-Bagchi pour me conduire au corps de garde qui est en face de la mosquée de Médidjeh, et d'où je pourrais voir le Sultan de très-près. Je me rendis chez Khaïr eddin à neuf heures et demie; je le quittai à dix heures et demie pour aller chez Saïd-Pacha, qui demeure en face de chez lui.

J'avais bien fait de devancer le rendez-vous d'une heure, car Saïd-Pacha me reçut aussitôt.

Cependant, lorsque je le quittai, je m'aperçus en regardant ma montre qu'il était onze heures trois quarts, et je pensai que j'avais manqué le Sélamlik.

En effet, à peine sorti de chez Saïd, je rencontrai M. Guaracino, qui avait pris un cheval

et qui arrivait bride abattue pour me faire dire qu'il se faisait tard. Nous trouvâmes Waïss-Bey qui trépignait d'impatience, et nous courûmes au grand galop des chevaux vers Dolma-Bagchi, lorsque nous apprîmes que ce n'était pas à la mosquée de Médidjeh, mais à celle de Bechik-Tache, que devait avoir lieu le Sélamlik.

C'était aussi, comme on se le rappelle, à Bechik-Tache qu'avait eu lieu le Courbam-Baïram.

On attendait là avec une certaine hésitation, car tout le monde avait pensé que c'était à la mosquée de Médidjeh qu'aurait lieu la cérémonie, et bien que les troupes fussent rangées, les officiers présents, les sophtas prévenus, cependant, au dernier moment, un contre-ordre pouvait arriver, et le Sultan, avec cette préoccupation persistante de ne point paraître à un endroit désigné d'avance, pouvait changer le lieu du rendez-vous.

En pareil cas, rien ne peut donner une idée de la rapidité avec laquelle s'opère ce déménagement officiel. Les troupes, les officiers généraux du cortége, les chevaux et les voitures et la foule assemblée disparaissent en un clin d'œil, se rendant au pas accéléré à la mosquée indiquée, sans surprise ni mécontentement, comme

s'il s'agissait de la chose la plus naturelle; le corps de garde reprend son aspect ordinaire, et, cinq minutes plus tard, un étranger qui passerait ne pourrait se douter que, quelques minutes auparavant, il y avait là une foule qui attendait, des soldats rangés en haie, des voitures dételées, et tout l'appareil d'un pouvoir absolu dont le chef daigne se faire acclamer une fois par semaine.

Mais lorsque nous vîmes qu'on jetait du sable sur le sol aux endroits par où devait passer le Sultan, nous comprîmes que c'était bien ici que la cérémonie se passerait. Les finances turques ne sont pas dans un état qui permette de jeter du sable par la fenêtre.

En effet, quelques minutes après, un aide de camp arrivant au galop de son cheval, annonça que Sa Majesté allait quitter le palais pour descendre à la mosquée de Bechik-Tache.

On me fit alors monter sur une des marches les plus élevées qui conduisent au corps de garde, pour mieux dominer la foule et voir le Sultan.

Mais mes compagnons prirent une figure consternée. A Bechik-Tache, la mosquée est loin du corps de garde. Elle est au delà de la petite

place triangulaire, juste en face de l'entrée par laquelle pénètre le Sultan. J'étais au milieu des étrangers accourus pour voir la cérémonie, et si à peine je pouvais, moi, voir le Sultan, comment pourrais-je avoir la prétention d'être vu par lui ! Si à ce moment j'avais dit à mes deux compagnons de quitter la place, ils auraient été ravis, tant ils étaient convaincus que notre temps se dépensait inutilement et qu'ils allaient subir un échec devant moi. Au moment même où ces réflexions me passaient par l'esprit, un homme de haute taille, d'une stature vigoureuse, vêtu d'un costume européen gris, le chapeau mou à la main, la figure pleine et brune, la moustache noire et roide, traversa, tout essoufflé, la petite place sur laquelle les troupes maintenaient l'espace vide, s'approcha de nous, murmura quelques mots à l'oreille de l'officier qui commandait le corps de garde, et nous fit signe de le suivre.

« C'est Philippe-Effendi, me dit M. Guaracino ; il a un *iradé* pour nous faire bien placer. »

Nous traversâmes le corps de garde, nous prîmes un petit corridor à droite, et nous entrâmes dans un salon très-propre, orné de quelques fauteuils et d'un large sofa qui courait

le long des deux fenêtres qui donnent sur la place et sur la mosquée. Évidemment ce mot de *iradé* est un dérivatif de « irradiation ». Depuis que ce mot avait été prononcé en ma faveur, je sentais que des effluves lumineux irradiaient autour de moi. A notre entrée, les officiers très-galonnés qui se tenaient assis se levèrent, me regardèrent avec une curiosité respectueuse, et m'engagèrent à m'asseoir sur le sofa.

A peine assis, un soldat apporta le café, un autre, des cigarettes : je devenais l'hôte du Sultan.

Tout à coup, un grand bruit se fit dans la rue. Le Sultan approchait. Philippe-Effendi dit quelques mots à M. Guaracino, qui ouvrit les battants inférieurs d'une des deux fenêtres, me fit monter sur le sofa, et m'engagea à m'asseoir sur le marbre blanc de la fenêtre.

Tout le monde se retira un peu en arrière, et en même temps, sur un ordre donné au dehors, le vide se fit à l'extérieur, devant la fenêtre sur laquelle j'étais assis.

J'étais ainsi complétement isolé du dehors et au dedans, sur le fond un peu obscur du salon, vivement frappé par le soleil, en pleine lumière, me détachant absolument sur l'ensemble du

tableau, assis de côté, les jambes un peu pendantes vers le sofa, le corps penché et la tête en dehors de la fenêtre.

Je compris que je posais devant le Sultan. « Pourvu, dis-je avec une terreur réelle à M. Guaracino, pourvu qu'il n'y ait pas un photographe avec son appareil en face de nous! Franchement, la pose n'est pas avantageuse. »

XIX

A YILDIZ-KIOSQUE.

Les acclamations de la troupe se firent entendre, le Sultan parut en voiture fermée et les glaces baissées. Je ne le vis pas bien. Comprenant qu'il regardait de mon côté, chose d'ailleurs presque obligée, tant j'étais mis en évidence, j'inclinai la tête avec le respect dû au Souverain du pays. La voiture s'arrêta, Abd ul-Hamid entra dans la mosquée après s'être retourné vers la foule, et le muezzin ayant paru sur la galerie, nous comprîmes que les prières commençaient à l'intérieur.

Je me hâtai de quitter la position peu confortable que j'occupais et de rentrer.

J'étais à peine depuis quelques minutes dans le salon, que Philippe-Effendi en sortit précipitamment.

« Qu'y a-t-il ? demandai-je à M. Guaracino.

— Un autre iradé.

— Où ?

— Là, le monsieur en fez qui traverse la chaussée. »

En effet, l'iradé en fez rouge causait avec Philippe-Effendi.

Celui-ci rentra : « Ordre de nous tenir prêts à monter à Yildiz-Kiosque après le Sélamlik. »

Les choses avançaient lentement, mais elles ne reculaient pas ; la pose à la fenêtre n'avait pas changé les dispositions du Sultan.

Sur ces entrefaites, Mavroyeni-Pacha, Grec de beaucoup de savoir et d'esprit, le médecin spécial du *Padischah,* était entré.

Nous causâmes pendant quelques instants.

« Je regrette que vous n'ayez pas vu le Sultan. Vous auriez pu vous convaincre des calomnies ineptes répandues sur son compte. Vous auriez pu vous convaincre qu'il a l'esprit droit et juste et le corps sain. On l'a dit malade de toute façon, scrofuleux, sujet à des attaques. C'est une infamie. Je ne l'ai jamais vu malade, et je suis le plus grand objet de luxe qu'il se paye. »

Je me retournai. Philippe-Effendi avait disparu.

« Où donc est-il allé ? demandai-je à Waïss-Bey.

— Il y a un nouvel iradé à votre égard. »

Philippe-Effendi rentra : « L'ordre est formel de vous conduire à Yildiz-Kiosque, où un chambellan nous dira ce qui reste à faire. »

Mes compagnons étaient radieux. Évidemment, il s'était livré au sujet de ma personne une de ces batailles mystérieuses autour du Sultan, dont les murs du palais gardent le mystère, et sur lesquelles vainqueurs et vaincus observent un secret égal. J'en pénétrais les fils peu à peu, et si je puis la raconter aujourd'hui dans ses détails, c'est d'abord que j'ai pu l'observer par moi-même, et ensuite parce que la victoire rend les vainqueurs susceptibles d'être communicatifs.

Bientôt un quatrième et dernier iradé arriva, et je compris à la physionomie de mes amis que la victoire devait être presque assurée.

« Ordre de nous rendre à la salle des Maréchaux et d'y attendre. » Nous étions dans la place, ou nous allions y pénétrer.

« Mais qui donc donne ces ordres successifs ? dis-je.

— C'est le Sultan qui les communique au

chambellan de service, lequel les transmet au service extérieur.

— Mais alors le Sultan n'est donc pas en prière ?

— Non, c'est une des mille erreurs européennes. La mosquée n'est pas un lieu de prière absolu. On peut prier partout, puisque Allah est partout. La mosquée est surtout un lieu de réunion ; on y peut discuter sur toute chose, on le fait, et il arrive bien souvent, comme aujourd'hui, — et on me montra des domestiques qui portaient des plateaux sur des serviettes, — que le Sultan y offre des rafraîchissements à ceux qui sont avec lui dans la loge où il se trouve placé. D'ailleurs, le Sélamlik n'a été institué que depuis la famille régnante. Autrefois, le Sultan demeurait invisible, et on pouvait l'assassiner dans son palais et lui substituer un successeur sans que le peuple s'en doutât. On a donc décidé que, coûte que coûte, il devait se montrer au moins une fois par semaine à son peuple, et il est même arrivé qu'un Sultan, mortellement malade, fut néanmoins porté au Sélamlik et mourut en rentrant. »

A ce moment, des commandements militaires se firent entendre ; les musiques se mirent à

jouer, les chevaux à piaffer, tout le monde se précipita aux fenêtres, et Abd ul-Hamid, sortant de la mosquée, prit place dans une victoria, ayant à côté de lui Osman-Bey et en face deux de ses aides de camp, et remonta au grand trot par l'ancienne route qui mène à Yildiz-Kiosque. Nous sortîmes du corps de garde, nos voitures nous attendaient, et nous prîmes par la route nouvelle le chemin du palais.

Cette route offrait alors un spectacle vraiment merveilleux. Elle est admirablement dessinée et monte par une pente douce, taillée dans les flancs d'une colline verdoyante et parsemée d'arbres. Ce qui reste de l'ancienne colline dans laquelle on l'a taillée forme un talus incliné des deux côtés, allant d'un côté vers la route nouvelle, et de l'autre s'abaissant vers la route ancienne.

Les deux talus, sur tout le parcours, étaient couverts d'hommes, de femmes et d'enfants, accourus pour voir le Sultan sur son passage. Ce sont là les rares occasions où femmes et enfants turcs sortent pour assister à un spectacle extérieur, et nul musulman n'oserait défendre aux siens de s'y rendre. Sur les pelouses vertes des talus et sous l'ombre légère des arbres, les

couleurs voyantes et harmonieuses des féredjés ou manteaux rayés de deux couleurs, rouge et jaune, violet et blanc, bleu et rose, se détachaient avec un éclat particulier, ponctués en rouge par la coiffure des garçons qui gambadaient à travers les groupes.

Les femmes avaient autour du visage ces voiles, de plus en plus transparents, contre lesquels tonnent pour la forme des iradés périodiques, qui les rappellent aux voiles épais, et qui produisent chaque fois un petit tumulte passager qui dure à peine l'espace d'une journée. Le voile, je le crois, est appelé à disparaître sous peu, et les femmes turques, se conformant aux véritables prescriptions du Coran, offriront leur visage ignoré jusqu'ici à la curiosité des voyageurs, en ne conservant que les vêtements flottants qui couvrent leur corps entier avec une parfaite modestie.

Nous arrivâmes aux portes de Yildiz-Kiosque.

Un soldat en faction s'avança vers nous. Philippe-Effendi se pencha vers lui, et murmura le mot de *iradé :* le factionnaire se recula respectueusement, et par une allée qui part de la porte et tourne à droite après cent mètres, nous pénétrâmes par une porte assez basse dans

Yildiz-Kiosque. Philippe-Effendi nous quitta un instant pour demander à Osman-Bey, le premier chambellan, de nous faire conduire à la salle des Maréchaux, où l'on nous fit entrer en effet. Un cavédji nous apporta du café et des cigarettes, on nous fit asseoir, et on nous pria d'attendre.

Dix minutes plus tard, un chambellan parut à la porte, s'inclina, et me pria de le suivre. Nous traversâmes deux salons successifs, puis une grande galerie coupée en deux par un paravent rouge, un autre salon recouvert d'une natte fine, et le chambellan qui me précédait me fit signe de m'arrêter à quelques pas. Je pensai que ce chambellan me conduisait auprès d'un des aides de camp du Sultan, qui m'indiquerait quand je pourrais voir son maître, car jusque-là, ni Philippe-Effendi, ni Waïss-Bey, ni M. Guaracino, soit qu'ils ne le sussent pas, soit qu'avec cette discrétion obstinée de la diplomatie orientale ils ne voulussent pas se compromettre jusqu'au bout, aucun d'eux n'avait pu ou voulu me dire à quel jour pourrait être fixée mon audience auprès du Sultan.

Au bout de quelques instants, le chambellan que je suivais et qui s'était arrêté devant une

porte ouverte, me fit signe d'approcher, et j'avoue que je fus tout saisi, en m'avançant, de me trouver en face d'Abd ul-Hamid, qui se tenait debout devant moi.

Le Sultan portait les insignes de maréchal de son armée et l'uniforme de sa garde du corps. Il avait un pantalon bleu à double bande rouge retenu par des sous-pieds, sur des bottes vernies ornées de molettes; la tunique droite avec la médaille militaire qui lui a été décernée par son armée, la capote doublée de rouge, ornée de grands boutons en or rouge unis, le fez rouge sur la tête, et un grand sabre à gaîne de velours rouge rehaussé d'or damasquiné, la poignée ornée d'une cordelière à gland doré et traînant légèrement sur le sol.

Abd ul-Hamid s'avança vers moi et me tendit la main gantée d'une peau blanche, souple, telle que la portent les officiers européens en tenue de service. Il m'invita à m'asseoir sur un fauteuil, s'assit lui-même sur un sofa couvert d'un damas rouge à grandes fleurs bleues, le dos légèrement appuyé sur un coussin, et fit signe à un chambellan qui se tenait debout à la porte d'entrée.

Ce chambellan était Raghib-Bey, qui, sur un

ordre du Sultan, s'assit dans un fauteuil placé à côté du mien.

A ma gauche, entre le fauteuil sur lequel j'étais assis et le sofa sur lequel était le Sultan, se trouvait une petite table en bois doré supportant une plaque de malachite sur laquelle étaient placés une boîte d'allumettes en onyx, un petit cendrier ovale également en onyx et un porte-cigarettes en argent ciselé.

Raghib-Bey allait nous servir d'interprète. La présence d'un interprète enlève, il est vrai, quelque chose à la rapidité de la conversation, mais cet inconvénient est largement compensé par de nombreux avantages. D'abord, quand on se trouve en présence d'un personnage tel que le Sultan, on dit plus facilement sa pensée à un interprète qui la lui transmet qu'on ne la dirait à lui-même. Ensuite, pendant qu'il vous répond, on peut étudier sans préoccupation sa physionomie, puisqu'on ne comprend pas ce qu'il vous dit, et enfin on peut préparer la suite de la conversation ; et ce sont trois avantages dont je pus m'apercevoir pendant mon entretien. J'ai pu ainsi étudier à mon aise la physionomie d'Abd ul-Ḥamid.

Il est de taille moyenne, mais plutôt éle-

vée, mince et presque maigre ; la peau est brune, chaude et sèche; sa barbe est noire, soignée, plutôt courte et épaisse. La bouche est énergique et triste, le nez, un nez turc, est grand, allongé, osseux, avec une très-légère déviation à l'attache supérieure. L'œil est noir, assez grand, ferme, pensif, pénétrant et sans douceur : il est enfoncé dans son orbite, et semble d'une profondeur extrême lorsque le jour éclaire un côté de la face et plonge l'autre dans l'ombre. Le front est large, droit, d'une hauteur moyenne et légèrement plissé. Les cheveux noirs qui paraissent aux tempes, entre la barbe et le fez, sont courts et presque ras. Abd ul-Hamid a quarante et un ans, mais il paraît davantage, surtout à cause d'une dent qui lui manque dans la rangée supérieure à gauche, presque au milieu. Il parle d'une voix plus haute que ses sujets ; sa langue est sonore, ses paroles distinctes, et ses phrases s'allongent et se terminent sans hésitation. Il sourit rarement, mais sa physionomie prend facilement une expression bienveillante, et il approuve avec une satisfaction visible lorsque sa pensée, car il comprend les langues européennes, lui semble fidèlement traduite.

Je m'attendais à avoir pour interprète Munir-Bey, qui est l'interprète habituel en pareil cas; mais j'ai su depuis lors que c'eût été imposer à Munir-Bey une tâche singulière, que de l'obliger à servir d'interprète dans un entretien qu'il était loin d'avoir facilité.

« Je suis heureux, dis-je en m'inclinant, lorsque le Sultan eut fait signe de commencer l'entretien, de ne pas quitter la Turquie sans avoir été admis auprès de Votre Majesté, car, d'après tout ce que j'ai vu et entendu ici, je crois me conformer à la vérité absolue en saluant en Elle la plus grande espérance de ce pays, et le remède possible le plus assuré aux maux multiples dont il souffre.

« — Je suis très-satisfait de vous voir, et je vous remercie d'avoir voulu juger par vous-même ce pays, que l'on calomnie systématiquement en Europe, sans prendre la peine de l'observer de près.

« Je suis encouragé à vouloir porter le remède aux maux de ce pays par les grandes qualités de ses sujets et aussi par les grandes ressources de cette contrée.

« Ceux qui prétendent que la Turquie est inguérissable la calomnient de propos délibéré et

comme à dessein. Ce pays a besoin que l'on apporte des améliorations dans ses finances, dans sa justice et dans son administration. J'ai déjà pu réformer l'organisation de la comptabilité de ma liste civile. Mon gouvernement n'a pas fait d'emprunt nouveau depuis bien longtemps, et j'ai pu régler d'un commun accord les intérêts de la dette publique. La dette flottante n'est pas aussi considérable qu'on le dit, néanmoins elle demande une solution pour ne pas demeurer un obstacle qui grossit. On a eu tort de me représenter comme opposé à la liberté. Je sais bien qu'un pays doit se mettre au niveau de son siècle. Mais l'excès d'une liberté dont on ne connaît pas l'usage est aussi dangereux que l'absence de toute liberté.

« Un pays à qui l'on donne une liberté dont il ignore l'usage, est comme un homme auquel on confie un fusil dont il ignore le maniement. Il tue son père, sa mère et ses frères, et puis il finit par se tuer lui-même. Il faut donc le préparer à l'usage de la liberté, et c'est ce que j'essaye de faire. J'ai fait ouvrir des écoles, qui se multiplient; c'est l'instruction, en se développant, qui est le meilleur moyen de préparer les peuples à l'usage de la liberté. J'ai aussi

organisé une école administrative, qui a donné de bons résultats; ses élèves figurent dans les administrations, et Raghib-Bey, ici présent, est un d'entre eux.

« Vous voyez que l'idée de faire des hommes capables d'aspirer à la liberté et de savoir s'en servir ne m'effraye pas. De même, aucun de nos maux n'est inguérissable, et nous avons en nous des qualités et des forces qui nous rendent susceptibles d'une guérison complète. Nous n'avons pas beaucoup d'amis, mais pourtant ce pays doit être beau puisqu'il y en a tant qui l'envient, et dont toute la politique ne consiste qu'à nous discréditer pour faire de nous leur proie facile. »

Puis après un instant :

« Vous avez été au congrès de Berlin ?

— Oui, Majesté, et si le Sultan veut bien me permettre de le lui dire, la Turquie en cette circonstance a commis une de ses plus grandes fautes. Quand il aurait fallu s'y faire représenter par un de ses personnages les plus importants et les plus imposants, elle s'y est fait représenter par des hommes dévoués et bien intentionnés sans doute, mais qui étaient sans autorité, qui tremblaient devant le prince de Bismarck, et

que celui-ci, d'un seul regard, ramenait au silence. Je ne sais pour quelle cause cette faute a été commise, mais à Berlin tout le monde en a été frappé, et l'on y a pensé que le gouvernement turc avait envoyé des plénipotentiaires d'origine étrangère, pour ne pas faire retomber sur des musulmans les conséquences éventuelles du traité de Berlin.

— Oui, vous avez raison; j'ai bien regretté ce que vous appelez justement une faute, je la regrette encore. Je l'ai comprise quand j'ai vu qu'on avait osé admettre au sein du congrès des Grecs, que rien n'autorisait à y paraître, et quand j'ai vu qu'en présence de cette admission mes plénipotentiaires n'avaient pas quitté la séance en protestant. C'est quand les nations sont vaincues qu'elles ont pour devoir de ne pas laisser marchander leur fierté. Mais nous étions dans un moment douloureux; l'ennemi était à nos portes, nous ne comptions pas beaucoup sur l'équité de l'Europe, nous n'y avions pas beaucoup d'amis. Peu d'hommes se souciaient d'aller à Berlin pour affronter les décisions du congrès et pour apposer leur signature au bas du traité de spoliation que nous prévoyions. On m'a imposé là des sacrifices dont

je saigne encore. Croyez-vous que la Bulgarie et la Thessalie soient plus heureuses aujourd'hui qu'avant leur séparation ? Mais n'importe, cela explique la faute que nous avons commise, cela ne l'excuse pas.

— Votre Majesté a dit qu'elle comptait peu sur l'équité de l'Europe ; mais ni l'Angleterre ni la France n'y ont abandonné la défense de la Turquie, et Votre Majesté ne peut le leur reprocher.

— Oui, je ne les ai jamais comptées parmi mes ennemis. Nous avons toujours recherché leur amitié, et, malgré tout ce qu'on a pu faire, nous n'en avons jamais méconnu la nécessité. Malheureusement, dans ces derniers temps, il s'est élevé entre elles et nous des nuages ; mais j'espère que ces nuages, surtout le principal des deux, se dissiperont par une entente amiable.

— Votre Majesté fait allusion à l'Égypte et à la Tunisie ?

— Oui. J'ai vu avec satisfaction que dans ces derniers temps, le gouvernement anglais s'est montré disposé à procéder à une évacuation. Croyez-vous que l'Angleterre s'y décide bientôt ?

— Je crois, en effet, Sire, qu'on songe en Angleterre à une évacuation partielle ; mais bien

que tout le monde soit convaincu que l'Angleterre ne se propose ni une annexion ni une occupation indéfinie, il faut cependant tenir compte de la situation politique de ce pays. Il y a en Angleterre une force qu'il est difficile d'apprécier ailleurs et qui s'appelle l'opinion publique. Quand l'Angleterre s'est vue dans la nécessité d'aller seule en Égypte, on a dû surexciter cette force, pour la faire consentir à une expédition coûteuse et dangereuse, et il faut aujourd'hui donner au cabinet anglais, qui dépend de l'opinion publique de son pays, le temps de la ramener et de lui faire admettre l'opportunité d'une évacuation de l'Égypte. D'ailleurs, en dehors de ces deux points, de l'Égypte et de la Tunisie, la France et l'Angleterre ne peuvent avoir aujourd'hui aucune arrière-pensée à l'égard de la Turquie, et si la Turquie, comme toutes les nations qui souffrent, n'était pas devenue plus méfiante qu'en des temps meilleurs, elle comprendrait promptement qu'elle peut se fier désormais sans arrière-pensée à l'amitié de ces deux nations.

— Oui, mais en attendant elles n'ont pas craint de porter atteinte à mes droits. Cela a été un grand chagrin pour moi, car je tiens

énormément à leur amitié; mais je crois que ni pour l'une ni pour l'autre la mienne n'est à dédaigner. Nous avons sur les points les plus divers des contacts dont la politique d'une nation doit tenir un compte sérieux. Et puis, l'amitié entre nations ne se manifeste pas seulement par des actes diplomatiques, elle s'exprime aussi par la façon équitable dont on juge un pays. Mon pays est jugé avec légèreté, et de là vient qu'on le calomnie. Je tiens à l'opinion de l'Europe, et je voudrais qu'on n'y accordât pas seulement créance à ceux qui se plaisent à répandre des satires sur notre compte. Vous qui pouvez être entendu, dites-le bien, et montrez qu'en observant ce pays avec impartialité, on en emporte une opinion meilleure.

« On me dit d'ailleurs que vous avez vu beaucoup de personnes ici, et comme vous devez avoir l'habitude d'observer, pouvez-vous me dire si vous avez tiré une conclusion de ce que vous avez vu ?

— Si Votre Majesté me permet de lui parler avec franchise, et je ne puis pas faire autrement, puisque je pourrais être obligé d'écrire demain le contraire de ce que je dirais aujour-

d'hui, je dirai ceci : Je crois qu'aucun des maux dont souffre ce pays, non-seulement n'est pas sans remède, mais encore sans remède facile. Seulement, il y a une double difficulté : la première, c'est que tout dépend de la volonté unique de Votre Majesté, et par conséquent il faut que Votre Majesté soit la première à renoncer à une partie de sa volonté absolue; la seconde difficulté, c'est que, lorsque Votre Majesté le déclarera, ceux à qui Elle commande consentent à son abdication partielle et progressive. Car ce qui est curieux, c'est que peut-être ceux qui dépendent de la volonté absolue de Votre Majesté seront les premiers à résister à toute transformation qui les empêcherait d'abriter leurs fautes derrière les ordres absolus de leur Souverain. Mais, une fois ceci obtenu, si Votre Majesté parvient à créer une administration qui ait les capacités et l'énergie nécessaires pour mettre à exécution, à travers le pays, les réformes résolues, ce sera un pas immense fait vers le relèvement de la Turquie. Votre Majesté tient dans sa main toutes les libertés, puisqu'Elle y tient toutes les volontés. Si Votre Majesté ouvre la main peu à peu, de façon à en laisser sortir des libertés graduelles, à mesure

que le pays est capable de les accepter et de s'en servir, la Turquie se relèvera très-rapidement.

« La consolidation de la dette flottante, la suppression des *havalés*, les fonctionnaires rendus responsables de ce qu'ils font, les routes ouvertes sur les pays, la justice établie et l'instruction publique sans cesse encouragée, ce sont là des réformes qui porteront rapidement des fruits; mais, je le répète, avant tout, Votre Majesté doit extirper cet esprit de soumission absolue qui fait que chaque fonctionnaire laisse subsister des abus dont il n'est pas responsable.

— Je comprends parfaitement ce que vous venez de me dire. Je suis heureux de voir que vous ne partagez pas l'opinion de ceux qui croient que ce pays ne peut pas se relever. Quant à ce que vous dites de moi-même, je partage votre avis, et je suis parfaitement résolu à ouvrir peu à peu la main. Le difficile, c'est de trouver la mesure juste. Quand on a vu que ce pays ne pouvait pas supporter une constitution, et une Chambre qui n'était pas la représentation exacte du pays, mais seulement d'une partie du pays, alors on est venu et l'on m'a parlé de responsabilités. C'était une autre façon

de refaire une constitution. Je m'y suis refusé. Ceux qui parlaient de responsabilités ne voyaient là qu'un moyen de substituer leur volonté à la mienne, aux dépens des autres, et la grande masse du pays n'aurait fait que changer de volonté. Je tâche donc, comme vous venez de le dire, de préparer ce pays au rôle plus indépendant qu'il doit jouer, et j'ai déjà modifié bien des choses qui ne paraissent pas au dehors, mais qui au dedans produisent leur effet. »

Puis, revenant obstinément à sa première idée :

« Croyez-vous que les Anglais consentent à évacuer bientôt l'Égypte ?

— J'ai déjà eu l'honneur de répondre à ce sujet à Votre Majesté. Mais je me permettrai de lui faire remarquer que l'Angleterre est en Égypte malgré elle; que lorsqu'elle est venue solliciter Votre Majesté d'aller avec elle en Égypte, poussée qu'elle était par cette secrète crainte qui s'empare de tous ceux qui veulent mettre la main sur un territoire ottoman quelconque, elle était absolument sincère, et cela a été une grande et terrible faute pour la Turquie, lorsqu'elle a refusé d'aller avec elle, lorsqu'elle a par cela même obligé l'Angleterre à y aller

seule, c'est-à-dire à y demeurer. L'histoire constatera certainement avec un égal étonnement, et cette proposition de l'Angleterre, et ce refus de la Turquie; et la seule consolation pour la Turquie, si toutefois cela peut constituer une consolation, c'est que dans cette question la France a été aussi mal inspirée qu'elle. »

Je savais parfaitement bien que je venais de diriger une attaque directe contre le Sultan. Non-seulement Abd ul-Hamid a été l'auteur principal du refus de la Turquie, mais encore il a refusé d'écouter les conseils les plus précis, et, par crainte d'indisposer le monde musulman, ce qui était une crainte chimérique, lointaine et mal justifiée, Abd ul-Hamid a laissé échapper là une occasion peut-être unique de changer le caractère de l'occupation égyptienne et de maintenir une suprématie incontestée sur le Delta du Nil. Aussi j'attendais sa réponse avec quelque impatience; je pensais ou plutôt je craignais qu'il mît en avant quelques-unes de ces subtilités que les organes de la presse ottomane ont essayé d'émettre pour tâcher d'atténuer l'effet du refus de la Porte. Mais Abd ul-Hamid, je le répète et je le proclame, est un esprit supérieur, qui, lorsqu'il est frappé

par une raison vraie, s'en irrite peut-être, mais la subit.

Comme il n'avait pas de bonnes raisons à donner, et qu'il ne voulait pas s'abaisser à des raisons mauvaises, il ne répondit rien, et changea de conversation. C'était, comme on voit, une approbation tacite de ce que je venais de dire, et j'ai su depuis que c'était bien ainsi qu'il fallait l'interpréter.

« Quand partez-vous? me dit-il.

— Demain, Majesté.

— Déjà! Je regrette votre départ rapide. Mais je vous prie de prendre note que lorsque vous m'écrirez, soit sur les choses passées, soit sur les choses présentes, je vous répondrai, et si la raison d'État m'empêche de vous répondre, je vous ferai dire simplement que je ne le puis pas. Prenez note aussi que, si jamais vous revenez à Constantinople, le jour même de votre arrivée il faut vous rendre auprès de moi. Vous direz que c'est sur mon désir que vous y venez, que c'est par mon ordre que vous désirez me voir, et je vous promets que je vous recevrai. Et enfin, puisque je me trouve en face de quelqu'un qui comprend la gravité de la mission confiée au véritable journaliste,

qui cherche à connaître la vérité et à la redire, rappelez-vous une fois de plus que je ne veux point supprimer les libertés existantes, mais donner des libertés nouvelles ; que je ne veux point augmenter les embarras financiers de mon empire, mais y porter remède ; que je ne veux point confisquer la justice, mais l'établir et la consolider. Rappelez-vous que cette nation, qui porte en elle des causes de faiblesse, renferme aussi des éléments de grande force, et que je veux guérir les unes et me servir des autres. »

Abd ul-Hamid se leva alors. Il y avait vraiment à ce moment, je puis l'affirmer, quelque chose de plus particulièrement ému dans son regard. Ce qu'il venait de me dire, je comprenais qu'il le sentait sincèrement, mais qu'en même temps il voyait se dresser devant lui tous les obstacles qui s'interposaient entre ses projets et leur réalisation ; il venait de plaider, pour ainsi dire, devant un journaliste européen la cause de sa race et de son peuple, et il y avait peut-être en lui une lutte qui se livrait entre le devoir du monarque et l'orgueil du Calife. Mais cela ne dura pas longtemps. Abd ul-Hamid se redressa, fit quelques pas pour m'accompagner, me prit la main et la garda pen-

dant quelques instants dans la sienne en prononçant quelques paroles.

« Sa Majesté vous remercie de votre visite, dont Elle gardera bonne mémoire, dit Raghib-Bey, et Elle vous prie d'accepter ceci en souvenir de cette conversation. » Et il me remit une boîte contenant les insignes de deuxième classe du Medjidié, au moment même où je venais de saluer Abd ul-Hamid pour la dernière fois, après avoir franchi le seuil du salon où il m'avait reçu.

Je retrouvai mes amis dans le salon où je les avais laissés, un peu étonnés de ma longue absence. Je leur expliquai ce qui s'était passé, et nous convînmes de descendre, selon l'usage, chez Osman-Bey, premier chambellan, pour lui présenter mes remercîments. Osman-Bey, un des Turcs les plus éclairés, qui a établi et fondé la plus grande imprimerie ottomane existante, me reçut avec l'affabilité particulière aux Turcs de la classe élevée, et après nous avoir offert le café, appela un de ses employés, qui paraissait en avoir l'habitude, pour m'attacher au côté droit de la poitrine et au cou, malgré ma tenue de touriste, les insignes de ma nouvelle dignité, afin, me dit Osman-Bey, que, selon les

prescriptions, « la volonté du Sultan se trouvât accomplie ».

Je sortis ainsi de Yildiz-Kiosque avec mes amis. Les nombreux Turcs que nous rencontrâmes me saluèrent avec des témoignages de respect, mais sans paraître étonnés d'un accoutrement par lequel je me trouvais quelque peu gêné.

Les gardes du palais portèrent les armes, et lorsque j'eus franchi la dernière porte, en voyant la foule qui me regardait et qui comprenait que je sortais d'une entrevue avec le Souverain, je me disais en moi-même : Pourvu que je ne rencontre pas quelque caricaturiste européen sur mon chemin !

XX

LES SEPT PLAIES DE LA TURQUIE.

L'Empire ottoman a sept plaies qui le rongent : *le Havalé, le Harem, le Bakchiche* (1), *les Vakoufs, l'absence de routes, la dette flottante*, et *la mauvaise foi de l'Europe*.

I

La mauvaise foi de l'Europe à l'égard de la Turquie éclate depuis quelques années avec une violence déshonorante pour le vieux continent qui se prétend civilisé.

Quand Jésus-Christ a paru sur la terre et

(1) Le véritable mot pour désigner le pot-de-vin est *ruchvet;* mais je conserve le mot de *bakchiche,* le seul connu en Europe.

qu'on l'a conduit devant le cercueil de Lazare, il a dit à Lazare : « Lève-toi et marche! » C'était un miracle tellement hors de proportion avec le pouvoir humain, que, à lui seul, il devait suffire pour montrer que nul autre qu'un Dieu n'aurait pu le réaliser.

Au congrès de Berlin, on a essayé de faire pâlir un tel miracle, réputé jusqu'alors comme le plus grand qui se fût jamais accompli.

Là, les vingt plus grands médecins de l'Europe diplomatique se sont assis autour d'un tapis vert et ont délibéré pendant trente jours sur le cas de « l'homme malade », que M. Forster, agité par les lauriers de l'empereur Nicolas, appelle un homme mort.

Après quoi, les vingt médecins, ayant à leur tête le grand Hippocrate lui-même, ont décidé de couper au patient, d'abord la jambe droite, puis la jambe gauche, le bras droit après et le bras gauche ensuite; et alors, ces quatre opérations heureusement accomplies, ils lui ont dit : « Eh bien! maintenant que vous n'êtes plus gêné, marchez un peu pour voir! »

Et comme le malade, rendu manchot et cul-de-jatte, s'obstinait à ne pas bouger, la docte Faculté s'est écriée : « Décidément, il n'y a plus

qu'à en faire la vivisection, et à distribuer ce qui en reste parmi les musées anatomiques de l'Europe. »

Voilà comment l'Europe s'y est prise pour guérir la Turquie, et il faut que celle-ci soit d'une obstination impardonnable pour ne pas s'être relevée de tous ses maux après une cure aussi admirablement raisonnée.

Et notez que l'Europe, qui a enlevé à la Turquie, d'une façon ou de l'autre, soit comme souveraine, soit comme suzeraine, la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine, le Monténégro et la Dobrutscha, la Thessalie et la Roumélie, trouve fort exorbitant que, après cinq ans qui se sont écoulés depuis cette savante et féconde amputation, la Turquie ose réclamer ses tributs stipulés, et dont les États tributaires refusent avec une touchante concordance de s'acquitter envers elle! Non! je l'affirme! rien ne peut égaler la mauvaise foi de l'Europe envers la Turquie.

Aussitôt qu'elle commet la moindre faute, c'est un concert étourdissant. Il n'y a plus qu'à lui faire passer le Bosphore, selon la phrase consacrée et commode, et M. Forster, avec un cynisme effrayant, sans songer à y trouver un

remède et sans se donner la peine d'y songer, proclame que la Bulgarie, où l'on meurt de faim, où l'on se bat pour vivre sur un misérable budget fictif, est un Paradis depuis que les Turcs n'y sont plus; et demain il déclarera que la Thessalie, qui se dépeuple à vue d'œil depuis qu'on l'a donnée à la Grèce, est un Paradis qui fait concurrence à l'Éden bulgare. En effet, si cela continue ainsi, personne n'y souffrira plus d'ici à deux ans, parce qu'il n'y aura plus personne. Ce que je dis, c'est que, quand on est de bonne foi, il ne suffit pas d'énumérer les maux dont souffre un pays; mais qu'il faut se rendre compte d'où proviennent ces maux, et si l'on n'en est pas cause un peu soi-même. Il ne suffit pas de dire : « C'est un pays malade »; et puis : « C'est un pays mort »; il faut encore examiner si ce pays ne peut être soulagé, rendu à la vie et guéri.

Oui! la Turquie souffre de beaucoup de maux, et j'ai intitulé ce chapitre : « les Sept Plaies de la Turquie », parce que je ne veux point cacher le mal que l'on peut reprocher à la Turquie; je ne veux même rien dissimuler de ses maladies, mais non pas pour suivre la méthode commode qui consiste à montrer les plaies d'un

malade et à le laisser mourir avec une douce philosophie, mais pour trouver dans l'énumération même de ses maux le point de départ du remède à y apporter.

En vérité, si l'on se bornait à écouter ce que disent les nations d'elles-mêmes et à les juger là-dessus, il n'y en a pas que l'on ne condamnerait sur leur propre dire. C'est une chose facile que d'écouter les satires que l'on débite sur son propre compte, de les publier et de dire : « Voilà une nation perdue! »

Si j'avais voulu répéter tout le mal que des Français m'ont dit de leur pays, j'aurais pu dire comme M. Forster : « La France est morte! » et pourtant, Dieu merci, elle n'a pas envie de mourir. Nulle part je n'ai entendu parler plus mal de Bismarck, de sa politique, de la perte à laquelle il menait son pays, qu'à Berlin!

Quand je suis revenu d'Espagne, j'ai publié une brochure dans laquelle j'ai mis la centième partie des critiques que m'ont confiées les Espagnols, et l'on m'a reproché d'avoir été violent.

Les nations ont cette étrange tendance, et si on les prenait au mot, il n'y aurait qu'à les noyer toutes dans le même sac.

Les Turcs n'échappent pas à cette loi, et

j'admire M. Forster qui porte sur les Turcs un jugement mortel et qui déclare que, dans tout son voyage, il n'a pas rencontré un seul turcophile. C'est donc sur le dire des ennemis de la Turquie seulement qu'il juge ce peuple?

Le verdict de M. Forster me rappelle M. Uxkull, attaché militaire d'Autriche à Constantinople, qui envoyait au comte Andrassy, pendant de longs mois, des rapports désespérants, dans lesquels, chaque jour, il prédisait un cataclysme : « La Turquie se meurt! La Turquie est morte! » Le grand cri du grand Bossuet.

Un jour, le comte Andrassy lui écrivit :

« Monsieur, j'ai lu vos dépêches avec d'autant plus d'intérêt qu'elles m'ont rappelé, mot pour mot, certains rapports adressés par des agents hongrois à leur gouvernement vers la fin du dix-septième siècle. En effet, déjà ces correspondants se servaient des arguments que vous mettez en avant pour prouver que la Turquie marchait rapidement vers sa fin, et qu'une catastrophe générale ne saurait être qu'une question de très-peu de temps. Le fait, cependant, que depuis il s'est passé pas mal d'années sans que cette prévision se fût réalisée, me donne le courage d'espérer que, malgré vos

prévisions sinistres, l'Empire ottoman continuera encore son existence. »

Quelques mois après, le pauvre Uxkull se mourait, et peu après encore il était mort!

Qui ne se rappelle le mot de l'empereur Nicolas à lord Hamilton Seymour : « L'homme malade se meurt, et nous ne pouvons pas permettre qu'un tel événement nous prenne par surprise. »

Eh bien, la Turquie a enterré les ambassadeurs hongrois, l'empereur Nicolas, M. Uxkull, et je crains bien pour M. Forster qu'elle ne l'enterre comme les autres.

Moi, j'ai interrogé autant de Turcs que possible. J'ai retenu et je reproduis le dire de quelques-uns d'entre eux. J'expose leur opinion, souvent bien sincère; j'expose les maux que j'ai pu connaître, mais de la meilleure foi du monde, pour essayer ensuite si, en vérité, il n'y a pas de remède possible.

Encore, quand on ne peut pas guérir un malade ou ressusciter un mort, — sans compter que tout malade inguérissable, de fait, est un mort, — encore faut-il, au moins, se préoccuper de la façon dont on enterrera le cadavre pour ne pas infecter l'univers.

M. Forster n'a même pas pris cette peine. Il a constaté un cadavre, et, ravi d'une telle découverte, il a jugé inutile de s'y attarder davantage.

Le jugement de M. Forster, qui est un personnage très-important et qui a eu le périlleux honneur de gouverner l'Irlande; ce jugement qui est le dernier paru sur la Turquie, est aussi comme la plus haute démonstration de la mauvaise foi avec laquelle l'Europe juge et traite la Turquie, et c'est pourquoi je le relève ici.

II

Mais il est vrai que la Turquie souffre de maux nombreux.

J'ai placé en tête le Bakchiche.

Le « Sultan Bakchiche », comme on l'appelle volontiers, est le tyran le plus absolu et le plus néfaste qui règne sur ce pays. Le Bakchiche est la prévarication des fonctionnaires, la corruption monnayée des employés, le tant pour cent prélevé sur tout ce qui s'achète par le gouvernement ou sur tout ce qui émane de lui.

Le Bakchiche a empoisonné toutes les sources vives de ce pays, et il va de l'horrible au grotesque.

Il a tué la justice, et j'ai en main une brochure intitulée : « Le procès « Ohanne-Effendi-Allahverdi », contre Agob-Effendi-Keutcheoglou », qui démontre, — ce qui est d'ailleurs vrai, — que dans cette affaire, qui comporte un différend d'un million de francs environ, on a changé huit fois de juges de cour d'appel et de cour de cassation, parce qu'on les soupçonnait de vouloir, suivant leur conscience, juger en faveur de l'une des parties, qui n'avait pas des accointances au ministère de la justice.

Eh bien, quand les Turcs se plaignent des capitulations, on leur montre quelle est la justice à laquelle on exposerait ceux qui vivent aujourd'hui sous la protection des capitulations, et on les fait taire.

La justice, l'administration, ce qui les empoisonne et les pourrit, c'est le Sultan Bakchiche.

Si j'étais le vrai Sultan, le sultan Abd ul-Hamid, j'aurais chassé comme un laquais le ministre de la justice sous lequel un tel scandale s'est produit, et j'aurais fait juger pour

prévarication les fonctionnaires du ministère de la justice qui ont osé le provoquer.

Oui! le Sultan Bakchiche atteint parfois aux limites extrêmes du grotesque, mais de ce grotesque sombre qui consiste à mourir dans la convulsion d'un éclat de rire. Débarquez au port de Moudania et prenez la route de Brousse. A droite et à gauche, vous verrez des quantités de rails saisis par la rouille; puis, tantôt sous un hangar ouvert à tous les vents, tantôt en plein air et couverts de bâches déchirées, noircies, pourries, des locomotives, des tenders et des wagons.

Vous vous arrêtez, vous regardez, vous cherchez la voie ferrée, au moins le tracé de voie, le *piquetage* en dernier lieu... rien! rien! rien!

Vous vous croyez fou, ou sous le coup d'une hallucination. Mais votre compagnon de route vous explique ce que vous prenez pour la folie du rêve :

« C'est le Sultan, vous dit-il.

— Quel Sultan?

— Le Sultan Bakchiche. Quand on a décidé de construire en régie un chemin de fer de Moudania à Brousse, tous ceux qui pouvaient y avoir

une part se sont hâtés de commander des rails, des wagons, des locomotives et des tenders, car sur tout ce matériel il y avait à recevoir du Bakchiche. Mais dès qu'il s'est agi de piqueter, de tracer et de construire la ligne, comme ni les ingénieurs qui faisaient les plans, ni les piqueteurs, ni les terrassiers, ni les riverains de la ligne projetée ne donnaient du Bakchiche, on ne s'en est plus occupé, on s'est borné à l'achat du matériel, on a mis le Bakchiche dans la poche, le matériel dans les champs, et aujourd'hui où le Bakchiche qu'on a touché est dépensé et où le matériel pourrit en plein champ, on songe à se défaire de celui-ci, sans songer à achever la ligne, et on fera pour le revendre l'opération du Bakchiche en sens inverse, de telle façon que, acheté et revendu, il ne rentre dans les caisses du Trésor pas un sou des sommes insensées qui en sont sorties pour payer le matériel d'un chemin de fer qui n'a jamais existé. »

A l'encontre de cette ligne russe qui marchait, et sur laquelle on a volé cent treize kilomètres de voie, ici on aura volé le matériel de la ligne tout entière.

Mais si l'on veut mettre le comble à cette

fantaisie, il faut lire à la page 45 du rapport adressé par S. Exc. Hassan-Femi, ministre des travaux publics, le 24 *mai* 1880!!! la phrase homérique suivante :

« LIGNE DE MOUDANIA A KARA-KEUI PAR BROUSSE. Longueur, cent soixante kilomètres; coût total : 6,960,000 livres turques (environ 160 millions de francs). Cette ligne est A PEU PRÈS terminée entre Moudania et Brousse. Elle est à voie étroite, etc. »

Oui, certes! elle est à voie étroite! si étroite même, qu'un chameau qui peut passer par le trou d'une aiguille ne passerait pas par cette voie-là, dont le ministre des travaux publics actuels disait, il y a trois ans et demi, qu'elle était *à peu près* terminée. Elle était décidée sur le papier, le matériel devait être commandé par ordre du Sultan Bakchiche, par ordre duquel il sera revendu, et voilà tout.

Peut-être croiriez-vous que le port de Moudania est à six semaines de voyage de Constantinople? Non; cela touche le Bosphore; et le *Walter,* le yacht de M. Pender, qui y est allé pendant mon séjour, a mis moins de trois heures pour y jeter l'ancre!

Il y a des milliers d'histoires de ce genre sur

le Sultan Bakchiche. Demandez pourquoi dans le fond de la Corne d'or, et ailleurs, vous voyez de magnifiques cuirassés désemparés. On vous dira que les matelots et les officiers de marine ne fournissant pas de Bakchiche, le Sultan de ce nom n'a ordonné que l'acquisition des corps, il ne les a pas armés. Demandez pourquoi dans la cour de Top-Kana ou Top-Hané il y a six gros canons Krupp, que le Sultan Bakchiche a fait payer à des prix exorbitants, et qui sont couchés par terre : on vous dira que les affûts ne devant rien lui rapporter, il a fait acheter les canons et les a fait jeter par terre. Demandez... Mais il faut s'arrêter, pourtant! Vous rappelez-vous seulement cette jolie histoire que Méhémet-Ali, de joyeuse mémoire, m'a racontée au congrès de Berlin?

Il commandait à Seraïevno.

Un paysan des environs arrive apportant sur quatre chevaux quatre charges d'avoine pour la cavalerie de la garnison.

Il délivre l'avoine, on lui remet un reçu.

Il passe huit jours à aller de reçu en reçu et de Bakchiche en Bakchiche pour hâter le payement. A la fin des huit jours, il n'avait plus ni avoine, ni chevaux, ni sou. Il avait tout laissé

entre les mains du Sultan Bakchiche; il avait insulté le dernier employé; on l'avait mis en prison, et c'est de là que Méhémet-Ali le fit tirer pour le rapatrier aux frais du Trésor.

Après cela, on peut tirer l'échelle!

Eh bien, ce tyran honteux et dégradant que l'on nomme le Sultan Bakchiche, il faut que la Turquie s'en délivre, si elle veut prendre rang parmi les nations vivantes de son temps; cette honte, il faut qu'elle la secoue; cette pourriture, il faut qu'elle en guérisse; cette plaie, il faut qu'elle la sèche! Le peut-elle? Oui. Je dirai comment.

Poursuivons.

III

Le « *Havalé* », une autre plaie de la Turquie, est le cousin germain du Sultan Bakchiche.

Quand le budget général de l'empire est discuté et fixé en conseil des ministres, approuvé par le Sultan, chaque ministre se rend séparément auprès du ministre des finances, où la discussion particulière recommence. Le ministre

des finances a fait son calcul. Il sait, —approximativement, — quel est son déficit d'encaisse présumable, et il défend, du mieux qu'il peut, l'équilibre de cet encaisse contre les exigences particulières de chaque portefeuille, amenant le plus de réductions possible sur chaque prévision spéciale.

Une fois ce travail accompli, le ministre des finances, au lieu de donner des bons du Trésor payables à des caisses publiques, donne ce que l'on appelle un « havalé », ou délégation sur la caisse des gouverneurs de province ou vilayet.

Alors commence parmi les ministres une course au clocher effrénée. C'est à qui arrivera le premier. Bien entendu que la réalisation du Havalé obtenu dépend, soit de la situation du vilayet, soit de la bonne volonté du gouverneur ou de ses employés; et il peut arriver que tel ministre, après avoir rabattu déjà avec le ministre des finances, soit obligé d'abandonner encore, à cause du Havalé, de la situation financière du vilayet ou des dispositions du gouverneur, une autre partie de son budget, dont, naturellement, le déficit se fera sentir à tout ce qui en dépend, hommes et choses.

Mais là ne s'arrête pas l'action du Havalé. Sa parenté avec le Sultan Bakchiche s'accuse d'une façon pittoresque et déplorable, lorsque, les différents ministères ayant présenté ou annoncé le montant de leur Havalé, le surplus présumable est délivré aux fournisseurs.

Je dis présumable, car pour l'intelligence de tout ceci il faut savoir que le montant des Havalés délivrés par les finances se calcule sur les prévisions des rentrées de chaque vilayet, et j'ai à peine besoin de dire que le ministre des finances force ses prévisions en vue d'un accroissement du rendement calculé. Il en résulte naturellement que, suivant les rentrées dans les vilayets, les Havalés sont ou ne sont pas payés, et, en tout cas, il y a avantage à arriver premier.

C'est par l'entremise du Sultan Bakchiche qu'on y arrive, et c'est à qui s'en servira le plus.

Aussi, à Galata, où les banquiers connaissent exactement la valeur des vilayets, l'habileté et l'énergie des gouverneurs qui les dirigent, les Havalés sont escomptés suivant leur valeur supposée.

On achète un Havalé de fournisseur sur le

vilayet de Salonique pour 60 pour 100; sur celui d'Alep, pour 40; sur celui de Bagdad, pour 20, et un Havalé non gouvernemental sur Konia se vend couramment pour 8 pour 100!

On voit d'ici les conséquences déplorables d'un pareil système. Tel fournisseur qui pense qu'il sera payé en un Havalé, établit la moyenne, qui se calcule sur 33 pour 100, dont il faut défalquer soit l'escompte des banquiers, soit le bakchiche à donner, ce qui ramène à 20 pour 100 la moyenne des encaissements supputables sur Havalé, et ce qui force de payer aux fournisseurs cinq fois le prix réel des choses, avec la chance, soit d'être volé encore, soit de voler le gouvernement, s'il encaisse à un taux supérieur son Havalé.

Le Havalé a ses histoires comme le Bakchiche, et j'ai su, par exemple, qu'un étranger, un Anglais, je crois, qui venait de vendre à l'armée pour sept cent cinquante mille francs de moutons, ne pouvant être payé, fit intervenir son ambassadeur, et, après deux ans, obtint un Havalé de la somme. L'ambassadeur informa son gouvernement du succès de ses démarches. Mais, hélas! quinze jours plus tard, l'infortuné créancier reçoit une lettre de son correspon-

dant, dans laquelle celui-ci lui annonce que depuis six semaines il n'y a plus un sou dans la caisse du vilayet, et que le gouverneur se déclare hors d'état de payer.

Il y a de cela deux ans, et les choses en sont là.

Je ne veux pas ajouter d'autres méfaits du Havalé à celui-ci. Il suffit à démontrer que le Havalé, comme le Bakchiche, doit disparaître; qu'il désorganise un gouvernement et un pays, qu'il est une cause de ruine et de confusion, et que son maintien est une honte sur le front d'une administration.

Qu'on ne dise pas que cela ne se peut.

Depuis cinq ou six ans, dans le vilayet d'Andrinople, sous Réouf-Pacha d'abord et sous Kadri-Pacha ensuite, le Havalé a disparu.

Le vilayet d'Andrinople, prélèvement fait des dépenses du vilayet, remet, moyennant une commission insignifiante, ses fonds disponibles à l'agence de la Banque ottomane, admirablement organisée pour cela, et les expédie au ministère des finances.

Ce qui se fait à Andrinople peut se faire partout, et cela se fera le jour où l'on aura réalisé les réformes que je me propose d'indiquer.

IV

Parmi les sept plaies de la Turquie, j'ai cité le *Harem*. De ces sept plaies, le Harem est la pire. Il est la négation même de la vie sociale, qui s'arrête au seuil du *haremlik*.

Déchue de sa grandeur, repliée sur elle-même, reléguée dans un recoin inaccessible et presque honteux de la vie domestique, la femme turque, fatalement, cesse d'exister à l'état d'être, pour se réduire à l'état de chose, et, d'un seul trait, le Harem retranche ainsi la moitié de la vie intellectuelle et morale de la nation.

Qu'on s'imagine la femme européenne retranchée tout à coup de la vie extérieure, réduite à la seule fonction de servir au plaisir de l'homme !

Quel cataclysme épouvantable ! quel irrémédiable effondrement !

Je ne parle pas ici de cette partie d'entre les femmes qui se sont d'elles-mêmes condamnées à n'être que des instruments de plaisir ; qui ornent la façade de la grande foire contemporaine, et qui, par vocation ou par circonstance,

servent à faire la parade pour attirer la foule.

Je ne parle même pas de cet être articulé, à grimaces périodiques et volontaires, qui n'apporte comme appoint à la vie sociale que les prétentions de la femme vraie mêlées à la facilité corruptrice de la femme qui tient boutique de plaisir; je parle de la femme sincère que pénètrent le souffle de sa dignité, le sentiment de son devoir, l'orgueil de sa force ; qui mêle aux tendresses qu'elle accorde la préoccupation d'élever jusqu'à elle, au delà d'elle, l'homme saisi par son amour et comblé par un abandon qui devient le prix de ses efforts et l'orgueil de sa vie.

Je parle de la femme qui soutient; de l'étoile qui guide; de la mère qui console; de l'amie qui inspire. Je parle encore de ces grandes figures où la puissance créatrice de l'homme se confond avec la grâce craintive de la femme; de celles qui furent ou qui sont des écrivains, des penseurs, des philosophes et des patriotes; qui ont enrichi le livre universel, et qui ont semé des étincelles divines sur la route de l'humanité

Celles-là même, chez lesquelles l'action nerveuse se substitue à l'action directe du cœur et

du cerveau, ont su inspirer des entreprises hautes, des rêves éclatants, des sacrifices sans limite, que l'égoïsme humain aurait empêchés si on ne les avait accomplis l'œil fixé sur un sourire qui rayonnait, pour vous seul, à travers le nuage mystérieux qui le dérobait à la curiosité du monde.

Eh bien, le Harem, il vole au monde turc cette source de richesse infinie; il lui vole la délicatesse des allures, la tendresse des inspirations, l'idéal dans l'ambition.

L'énergie, l'intelligence, la force morale, la volonté et l'action qui décroissent dans le monde oriental, la cause de ce décroissement est dans le Harem, et elle y est presque tout entière.

L'homme, en Turquie, conserve une dignité extérieure, toute d'apparence et d'apparat, parce qu'il sait qu'il a chez lui, dans une partie inaccessible de sa demeure, un asile discret et inviolable où peuvent s'épanouir ses vices en toute sécurité.

Pendant tout le temps que j'ai passé à Constantinople, je n'ai pas vu un seul homme ivre dans la rue, un seul Turc, veux-je dire; pourtant, dans ces derniers temps, le goût des boissons

fermentées, et même du champagne, a fait parmi les musulmans des progrès assez inquiétants. Mais ils ne s'y livrent jamais pendant la journée, ni ailleurs que chez eux.

Quand le cerveau commence à être saisi, quand la gravité extérieure commence à être en péril, alors on transporte le maître dans le haremlik; la porte infranchissable se referme sur lui. Les odalisques, ou plutôt les *Odaliques* (de *oda*, chambre), les femmes qui lui appartiennent en dehors du mariage, mais dont il dispose légitimement, le reçoivent derrière la porte du haremlik, dérobent son état à la femme légitime elle-même, et sauvent sa dignité en le séquestrant jusqu'à son réveil.

Ainsi, peu à peu, le Harem, frivole et sans grandeur, se fait complice de tous les défauts, de tous les vices.

La femme qui ne peut agir que sur les sens s'efforce d'amoindrir l'homme qu'elle ne retient que par ses bassesses. Et encore je ne veux pas soulever ici le côté économique de l'institution, le train ruineux qu'elle entraîne; je ne veux pas rappeler que c'est à des mains purement mercenaires que se trouvent réduits les soins de la maison, et que, n'étant point l'égale

de l'homme, la femme donne au musulman des enfants issus d'une source qu'il considère comme inférieure au point de vue de la société, et comme impure au point de vue de la religion.

Le Harem, c'est la plaie béante, le gouffre sans lumière où s'égarent et se perdent les forces les meilleures de la terre turque. Il doit disparaître à jamais si, comme j'en demeure convaincu, l'empire turc aspire à compter désormais parmi les nations de ce monde.

V

On pourrait appeler la dette flottante « une plaie mineure », mais sa disparition est urgente.

La dette flottante, qui s'élève à plus de trois cent cinquante millions, comme une épave alourdie, flotte en travers du budget, en paralyse les mouvements réguliers, et en entrave la marche normale. Ces trois cent cinquante millions auxquels on ne peut faire face d'un côté sans faire le vide de l'autre, creusent sous les pas du gouvernement turc un gouffre financier de

plus en plus profond, et si on ne se hâte d'écarter cet obstacle, ils finiront par arrêter tout net les mouvements budgétaires de l'empire. Ce sera comme un cataclysme dans un cataclysme. Cette dette flottante est, à l'heure actuelle, la grande sangsue qui suce le budget turc, qui est déjà tellement exsangue, qu'il faut toute la puissance aspirante de la dette flottante pour dénicher dans le fin fond de ses veines épuisées la dernière goutte de sang qui y reste. Et non-seulement il faut élargir le déficit pour satisfaire aux exigences de la dette flottante, mais encore l'insuffisance des ressources dont on dispose fait que la dette flottante grandit pendant que le déficit normal s'élargit, et que ces deux plaies, loin de parvenir à se guérir l'une par l'autre, s'accentuent tous les jours davantage et réagissent l'une sur l'autre en sens inverse de la guérison.

Il ne faudrait pas un très-grand effort pour se débarrasser de cette plaie-là, et c'est pourquoi je l'ai appelée « mineure », car, dans ses effets, elle appartient bien à la catégorie des plaies « majeures ».

Avec un peu d'énergie et de résolution, en étudiant de près les ressources dont on dispose,

en affectant à la solution de la question de la dette flottante une des ressources les plus sûrement réalisables dont on est maître encore, — et il en existe, — on pourrait aisément, d'un jour à l'autre, même par un coup un peu arbitraire si l'on veut, consolider cette dette flottante à un intérêt de 5 ou 6 pour 100, ce qui serait un intérêt très-large si l'on assurait le payement normal, et au lieu de se trouver en face de cet obstacle constant, qu'il faut franchir à tout instant à grands coups de jarret, on aurait devant soi un payement annuel de vingt à vingt-deux millions, auxquels on pourrait ajouter encore quelques millions, pour les affecter à l'amortissement spécial de la dette flottante consolidée, en faisant une économie immense.

C'est une solution normale, honorable, et c'est à celle-là que j'ai fait allusion quand j'ai dit au Sultan cette phrase qu'on m'a reprochée : « qu'il y avait des maux dont souffrait la Turquie et qui étaient *facilement* guérissables. » Je suis convaincu que la Banque ottomane, si admirablement dirigée par ce trio rare à rencontrer, et que l'on nomme « Foster, Haas et Smythe », se chargerait bien volontiers, et dans les conditions les

plus rapides et les plus économiques, d'une telle opération, non pas pour en tirer un profit direct et immédiat, mais parce qu'elle a attaché sa prospérité, avec une loyauté très-grande et avec une très-énergique persévérance, au sort de la Turquie elle-même, et parce que, à cette heure, tout pas fait vers la prospérité de la Turquie ajoute à la puissance de la situation que la Banque ottomane occupe à Constantinople. Par cette seule et rapide opération possible, le trésor de la Turquie échapperait immédiatement à bien des embarras humiliants, le ministre des finances ne serait pas obligé à la veille de chaque Baïram, comme cela est arrivé encore à la veille du Courbam-Baïram auquel nous avons assisté, d'avoir recours à des emprunts humiliants de quatre-vingt ou de cent mille livres turques, pour payer aux fonctionnaires de la capitale et aux troupes d'élite qui y tiennent garnison un mois d'arriéré, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'avoir la barbe à moitié arrachée par les femmes turques qui font irruption dans son ministère, pour lui réclamer des payements de coupons et d'autres qu'il est hors d'état de réaliser.

Cela est arrivé, en effet, le lendemain du jour

où nous avons assisté au Courbam-Baïram à la mosquée de Bechik-Tache.

Eh bien, quand je me rappelle l'attitude magnifique de ces soldats, les allures martiales de ce régiment de Tcherkesses qui faisaient la haie, droits, fermes, superbes sous un aspect sombre et résolu, je sens grandir en moi toutes les espérances que je fonde sur l'inévitable relèvement de la Turquie.

Quelles troupes que ces troupes que l'on nourrit à peine et qu'on ne paye pas! Quels soldats, si seulement l'horrible administration dont elle souffre, la misérable intendance qui la paralyse, disparaissait à jamais!

J'ai vu pleurer un officier supérieur turc qui me racontait la dernière guerre :

« Quand nous avions battu et écrasé les Russes, après une lutte effrayante, car nous n'étions pas en nombre, ayant à peine mangé, mal vêtus, mal chaussés, nous voulions continuer, marcher sur l'ennemi battu et abattu. Si on nous avait laissé faire, nous les poussions l'épée aux reins jusque sur le Danube et nous le leur faisions repasser irrémédiablement, aussi vrai que Dieu est Dieu! Mais alors les chiens, les vautours qui sont chargés de nous adminis-

trer, nous ont forcés de rentrer. Nous n'avions ni munitions ni vivres! Mourir de faim, ce n'est rien! mais s'avancer contre un ennemi, le poursuivre, avoir à se battre et n'avoir plus une cartouche pour ses fusils ni une gargousse pour ses canons, cela, oui, cela est dur! Tenir entre les mains la gloire de son drapeau, le salut et l'honneur de son pays, et être obligé de rentrer derrière les remparts parce que des chiens n'ont même pas pris la peine de nous préparer de quoi nourrir nos canons et nos fusils!... Tenez! si je ne me suis pas tué ce jour-là, je ne me tuerai jamais! »

Nous voilà bien loin de la dette flottante, et je ne sais comment je me trouve à Plevna; mais le lecteur, s'il m'a suivi, doit être accoutumé à ces écarts, et doit se dire que j'aurais dû appeler ce volume : « *A tort et à travers.* »

VI

Parmi les sept plaies de la Turquie, j'ai cité l'absence des routes.

Je vais reproduire dans ce chapitre les pa-

roles officielles de Hassan-Femi-Effendi, ou Bey, ou Pacha, je ne sais au juste, mais d'un des hommes les plus inimaginables du gouvernement ottoman; le modèle de la résignation musulmane, l'imagination la plus féconde, la productivité la plus lente, le type de ceux « qui regardent couler l'eau ».

Je recommande ce chapitre aux méditations de M. Tirard, qui, je crois, est à cette heure ministre des travaux publics en France.

Il y verra de quelle façon un ministre philosophe constate les besoins de son pays, et se tourne les pouces ensuite.

Le 24 mai 1880, Hassan-Femi, aujourd'hui encore ministre des travaux publics, adressait au grand vizir un Rapport qui renfermait les lignes suivantes :

« Malgré ces circonstances favorables, si cet Empire est tellement arriéré, si le gouvernement et la nation ne peuvent se libérer de la gêne et des difficultés de tout genre qui, depuis tant de temps, paralysent leurs efforts, il faut, à mon avis, en rechercher une des principales causes dans notre indifférence pour les travaux d'utilité publique.

« D'autre part, comme de bonnes routes sont

encore indispensables au point de vue stratégique, et constituent même à ce seul point de vue un élément de force et de puissance pour l'État, on peut dire que la sécurité publique, la protection des personnes et des biens, la bonne distribution de la justice, dépendent absolument d'un réseau de bonnes voies de communication qui permettent à l'État d'affirmer sa puissance à l'intérieur du pays en y assurant l'ordre et la paix, et de repousser toute attaque ou toute ingérence de l'étranger. »

Et plus loin, ces lignes écrasantes, qui corroborent d'une façon si éclatante ce que j'ai dit plus haut, à propos du « Sultan Bakchiche et du chemin de fer de Moudania à Brousse entrepris en régie :

« En quelque pays que ce soit, pour l'exécution des travaux publics, il n'y a que trois systèmes qui aient été pratiqués.

« Le premier consiste à exécuter ces travaux en régie, c'est-à-dire aux frais et par les soins directs de l'État. L'expérience a surabondamment prouvé que ce système est pernicieux à tous les égards; les diverses tentatives faites dans cette voie ont démontré, en outre, que l'intervention du Gouvernement impérial dans

de pareilles entreprises entraînait des dépenses hors de toute proportion avec les résultats obtenus; ainsi, du reste, que j'ai pris la liberté de l'exposer dans un Rapport spécial, il n'est pas exagéré de dire qu'un travail obtenu par l'initiative privée au prix de dix piastres est revenu pour l'État à quatre-vingts et peut-être même à cent piastres, et encore le travail exécuté en régie est-il inachevé. Devant un résultat aussi fâcheux, persister dans une pareille voie, c'est n'avoir aucun souci des intérêts de l'État et du pays. »

A la suite de ce Rapport, que caractérisent les quelques lignes que je viens de citer, et qui était aussi énergique que concluant, Hassan-Femi publia un tableau qui résumait les travaux à faire, les résultats à viser et le but à atteindre.

Je ne puis, en vérité, rien ajouter de plus étourdissant que ce tableau, qui, à lui seul, prouve qu'on a tort de croire que Constantinople n'est plus le pays des *Mille et une Nuits*.

Jamais Scheherazade n'a rien raconté de plus saisissant pour tenir un auditoire en suspens; jamais la lampe d'Aladin n'a frémi plus doucement sous un doigt enchanteur; jamais mil-

liards n'ont exécuté un fandango plus éblouissant sous les yeux stupéfaits d'un public étourdi.

Mes lecteurs me pardonneront ces chiffres.

C'est un pur tableau de féerie que je place sous leurs yeux :

TABLEAU RÉSUMANT LE RAPPORT DE HASSAN-FEMI, MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS, EN DATE DU 24 MAI 1880 :

DÉPENSES

Routes	2,535 kil.	à 66,941 P.	169,595,652 P.
Chemins de fer	2,200 »	à 676,591 »	1,488,500,000 »
	1,787 »	à 653,366 »	1,167,565,000 »
	3,050 »	à 670,000 »	2,043,500,000 »
Ports de mer			134,782,608 »
Échelles et abris			91,304,345 »
Desséchements			65,217,391 »
Irrigations			65,217,391 »
Épis et endiguements			43,478,260 »
		Total	5,269,260,647 P.

REVENUS NETS ANNUELS

1. Desséchements, 66,000,000 dennums à 197,62 P.	13,043,478,260 P.
Irrigations, 16,500,000 dennums à 395,25 P.	6,521,739,130 P.
Total	19,565,217,390

2. Terrains vagues mis en culture	
P.	P.
123,200,000 dennums à 59,27.	7,304,347,826
Augmentation résultant du mouvement commercial et industriel	16,608,695,653
(Calculé à raison de 50 0/0, quoiqu'on l'admette partout à 100 0/0).	43,478,260,869
Augmentation du produit agricole et commercial.	43,478,260,869
	P.
Augmentation du produit annuel	86,956,521,738
Dont 1/10 par les impôts rentrera au Trésor, soit augmentation annuelle des revenus du Trésor	P. 8,695,652,173

Oui, vous avez bien lu. La piastre turque vaut 23 centimes.

Les dépenses à faire, suivant Hassan-Femi, s'élèvent à 1 milliard 200 millions de francs environ.

L'augmentation annuelle du produit qui en résulterait, toujours suivant le même Rapport, s'élèverait à environ 20 milliards de francs, et le revenu du Trésor de 2 milliards de francs;

c'est-à-dire que les dépenses totales seraient couvertes presque du double en une année de revenu plein.

Je n'ai pas besoin de dire, d'abord, que ces chiffres sont fournis d'après des données approximatives, parce que, pour faire des études serrées sur un tel ensemble de travaux, il aurait fallu faire des dépenses qui excèdent les forces du Trésor turc; et je n'ai pas besoin de dire non plus combien il est singulier de voir ce ministre, qui veut mener son pays dans la voie des transformations modernes, établir simplement que, sur l'augmentation brute des produits, le Trésor doit prélever, comme la chose la plus naturelle du monde, 10 pour 100, c'est-à-dire un impôt capable de ruiner toutes les entreprises du monde.

Mais, ces exagérations et ces contradictions à part, n'est-ce pas une chose effrayante que de songer à la détresse actuelle d'un pays qui recèle en son sein des richesses aussi immenses, abandonnées, négligées, perdues pour l'humanité ?

Car, si les données sont exagérées, ce qui n'est pas exagéré, c'est la fertilité immense du sol; ce sont les trésors qu'il renferme, les soli-

tudes effrayantes, luxuriantes et inexplorées qui le couvrent !

Qu'importe que Hassan-Femi ait annoncé des chiffres fantastiques ! Ce qui est certain, c'est que dans le vilayet de Bagdad, dont les Havalés se négocient à 20 pour 100, c'est-à-dire à 80 pour 100 de perte, le blé rend 180 et même 200 fois la semence, tandis que dans les plus fertiles contrées de l'Europe, il rend un maximum de 40 à 60 fois.

Faites la part des erreurs et des exagérations; dites que les dépenses totales s'élèveraient à 3 milliards de francs, qui trouveraient leurs revenus dans leurs rémunérations naturelles et dans la concession des territoires riverains des routes, des voies ferrées, des ports et des canaux; dites que l'augmentation du produit annuel serait de 10 milliards, et que l'augmentation annuelle des revenus du Trésor serait de 300 millions à côté de la prospérité générale du pays, et voyez ce que deviendrait, dans ces conditions, un Empire comme l'Empire turc !

Eh bien, un ministre des travaux publics qui a entrevu un pareil résultat doit être, comme vous pensez, hanté par l'éternelle obses-

sion de ce rêve... Rassurez-vous. Je suis allé voir Hassan-Femi. Je l'ai trouvé, comme toujours et comme partout, toutes portes ouvertes, donnant des audiences à tout venant, à voix basse, sans s'agiter, pendant que, dans le fond de la salle, à travers les portes, dans le grand vestibule couvert de nattes et dans les corridors, marchait, circulait, chuchotait la clientèle nombreuse, les innombrables employés, les oisifs et les flâneurs qui se donnent rendez-vous dans les ministères.

Quand je lui ai parlé de son Rapport, que j'avais étudié avec une si naturelle curiosité, et sur lequel je croyais pouvoir engager une conversation avec lui, il a été très-charmé de voir que j'avais retenu les kilomètres et les milliards fantastiques qui voltigent dans ces pages; mais j'ai lu dans son regard un étonnement voisin de la stupéfaction quand je lui ai demandé par quels voies et moyens il comptait y aboutir.

Pas un cheveu, sous son fez, n'y avait jamais songé! Il avait écrit cela avec la satisfaction d'un mangeur de haschisch qui part pour le pays des rêves, mais jamais, au grand jamais! il ne lui est venu à l'idée de pousser les choses au delà.

Quand je lui ai demandé à combien montait le budget de son ministère, il m'a répondu : « A quatre millions de francs, quand il est tout payé. » Et cet homme, qui, il y a plus de trois ans, a conçu des projets qui se montent à des milliards, se trouve, depuis lors, en présence d'un budget incertain de quatre millions qui suffit à peine aux réparations les plus urgentes! Je ne crois pas qu'on trouverait ailleurs, dans aucun pays du monde, une sérénité aussi haute à côté d'une déception aussi constante; et je ne crois pas non plus qu'il existe un autre pays du monde pour qui l'absence de routes et de communications constitue une plaie plus vive ni une cause d'infériorité plus douloureuse.

VII

J'ai cité le Vakouf, ou plutôt les biens Vakoufs, parmi les sept plaies de la Turquie.

Les nations sont comme les individus : il faut les ausculter pour en connaître la maladie. J'ai traité, depuis douze ans, la Turquie par

correspondance, et mes lettres à ce sujet formieraient des volumes; mais j'avoue qu'il m'a fallu l'auscultation à laquelle je viens de me livrer pour juger de son état réel.

J'ai dit ce qu'était le Sultan Bakchiche et son cousin germain le Havalé. Le Vakouf complète cette trinité rongeuse, ce triple cancer qui dévore le pur sang de la Turquie. Il faut l'examiner de près pour se rendre compte des ravages qu'il exerce.

Le Vakouf, je n'ai pas besoin de l'expliquer; tout le monde le connaît dans son acception générale. Mais s'il ronge la Turquie, ce n'est pas parce qu'une masse énorme de biens et de propriétés appartiennent aux hospices, aux couvents, aux œuvres pies et aux écoles, mais parce que non-seulement ces biens demeurent neutres entre les mains des usufruitiers éternels, mais parce que ces biens, frappés d'avance par la prétérition du Vakouf, demeurent sans cesse sans produit, sans avenir possible.

Telle propriété frappée de déshérence et destinée d'avance à devenir Vakouf, même entre les mains de son propriétaire, cesse d'avoir une valeur et dépérit, non-seulement

dans sa valeur intrinsèque, mais encore dans ses revenus; car fermiers, locataires et cessionnaires, sous le coup d'une expropriation sans indemnité, ne l'acceptent qu'à un prix dérisoire, et se garderaient bien d'y apporter le moindre soin et la plus petite amélioration.

Quelquefois le Sultan jette son dévolu sur un bien Vakouf, l'achète à son prix actuel et sur la base de ses revenus du moment, et en fait cadeau à un de ses favoris, — car jamais Abd ul-Hamid, qui est intègre, n'use de son pouvoir absolu en sa propre faveur.

Ainsi, on m'a montré, et j'ai visité une maison tombée en déshérence et qui allait passer à l'état de bien Vakouf, que le Sultan a réclamée pour l'acheter. Vous pensez bien qu'on n'y fait pas la plus petite objection. Le Padischah n'aurait qu'à prendre prétexte d'un refus pour mettre en branle la question du Vakouf. La maison rapportait 3,000 piastres ou 690 francs; le Sultan l'a très-largement payée 20,000 francs. A la rigueur, il pouvait la payer sept, huit, dix mille francs en la capitalisant à 7, 8, 10 pour 100. Donc, il l'a achetée 20,000 francs et en a fait cadeau à... le nom est inutile. Trois mois après, le nou-

veau propriétaire a vendu un terrain qui en dépendait, pour 120,000 francs, et il a loué la maison, telle quelle, les réparations à la charge des locataires, 300 livres turques, soit 6,900 francs; et elle est louée à très-bon marché à cause des réparations qui sont demeurées à la charge des locataires.

Croyez-vous que j'exagère en disant que cette maison, qui valait 6,000 francs, en la capitalisant à 10 pour 100 sur son loyer de 690 francs, valait en réalité 250,000 francs, c'est-à-dire 40 fois autant?

Eh bien, c'est là la moyenne de la valeur actuelle des biens Vakoufs comparés à leur valeur réelle.

Quand j'ai parlé des Vakoufs au vieux Namik-Pacha, il m'a dit : « Les Vakoufs ne représentent pas ce qu'on s'imagine. Les mosquées, les hospices et les œuvres pies ont à peine de quoi vivre, et ils ne pourraient se suffire s'ils ne recevaient pas d'autre assistance. » Cela est très-exact, et c'est la grande théorie des vieux Turcs qui défendent les Vakoufs.

Seulement, le jour où les Vakoufs seront sécularisés, le jour où les propriétés menacées de déshérence cesseront d'être frappées de

mainmorte, elles vaudront quarante fois ce qu'elles valent, et l'on pourra réserver aux mosquées, aux écoles et aux œuvres pies le double de ce qu'elles en tirent aujourd'hui, et garder encore les dix-neuf vingtièmes de leur valeur pour en disposer.

L'estimation de la valeur réelle des biens Vakoufs est très-controversée, et, au fond, personne ne la connaît exactement, parce que ceux qui les détiennent n'ont aucun intérêt à fournir là-dessus des renseignements exacts.

Mais parmi les hommes les plus compétents, l'opinion est que les biens Vakoufs de l'Empire s'élèvent à la valeur réelle de *deux milliards de francs!* et qu'ils ne rapportent pas vingt millions, et encore ceux-là affirment la valeur réelle au-dessous et le revenu au-dessus de ce qui est.

Or, qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas d'une confiscation, il s'agit d'une mise en valeur, en réservant même le double de leur revenu actuel pour les œuvres qui sont en jouissance de ces revenus.

Ceux qui possèdent aujourd'hui les biens Vakoufs les administrent au hasard, sans jamais s'en occuper, car il faut dire que les

bénéficiaires sont des gens — comme tous les Turcs d'ailleurs — qui ne sont ni rapaces, ni avides de bien-être, ni même ambitieux. Ce sont les subalternes des mosquées et des couvents, les domestiques, les inférieurs qui exploitent leur position et sont des sujets fidèles du Sultan Bakchiche.

Quant aux sophtas, quant aux commentateurs qui pâlissent sur le Coran et l'expliquent, ils n'ont cure d'argent ni de bien-être, ils se nourrissent de rien et n'ont pas besoin davantage.

Eh bien, le Vakouf est comme la petite vérole : le microbe qu'il renferme peut tuer ou guérir, selon qu'on l'abandonne à sa propre action ou qu'on l'applique comme Jenner ou comme Pasteur.

C'est un virus mortel, dont on peut tirer la guérison de la Turquie. Tous les maux, toutes les plaies de ce pays se tiennent. Si on le guérit du Vakouf, et si l'on infuse le virus du Vakouf dans les veines financières de l'Empire, on le préservera du Havalé et du Sultan Bakchiche ; on pourra changer son administration, sa police; on pourra l'ouvrir, par des routes, des ports et des voies ferrées, à

la civilisation et au progrès ; on pourra établir la sécurité sur ses routes ouvertes et grandes ; on pourra rappeler la confiance de l'Europe ; et lorsque le pays sera sorti de sa misère, de son état de faillite, de sa corruption administrative et judiciaire, Abd ul-Hamid pourra donner un grand et salutaire coup de bistouri dans sa dernière plaie, dans le Harem, et rendre la paix à l'Europe en rendant la vie, la santé et la force à son Empire.

Ce que je me propose de dire dans la lettre qu'on va lire, c'est par qui et comment cette cure immense, et d'une conséquence universelle, doit être tentée pour être menée à bonne fin.

XXI

UNE ESPÉRANCE.

Je ne veux pas faire ici de la science.

On a écrit sur la Turquie tant de choses oubliées et inconnues depuis lors, qu'avec de la patience et de l'esprit d'ordre j'aurais pu produire, moi aussi, une de ces compilations alourdies qui rangent un homme bien avisé dans la grande catégorie des savants, qui mène à tout.

Je veux me borner à faire du bon sens, et puissé-je y réussir!

J'ai reproché à M. Forster, et à tous ceux qui l'ont précédé, de condamner la Turquie d'un seul trait, de prononcer sa mort, et, après avoir prononcé cette sentence, de juger que leur devoir était rempli. C'est une façon d'agir que je ne veux pas imiter.

J'ai montré les maux profonds dont souffre

la Turquie, mais je ne les ai pas montrés avec la joie d'un homme qui tressaille d'aise devant une victime expirante; je les ai montrés avec la cruauté mélancolique d'un chirurgien qui met les plaies à nu dans l'espoir d'en indiquer le remède.

Mais je ne m'exagère en rien la portée de mes propos, et tout en donnant les moyens qui me paraissent devoir réussir, j'admets fort bien que je puisse me tromper.

Je vais essayer de démontrer, — ce qui est un point capital,—qu'il faut que la Turquie vive pour que l'Europe ne meure point, et, si j'y parviens, il sera bien prouvé qu'il faut la guérir et non l'assassiner.

Et tout d'abord, il ne suffit pas qu'une nationalité disparaisse simplement de l'Europe. C'est un gouffre qu'il faut combler. Il faut donc se demander par qui, du consentement possible de l'Europe, les Turcs pourraient être remplacés à Constantinople. Et dès ce premier pas, je me heurte contre une épouvantable légèreté. Je ne sais si, dans les profondeurs de leurs conceptions intimes, les grands hommes qui règlent les destinées du monde se sont arrêtés à cette question; mais l'immense masse des raisonneurs

politiques s'est-elle jamais dit que la possession continue de Constantinople est absolument impossible sans la possession simultanée de la Turquie d'Asie? S'est-elle dit que fatalement, irrémédiablement, la puissance qui occupera Constantinople devra aller de la mer de Marmara à l'Archipel, de l'Archipel à la Méditerranée et de Brousse à Trébizonde?

Oh! je ne dis pas qu'elle n'y parvienne. Je veux admettre que, chassés de Constantinople, passant le Bosphore et refoulés en Asie, au delà même des limites de la Turquie d'Asie, les Turcs, vaincus après une lutte acharnée, même sans lutte si l'on veut, et comme d'aucuns le prétendent, disparaissent de l'Europe.

Eh bien, quelle est la puissance à laquelle l'Europe permettra de prendre Constantinople et la Turquie d'Asie, sans compter les annexions inévitables en Europe? Quelle est la puissance qui ne l'épouvanterait pas en s'emparant non-seulement de Constantinople, de cette clef universelle, de ce fleuron éclatant, mais encore de la Turquie d'Asie, de ce grenier d'abondance d'hommes et de richesses, devenu formidable entre les mains d'un État déjà organisé?

Et il ne faut pas nier ce que j'avance.

Dans leurs combinaisons intimes, les Russes avouent qu'il faut arriver à Constantinople par l'Asie Mineure, et les Autrichiens, qui y arriveraient par les Balkans, savent, je pense, qu'étant arrivés par les Balkans, ils continueraient par l'Asie Mineure.

La différence entre les Russes et les Autrichiens, c'est qu'ils commenceraient et finiraient en sens inverse; les uns allant de Fiume à Trébizonde, et les autres allant de Trébizonde à Fiume, en passant par Constantinople tous les deux.

Dans les derniers temps, il est devenu de mode, une mode facile, de dire que tel ou tel État se désintéresse de la Turquie. Se désintéresser de la Turquie! Mais c'est pour tout État européen un simple suicide. Nul ne peut se désintéresser de la Turquie, parce que celui des grands États actuels qui possédera la Turquie, fatalement, après de longues années de luttes, finira par y succomber ou par y faire succomber l'Europe.

Admettez la Russie à Constantinople et s'étendant jusqu'aux limites de la Turquie d'Asie.

Mais, à partir de ce jour, comme un siphon gigantesque, elle aspirera les populations slaves

de la presqu'île des Balkans tout entière. Cela ne se peut discuter, cela est écrit, inévitable, fatal.

Les gouvernants peuvent intriguer, chicaner, lutter; les populations slaves des Balkans appartiendront, *de facto,* à la Russie, à Constantinople.

Allez donc aujourd'hui encore par le Monténégro, par la Bosnie, par la Serbie, par la Bulgarie et *même par la Croatie,* et parlez au paysan dans sa langue, à voix basse, de l'Empereur de Russie. Aussitôt, prenant entre le pouce et l'index son chapeau orné d'images de saints grecs, il le retournera de gauche à droite, et, s'inclinant dévotement, il répétera le nom du grand Chef sacré de sa race comme un Turc qui prononce le nom d'Allah! L'Empire d'Autriche aura vécu le jour où la Russie sera à Constantinople. Que l'Allemagne le veuille ou non, les Allemands de l'Autriche se confondront avec son Empire après que les Slaves d'Autriche auront suivi la grande trombe aspirante de la Russo-Turquie. La Hongrie désemparée, la Roumanie sans bouclier, comme deux épaves, flotteront de choc en choc au milieu de la débâcle torrentielle du monde slave; les morceaux

épars de l'Illyrie et de l'Istrie, de la Carinthie et de la Carniole, s'agrégeront au monde italien ou au monde turco-slave, au hasard des événements impénétrables encore, et ces deux puissances, le monde teuton et le monde slave, se trouveront face à face dans un heurt formidable et incessant qui ébranlera l'univers.

Hormis d'habiter les îles Sandwich, aucune puissance ne pourra demeurer étrangère à un tel cataclysme, et l'Europe, ébranlée dans sa base, sans cesse se verra au seuil d'un insondable abîme. Supposez le contraire. Supposez l'Autriche, avec l'appui de son allié actuel, avançant vers ce que l'on appelle ses « destinées orientales » et arrivée à Constantinople. Elle aussi elle marchera fatalement vers l'Asie. Son centre impérial se déplacera absolument. L'Asie Mineure ne suffira ni à son ambition ni à son budget. Elle aussi, en lutte avec la Russie, elle ira de Trébizonde à Fiume, elle englobera de gré ou de force la presqu'île des Balkans tout entière. Et je devrais dire : elle l'absorbera de gré et non de force, parce que la presqu'île des Balkans et toute la ligne slave qui a Fiume pour angle, qui englobe d'un côté le cours de la Save et de la Drave, et qui de l'autre contourne

les côtes de l'Adriatique pour ne s'arrêter qu'aux Portes de Fer, toute cette ligne se donnera à la puissance chrétienne qui aura son siége à Constantinople.

Lorsque au quinzième siècle Étienne le Grand, prince des Roumains, qui luttait contre les Turcs, se vit étendu sur son lit de mort, il appela son fils Bogdan et lui conseilla de se placer sous la protection des Turcs, ses ennemis; et Bogdan le fit, devenant non pas un prince conquis, mais un prince allié et protégé par les Turcs, en échange d'un tribut payé à des protecteurs. Pourquoi? Parce que contre une puissance réelle qui gouverne à Constantinople, nulle autre qu'elle-même ne peut protéger les populations balkaniques, et que, en dehors d'elle, toute autre protection est impuissante. Si aujourd'hui la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, le Monténégro et presque la Roumélie peuvent aspirer à une vie indépendante, c'est que les possesseurs mahométans de Constantinople sont devenus incapables de les conquérir, et que, quel que puisse être leur relèvement à venir, tout ce qu'ils pourront ambitionner, ce sera de conserver, à l'extrémité de leur Empire asiatique, cette capitale de Constanti-

nople qui les rattache au monde moderne et vivant. Mais, il faut le savoir, les Turcs sont les seuls, absolument les seuls, qui puissent s'accommoder des frontières actuelles de la Turquie d'Europe sans espoir de les élargir désormais.

Mais l'Autriche, comment pourrait-elle gouverner à Constantinople sans se rattacher à l'Europe par l'absorption complète du pays des Balkans jusqu'aux extrémités adriatiques dont j'ai parlé?

Seulement, les conséquences finales, malgré des causes plus complexes encore, demeureront les mêmes. L'Autriche, devenue une puissance slavo-asiatique, cessera d'être un tampon et un pondérateur entre le monde slave et le monde germanique, et ce grand Empire flottant de l'Autriche, vaguement défini, dont le rôle déterminant résulte précisément de sa situation intermédiaire et flexible, s'écroulera en Europe pour essayer de se consolider en deçà et au delà du Bosphore et de la Marmara.

Y a-t-il, en effet, dans le monde entier, un autre Empire qui pourrait, comme l'Autriche, au hasard des événements, s'allier aujourd'hui avec l'Allemagne contre la Russie, et demain avec la Russie contre l'Allemagne?

Le grand art, le coup de maître du prince de Bismarck, a été de se créer, dans le centre unique de toutes les alliances contre l'Allemagne, une alliée pour l'Allemagne, et, par cela même, de tenir en main la clef de toutes les alliances pratiques, effectives et possibles. Le jour où l'Autriche sera à Constantinople, où son centre sera violemment déplacé, où Vienne aura cessé d'être sa capitale politique obligée; ce jour-là, la grande séparation qui empêche le conflit slavo-teuton aura disparu; deux empires également asiatiques et également slaves se dresseront l'un contre l'autre, et l'Allemagne, qui alors encore aura absorbé l'élément austro-germanique, sera tenue les armes au bras, n'osant, ne pouvant s'allier à aucune de ces deux puissances, de peur de contribuer par la défaite de l'une à l'écrasante omnipotence de l'autre. Mais de telles situations ne peuvent ni se prolonger ni durer, et l'Europe, par la seule formation de ce nouvel état de choses, sera rejetée dans la barbarie des combats sans trêve et presque sans issue, car, on ne peut trop le répéter, avec l'Autriche s'écroulera l'équilibre de l'Europe.

Et qu'on ne se figure pas qu'il y aura là place

pour des spectateurs et qu'on pourra assister à cette lutte sans y prendre part et en choisissant son heure; non, de telles convulsions affecteront le monde tout entier, et la ceinture d'argent n'en préservera pas l'Angleterre elle-même, car l'Asie, l'Afrique, les Indes aussi, seront entraînées dans cette mêlée devenue universelle.

La Russie et l'Autriche à Constantinople sont pour l'Europe et pour le monde une menace égale, parce que la présence de l'une comme la présence de l'autre sur le Bosphore marque la disparition de l'Empire d'Autriche tel qu'il existe, et que cette disparition a pour conséquence fatale un écroulement sanglant et confus de l'Europe en sa forme présente.

Donc, il ne faut pas dire que c'est la Turquie qui disparaît en lui substituant la Russie ou l'Autriche, il faut dire aussi que c'est l'Autriche de nos jours, cette clef de voûte de l'équilibre européen, qui s'effondrera avec la Turquie, et cette démonstration faite, qui donc pourrait sans crime consentir à ce que les événements la justifient? Ce sont là des désastres que l'on subit, mais non pas que l'on combine.

En dehors de la Russie et de l'Autriche, il est une troisième puissance qui, dans ses aspira-

tions hardies, semble tourner vers le Bosphore des regrets et des espérances. Je ne voudrais rien dire qui choquât les Grecs, que j'aime, dont j'admire le génie constant, et que j'ai eu le bonheur de pouvoir servir; mais leur rêve est la plus étrange des chimères.

D'abord, depuis cinquante ans, ils n'ont point démontré qu'ils fussent réellement capables de grandir; leur crédit n'est pas de ceux qui attirent les hommages du monde, et leurs entreprises en Thessalie ne marquent point qu'ils soient en état de faire le bonheur des peuples conquis. Mais, en dehors de cela même, ils sont trop pauvres pour entretenir une capitale comme Constantinople, trop peu puissants pour résister aux assauts de l'Asie, et moins encore pour s'en emparer. Ils sont incapables de s'attirer les éléments slaves, incapables de conserver Byzance ni contre le retour des Arabes, ni contre les convoitises austro-russes, et ils ne seraient à Constantinople qu'un embarras de plus, sans apporter une solution qui pourrait constituer un problème en moins. En dehors de ces trois puissances, dont aucune ne peut être tolérée ni même supposée à Constantinople, il n'est point de nation européenne qui aspire ou

qui puisse aspirer à régner sur le Bosphore, et ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie n'en ont jamais rêvé. Or, la suppression de la Turquie en Europe devrait pourtant avoir pour conséquence inévitable la substitution d'une autre nation à sa place, et cette substitution, nous l'avons vu, serait un malheur irréparable pour le monde entier.

On a bien, pendant quelque temps, pour ne laisser dans l'ombre aucune des solutions entrevues, on a bien parlé de Constantinople neutre, mais ici encore la nécessité de couvrir cette possession contre la côte asiatique rend la solution chimérique, car une ville cesse d'être neutre lorsqu'elle est hors d'état d'être protégée soit par elle-même, soit par ceux qui couvrent sa neutralité, et Constantinople neutre ne pourrait, ni par elle-même à cause de sa faiblesse, ni par les autres à cause de leurs divisions, être couverte contre l'Arabe qui la guetterait sans relâche.

Nul ne peut être toléré à Constantinople, hormis ceux qui y sont. Il faut que la Turquie vive pour que l'Europe ne meure point; il faut rechercher et savoir par qui et comment elle peut vivre.

Je n'ai pas besoin de le dire. Ni ceux qui convoitent Constantinople, ni ceux qui sont leurs alliés avec une arrière-pensée de compensation quelconque, ne peuvent être appelés à tenter le relèvement et la guérison de l'Empire turc, ni à faire une politique qui y conduise.

Ni la Russie ni l'Autriche (laissons la Grèce en dehors de ces hypothèses); ni l'Autriche ni la Russie ne le peuvent, à cause de leur ambition directe.

Ni l'Allemagne ni l'Italie ne le peuvent, à cause du concours latéral qu'elles apportent, à cette heure, aux ambitions orientales de l'Autriche.

La France et l'Angleterre restent seules à le pouvoir tenter, et encore à cette heure, en l'état de la question égyptienne, c'est la France qui, dans cette voie de la guérison et du relèvement de la Turquie, doit précéder l'Angleterre, sauf à l'y convier avec elle à un moment donné.

Il existe encore actuellement en France une certaine école qui rêve, pour ce pays, à l'idée d'une alliance avec la Russie. Je veux examiner cette politique.

Il n'y a pas de politique de guerre.

La guerre, c'est la négation de la politique,

parce que la politique est la négation du hasard. La guerre est un résultat, ce n'est pas une combinaison; on ne peut combiner une guerre que lorsque la victoire est d'une certitude absolue : mais alors c'est un guet-apens de nation à nation, c'est-à-dire un égorgement et un assassinat; ce n'est plus la guerre.

Y a-t-il encore en Europe un seul cerveau pondéré qui croie que c'est le prince de Bismarck qui a préparé les incidents d'où est sortie la guerre de 1870?

Que c'est lui qui a engagé la *Gazette de France* à dénoncer, par opposition à l'Empire, l'ambassade espagnole qui se rendait en Allemagne pour offrir la couronne au prince de Hohenzollern?

Que c'est lui qui a fait changer, en une nuit, les dispositions du cabinet Ollivier, lequel, à minuit, préparait une communication aux Chambres pour annoncer la renonciation du prince de Hohenzollern, et qui, le lendemain à onze heures, informait l'ambassadeur Olozaga que le comte de Benedetti ayant été insulté, la France déclarait la guerre, presque au même instant où le duc de Gramont disait à lord Lyons : « *Comprenez-vous cela! Le prince*

de Bismarck fait dire partout que notre ambassadeur a été insulté, ET IL SAIT POURTANT BIEN QUE CELA N'EST PAS VRAI! »

Est-ce encore le prince de Bismarck qui a fait affirmer par le marquis de Talhouët qu'il avait vu la dépêche qui annonçait l'injure faite à l'ambassadeur de France?

Non, il n'y a pas de politique de guerre. La guerre éclate au gré des événements qui se déroulent en dehors de l'action combinée des hommes.

Si au lendemain de la renonciation du prince de Hohenzollern, M. Émile Ollivier était monté à la tribune et s'il avait dit : « Messieurs, je signale ici l'hommage le plus grand et le plus amical qui ait été encore rendu à ce pays; le respect le plus profond qui ait été payé à son Souverain; le triomphe le plus grand qui soit échu à sa diplomatie. Le prince de Hohenzollern, devant les légitimes préoccupations de ce pays, renonce au trône d'Espagne, et Sa Majesté le roi Guillaume, en y souscrivant, donne à la France un gage à la fois d'estime et d'affection. Vous vous associerez à l'hommage que je lui rends, et, quant à nous, nous serons heureux de répondre à cette attitude par notre loyale amitié! »

S'il avait dit cela, ou mieux que cela, les voûtes du Corps législatif auraient retenti d'acclamations enthousiastes, on aurait illuminé sur les bords de la Seine comme sur ceux du Weser et de l'Elbe, et la guerre étant devenue impossible pour quelques années, la France, avertie par le danger qu'elle venait de courir, s'y serait préparée et l'aurait paré.

Est-ce que cela aurait dépendu de M. de Bismarck d'empêcher M. Émile Ollivier de tenir un discours semblable?

Non! la politique de guerre n'existe pas. S'il faut toujours être prêt à la guerre, c'est pour pouvoir garder la paix, et la seule politique de guerre est celle qui doit aboutir à la conservation de la paix, si on le veut.

Toute alliance à longue échéance conclue pendant la paix, et qui signifie « guerre », est une alliance antipolitique et néfaste.

Les alliances conclues peuvent, le moment venu, changer la face des guerres; elles ne demeurent politiques que si elles tiennent la guerre pour éventuelle et si elles prennent la paix pour but.

Une alliance entre la France et la Russie est impolitique et antipolitique parce que cela ne

peut avoir d'autre but que la guerre. Admettons-la pourtant. La Russie et la France ne seront pas seules, dit-on ; elles s'agrégeront les petits États.

Oui ; elles s'agrégeront le Danemark d'un côté et la Hollande de l'autre ; mais la Suède et la Norvége et la Belgique seront dans le camp opposé, et la Turquie, et la Roumanie, et la Bulgarie, et la Serbie, directement menacées, se joindront aux adversaires de la France et de la Russie ; car une alliance franco-russe ne peut signifier qu'une chose : la conquête de Constantinople pour l'une ; la revanche sur le Rhin pour l'autre.

Que fera l'Angleterre ? Ceux qui la disent désintéressée dans l'existence de la Turquie sont insensés. Une alliance entre la France et la Russie jette forcément et violemment l'Angleterre du côté de la Turquie, c'est-à-dire contre l'alliance franco-russe. Quoi qu'on en dise, l'Angleterre ne peut admettre à Constantinople un empire russo-asiatique ; elle sait bien que son corps pourrait y résister, mais que ses antennes, qui sont indispensables à son existence, en seraient irrémédiablement menacées et compromises. Veut-on mesurer maintenant

les conséquences immédiates, fatales, impérieuses d'une alliance franco-russe?

Tout le reste de l'Europe, y compris la Turquie, allié contre elles!

Faut-il insister? Faut-il dire que le triomphe de cette alliance serait pour la France pire que sa défaite?

Faut-il montrer que le triomphe d'un Empire russo-asiatique et d'un Empire slavo-asiatique serait pour la France et pour l'Europe l'asservissement prédit par Napoléon Ier?

L'alliance franco-russe est une chimère qui ne se peut réaliser, un désastre si elle se réalisait.

Les Russes le savent bien. Ils en ont fait depuis douze années la monnaie de singe dont ils payent les bonnes grâces de l'Allemagne. Ce n'est point une politique sérieuse chez eux, et toute avance ostensible de leur part faite à la France a été suivie de lendemains pleins d'effusions germaniques, de visites de conciliation, de baisers qui ont retenti du Dniéper à la Sprée.

Je ne veux pas médire des hommes d'État français, et je n'accuse que l'instabilité de la politique française, où un ministre qui passe

lègue à un ministre qui arrive une politique internationale nouée au hasard, continuée à regret, poursuivie à tâtons.

Si ce pays veut faire une politique étrangère vraie, simple, honnête, infailliblement fructueuse, salutaire pour tous, et peut-être glorieuse pour lui, il n'en a qu'une seule à faire : une politique sincèrement, fermement, courageusement turcophile. C'est à Constantinople et non à Pétersbourg que peut être la solution la plus profitable du problème international français.

La France est aujourd'hui la seule nation au désintéressement de laquelle puisse croire la Turquie.

La Tunisie a cessé d'être une ombre à ses yeux; elle est devenue, au contraire, un gage de fidélité de la France envers la Turquie, car la France n'y porte pas ombrage à la Turquie, et la Turquie y peut nuire à la France.

Demain, lorsque la question égyptienne sera résolue, la France conviera l'Angleterre à l'œuvre commune et grande du relèvement de la Turquie, et, sur ce sol ottoman, les deux nations, déterminées à agir et à guérir, retrouveront l'unité cordiale et vitale, ailleurs ébranlée, et presque compromise.

Je ne veux pas faire ici de la polémique de journaliste.

Je ne relèverai donc pas le crime de lèse-patriotisme que commettent les Français qui poussent à la haine de l'Angleterre : l'union et l'action commune de la France et de l'Angleterre à Constantinople, c'est la force et l'avenir de l'une et de l'autre, c'est la paix future remise entre leurs mains; c'est peut-être, au gré des circonstances, la politique de transaction, la seule humaine et la seule vraie, aboutissant à l'effacement de la haine qui sépare aujourd'hui deux nations voisines sur le continent. Unies dans un commun et sincère effort, et d'accord avec la Turquie, nul ne peut barrer à l'Angleterre et à la France la route du Bosphore, et il faut que nul ne le puisse, pour que ces deux nations soient toujours prêtes à voler au secours de leur protégée.

Constantinople, d'autres l'ont compris avant moi, Constantinople, pour longtemps encore, demeurera, aux yeux du politique clairvoyant, le point central de la lutte internationale de l'Europe. C'est là que converge le grand combat mystérieux qui se prépare, qui se poursuit, et qui veut éclater.

Supposez, à cette heure, le problème que je pose, non pas résolu, mais en voie de se résoudre : supposez l'Angleterre et la France protégeant et réglant d'un commun et sincère effort les destinées et le relèvement de la Turquie; supposez la Turquie se relevant, devenant une force capable de résister, et s'appuyant loyalement sur les bras puissants de la France et de l'Angleterre; supposez cela, et toute la combinaison échafaudée à cette heure, toute l'œuvre diplomatique et raffinée si laborieusement élevée s'écroule.

La politique russe, lancée avec une rapidité vertigineuse vers Constantinople, s'arrête. Un empire turc relevé, fortifié, capable de se défendre, et certain de résister en s'appuyant sur la France et sur l'Angleterre, échappe, sinon à ses convoitises, du moins à ses tentatives.

La politique orientale de la Russie garde peut-être son rêve obstiné, elle cesse d'avoir un objectif immédiat.

Dans la presqu'île des Balkans, désormais, la seule politique de la Russie consiste à fortifier les petits États, à les rendre indépendants, indépendants de tous, car ils deviennent le tampon naturel entre la Turquie d'Europe,

l'Autriche et la Russie elle-même. La politique de convoitise fait place à la politique de prudence et de conservation. Bornée dans son ambition orientale, qui aujourd'hui lui sert de dérivatif, la Russie est forcée de se consolider par des réformes intérieures, au lieu de se protéger par des conquêtes, et de faire le bonheur de ses propres sujets, avant de songer généreusement à faire celui des autres nations.

L'alliance austro-germanique cesse d'avoir un but, c'est-à-dire une raison d'être.

Arrêtée au seuil de sa marche vers l'Orient, n'ayant plus à redouter un choc avec la Russie sur ce terrain, ne pouvant plus rêver des compensations contre la contagion et l'expansion germaniques, l'Autriche a pour devoir salutaire, dans l'intérêt de sa propre conservation, de se soustraire à l'action de l'Allemagne, et elle le peut, car, n'ayant plus rien à craindre de la Russie, c'est elle qui reconquiert toute la force, puisque c'est elle, elle surtout, et presque elle seule, qui peut faire pencher la balance, selon qu'elle se tourne du côté de la Russie ou du côté de l'Allemagne. L'élément slave qu'elle contient en elle-même, et qui demeure indépendant, comme celui des Balkans, empêche

cette effroyable menace d'un empire slave compacte, qui se rue comme une force écrasante sur l'Europe tout entière.

Ainsi, il suffirait d'une Turquie assez forte pour se défendre, et certaine de résister avec l'appui de ses deux loyales protectrices, se relevant et marchant vers une ère meilleure; il suffirait que l'Angleterre et la France se séparassent du concert des vautours européens dont la politique consiste à vouloir se partager le foie turc, pour que, par cela même, la politique de spoliation, de partage, d'élimination nationale s'écroulât, et pour que forcément l'Europe fût condamnée à une politique de paix prolongée, à une politique d'honneur.

Je sais bien qu'en l'état des passions actuelles, on est mal venu de conseiller à la France une politique qui ne soit pas d'une façon ostensible une politique de revanche.

Mais, je l'ai déjà dit, la revanche, telle qu'on la comprend, c'est la guerre, et il n'y a pas de politique de guerre.

Lorsqu'une nation, par d'incessants efforts et de terribles habiletés, a été, de circonvallation en circonvallation, enfermée dans un isolement menaçant et funeste; lorsque, pour l'isoler, on

fait entrevoir à l'Autriche des conquêtes orientales; à l'Italie des revanches extérieures; à l'Espagne je ne sais quel rêve de restitution irréalisable, la première politique que puisse suivre cette nation, la seule, la plus impérieuse, la plus vitale, c'est de briser la trame nouée autour d'elle; c'est de porter les coups de sa politique vers le point central de la combinaison dont elle se sent la victime.

Pour la France, ce point central, c'est Constantinople, puisque c'est là la terre promise, — promise à l'Autriche, — et qui a déterminé l'alliance austro-germanique.

Qui peut dire, qui peut prétendre que ce n'est pas de là que partira l'occasion d'une revanche, non pas violente, mais pacifique, transactionnelle, qui amortira les souvenirs cuisants d'un côté et effacera des haines dont souffre le monde entier et qui le tiennent sans cesse en suspens?

Qui peut prévoir si ce n'est pas en Orient, et non pas en Champagne (ce qui, entre parenthèses, ne suppose pas une France victorieuse au delà de ses frontières), comme l'espère M. Émile Ollivier, que se trouve le village qui donnera son nom à cette revanche de la paix,

qui effacera le souvenir de la revanche rêvée par la guerre?

Ce qu'il y a de certain, je le répète, je dirais presque d'absolu, c'est qu'une Turquie relevée, régénérée, protégée loyalement par la France et l'Angleterre, changera d'un seul trait l'échiquier politique actuel de l'Europe, et comme le jeu de cet échiquier, tout en se proposant la paix, a pour base la méfiance et pour sommet les convoitises, il mène vers une guerre, guerre inconsciente, dont on ne peut prévoir ni l'étendue ni l'issue.

Tout se tient dans les maux de l'Empire turc.

Ses plaies : *le Bakchiche, le Havalé, la mauvaise foi de l'Europe, l'absence de routes, le Harem, la dette flottante,* tout se confond dans le grand mal de l'Empire turc, dans l'état misérable de ses finances.

Mais admettez pour un instant qu'on puisse dire à Abd ul-Hamid (car notez que s'il n'y avait pas à cette heure sur le trône de l'Empire turc un Souverain capable de comprendre et de vouloir, je ne tiendrais pas le langage que je tiens); admettez qu'on dise à Abd ul-Hamid :

« Voici un milliard et demi de francs que vous n'avez pas besoin d'emprunter. Vous le recevrez peu à peu. Vous commencerez par réformer violemment l'administration. Vous supprimerez les quatre cinquièmes des employés que vous ne pouvez pas payer, qui ne font rien, et qui vivent de rapines, de corruption et de prévarication, puisque vous ne les payez pas. »

Cela pourrait être fait. La Turquie est le seul pays où l'on pourrait renvoyer cette armée de fonctionnaires sans craindre une révolution; car, par une bizarrerie étrange, les nations européennes, qui sont toutes, sans exception, rongées par la Révolution, prétendent à la disparition du seul trône contre lequel il n'y ait jamais eu de révolution dynastique, et dont les ordres sont toujours respectés, sinon exécutés.

Cette première réforme, à la condition que les fonctionnaires conservés fussent payés, et régulièrement mais modestement payés, supprimerait le Bakchiche dans l'administration, car le fonctionnaire turc est sobre, honnête par goût, et n'a été corrompu que par les tentations européennes, qui ont été employées par ceux qui ont pillé l'Empire ottoman.

Que le Sultan soit à même de trier ses juges, ce qui lui sera facile quand il aura trié son administration ; de les réduire, d'appliquer sur un pied plus large et bientôt général le Code Napoléon dont on commence à se servir, et le Bakchiche, l'horrible Bakchiche, qui déshonore la justice, y aura promptement disparu aussi. Que, pouvant la payer régulièrement, il réduise son armée, mais conserve les cadres admirables dont elle dispose, et que, étant payée, on lui confie de veiller à la sécurité du pays, et les communications d'un bout de la Turquie à l'autre, même en l'état actuel, centupleront; et l'on ne pourra plus citer ce mot terrible d'un ministre de la guerre, protestant en conseil de cabinet contre la régie des tabacs parce que « ses soldats ne pourraient plus faire de la contrebande ». Le Havalé suivra de près le Bakchiche : il aura cessé de vivre le jour où les caisses du Trésor commenceront à respirer. L'économie suivra de près le crédit naissant, et les prévarications des fournisseurs s'émousseront contre le personnel épuré, payé, qui discutera les prix au lieu d'en partager les excès. La consolidation, sinon la liquidation de la dette flottante, tient aux mêmes causes; aux mêmes causes

aussi tient l'absence de routes, puisque les capitaux fuient ou ne s'aventurent qu'à des conditions onéreuses; et aux mêmes causes aussi tient la mauvaise foi de l'Europe, qui naît de sa méfiance dans l'avenir de la Turquie, surtout de son envie de s'en partager les débris, et qui disparaîtra forcément, puisque la Turquie sera protégée contre elle.

Enfin, le Harem pousse à cette heure son dernier cri de triomphe. Il aura disparu le jour où d'autres réformes accomplies permettront à Abd ul-Hamid de dire : « A la veille du jour où je vous trouve mûrs pour la liberté, je brise, et pour l'homme et pour la femme, la chaîne honteuse du Harem, je délivre le sol ottoman de ce fléau dégradant; le Harem a vécu ! »

Ainsi, c'est dans le misérable état des finances que gît, à cette heure où la lumière de la civilisation en éclaire déjà les profondeurs, la misère de la Turquie tout entière : car sa nation est brave, honnête, forte et sobre; son sol est fécond, son sous-sol merveilleux; ses ports et ses golfes, nombreux et sûrs; son climat beau ; sa race pure encore et saine, et ceux qui disent le contraire, comme le dit justement Abd ul-Hamid, la calomnient.

Le relèvement de ses finances, mais non pas pour en faire de nouveau la proie des aigrefins de l'Europe, qui la volent, la pillent, la déchiquètent aujourd'hui, et qui demain, entre deux festins, la raillent, la vilipendent et la trahissent.

Non, il faut qu'on la relève, qu'on la rende prospère, mais vigilante aussi, mais moins naïve, et ayant un sang moins facile à sucer par les vampires de la finance interlope.

Il ne suffit pas de la guérir, il faut aussi la protéger contre les rechutes et contre la flibusterie universelle qui attend l'heure de se ruer de nouveau sur elle.

J'ai assez fait entrevoir, — car il ne faut pas être un grand clerc pour l'avoir compris, — j'ai fait entrevoir que c'est dans les biens Vakoufs que gît la source de la guérison financière de la Turquie, ou du moins le point de départ de cette guérison.

Il faut arrêter le mal comme on arrête une hémorrhagie. La Turquie a aujourd'hui pour deux milliards de biens Vakoufs. Quand on aura affecté une somme suffisante pour garantir aux mosquées et aux œuvres pies le double de ce qu'elles retirent à cette heure, il restera

certainement plus d'un milliard au Trésor.

Mais la question n'est pas de réaliser tout de suite et en masse les biens Vakoufs. Il faut d'abord en supprimer le principe, pour rendre à des biens discrédités aujourd'hui, et sur lesquels pèse la main desséchante qui les menace de devenir des biens Vakoufs, la valeur réelle qu'ils représentent.

Ce sera là un premier pas fait vers la prospérité du Trésor, qui pourra réaliser ces biens à son profit, puisqu'il n'y a point d'héritier pour les réclamer.

Il faut ensuite instituer une commission mixte, Turcs, Anglais et Français, absolument irréprochable, composée d'ingénieurs capables, d'économistes intègres, d'administrateurs éclairés et persistants, qui relèveront l'état réel des biens Vakoufs; car, outre qu'on les dissimule si l'on peut, ceux qui les possèdent les ignorent encore bien souvent.

Il ne faut donc pas soutenir, comme quelques-uns, fanatiques aveugles ou intéressés, le prétendent, que le montant de ces biens n'est pas aussi important qu'on le suppose. Les données qu'on m'a fournies me semblent incontestables; c'est bien à deux milliards que s'élève la valeur

réelle et prudemment réalisée des biens Vakoufs. Puis, quand on aura relevé leur état et leur valeur, il faudra procéder avec sagesse, promptitude et énergie, à leur réalisation circonspecte et continue, de façon à ne point amener une dépréciation qui paralyserait le résultat final.

Ensuite, il faut veiller avec un soin inflexible et jaloux à l'application des sommes réalisées.

Si l'on réalisait les Vakoufs à cette heure, dans l'état confus et précipité des choses et des hommes, au hasard des convoitises et des intrigues, les Vakoufs ne rapporteraient presque rien, et ce peu s'écoulerait mystérieusement, et sans laisser de traces, dans des poches avides, insatiables et percées.

Donc il faut que la France et l'Angleterre prouvent à Abd ul-Hamid qu'elles le veulent relever; qu'elles le secondent dans ses réformes; qu'elles le garantissent contre les assauts incessants de la mauvaise foi de l'Europe, et que, en échange, elles lui imposent, chose qu'il est homme à comprendre et à vouloir, le contrat honnête et désintéressé qui est nécessaire, d'abord pour que les biens Vakoufs se réalisent avec circonspection, ensuite

pour qu'ainsi réalisés, rien n'en soit détourné en dehors du but de relèvement et de guérison que l'on poursuit.

Remarquez qu'il ne s'agit pas de réaliser les biens Vakoufs pour faire des largesses aux *Boundholders,* aux créanciers, aux fournisseurs. Non, il s'agit d'employer les sommes qui seront disponibles pour opérer la réforme administrative et judiciaire du pays, pour couper la prévarication dans sa racine, pour provoquer le développement utile, rigoureusement honnête des travaux publics. Il s'agit, non pas de placer la Turquie sous la tutelle de la commission dont je parle, mais de permettre à cette commission de défendre, mieux que ne peuvent le faire les Turcs, les intérêts de la Turquie contre les bandes d'aventuriers affamés qui vont se ruer sur elle dès qu'ils lui soupçonneront de l'argent dans ses caisses, et qui voudront recommencer les horreurs du Bakchiche; il s'agit de procéder, par adjudication, à des ventes comme à des achats; de protéger l'application du Code Napoléon; d'étudier les lois sur la voirie; il s'agit, non pas de faire vivre la Turquie avec le résultat des Vakoufs, mais de lui donner le temps d'organiser son relèvement, de réformer

ce qui la tue, d'implanter ce qui la fera renaître; il s'agit d'appliquer le premier argent que l'on retirera à préparer les ressources ultérieures, qui la feront vivre sans tiraillements, sans corruptions, sans aucune de ces maladies sociales qui la rongent. Mais la grande, l'immense, la rayonnante transformation, ce seront les voies de communication de toutes sortes qui projetteront la lumière, le bien-être, la vie nouvelle dans des contrées belles, fertiles et saines, où ne pénètre aujourd'hui que la voix tyrannique de quelque Yali, qui taille, qui rogne et qui ruine. Oui, la Turquie a des maladies graves, mais il n'est pas de pays qui se puisse relever plus promptement. Elle est tombée en trente ans surtout, elle ne mettra pas trente ans à se relever; et, ce jour-là, la question d'Orient aura reçu la seule solution conforme à l'honneur et à l'intérêt de l'Europe et de la civilisation.

La Turquie vivra comme vivent tous les pays, et les corbeaux qui attendent pour s'abattre sur son cadavre, se fatigueront les ailes à guetter son heure dernière.

Je me résume. La Turquie ne peut ni ne doit disparaître. Il la faut donc guérir, puisqu'il faut qu'elle vive. La France et l'Angleterre ont

un intérêt immense à ce que cela se réalise. Cet intérêt est à la fois subjectif et objectif, car il est propre à ces deux pays d'une façon immédiate, et aussi d'une façon indirecte, et il importe à la civilisation actuelle comme à celle des générations à venir.

J'ai dit que la Turquie était viable et guérissable : je le soutiens encore, j'espère l'avoir démontré.

Elle a en elle des sources de vie féconde, il faut qu'elle se laisse guérir et qu'elle le veuille.

Les esprits sincères et attentifs m'auront compris.

Les non sincères, les esprits faux, les ambitieux implacables, se roidiront contre mes conclusions; mais si cette politique ne se réalise pas, et si jamais les lignes que je trace, échappant au néant, tombent entre les mains de quelque fouilleur obstiné, à la distance où il est possible de juger les faits accomplis, il trouvera, j'en suis sûr, qu'il y a dans les pages qu'on vient de lire, sinon la solution du problème oriental, du moins la vision instinctive du chemin qui peut y conduire.

Je pourrais et je devrais m'arrêter ici. Mais

la solution du problème oriental, telle que je viens de l'indiquer, conduit vers une autre solution, j'ose le dire, plus grave, plus solennelle, plus universelle encore que la première.

Lorsque la Turquie, relevée, fortifiée, couverte par elle-même et protégée par la France et par l'Angleterre, aura cessé d'être une proie toujours rêvée; lorsque les Czars auront été obligés de renoncer au document apocryphe qu'on impute à Pierre le Grand, l'Autriche, rassurée contre les convoitises orientales de la Russie, reprendra la voie des améliorations pacifiques dont elle s'est détournée depuis quelques années.

Le facteur qu'elle constitue dans l'éventualité d'une lutte entre l'Allemagne et la Russie, la rend absolument indépendante vis-à-vis de l'une et de l'autre, et non-seulement elle n'a plus à craindre ni la Russie ni l'Allemagne, mais c'est la Russie et l'Allemagne qui ont à la redouter, selon qu'elle porte le poids de son action dans la balance russe ou dans la balance allemande.

Donc, la consolidation de la Turquie, remarquez-le, d'un seul coup arrête, du côté de l'Orient, toute possibilité de conflit.

La Russie demeure immobilisée au sein de

ses frontières, et, en tout cas, cesse de les franchir pour inquiéter l'Europe en assaillant la Turquie. Les petits États des Balkans, fortifiés et soutenus par les trois puissances qu'ils séparent et qu'ils couvrent en les séparant, cessent d'être menacés dans leur avenir et inquiétés dans leur présent. L'Autriche, poursuivant le règlement intérieur de ses nationalités, trouve, dans son existence nécessaire à l'Europe et dans l'appui intéressé, c'est-à-dire obligé, de ses voisins, la force voulue pour se réformer ou se transformer au dedans, et pour imposer sa volonté centrale aux extrémités récalcitrantes.

A ce moment-là, il ne reste en Europe qu'une seule cause de conflit possible et de guerre éventuelle : c'est la haine entre la France et l'Allemagne.

Cette cause disparue, cette haine effacée, rien, rien ne s'oppose plus à la solution du plus grand et du plus fécond problème des temps modernes, à la pacification volontairement consentie de l'Europe. Et lorsque je parle d'effacer des haines, on ne peut s'y méprendre, c'est à un moyen pacifique, c'est à une transaction que je songe.

La guerre n'efface pas la haine, elle la dé-

place. Si vous voulez effacer la haine, il faut transiger ; il faut que chacun reconnaisse ses propres torts, et il faut que chacun cesse de défendre ses torts et de ne combattre que ceux des autres. Vous qui prêchez la revanche par la guerre, songez-vous que vous condamnez la France et l'Europe, pour de longues générations à venir, aux armements ruineux et barbares ? Songez-vous que vous paralysez, à travers l'Europe, trois millions d'hommes volés à la famille, à l'agriculture, à l'industrie, à la reproduction ? Songez-vous que, pour les enlever ainsi à la famille qui les a élevés, à celle qu'ils pourraient élever, à leurs champs et à leurs ateliers, vous consacrez trois milliards par an sur vos budgets haletants, écrasés, épuisés ?

Savez-vous que vous répandez ainsi, pour fortifier vos espérances belliqueuses, la séve du monde, et que vous reculez l'ère de paix, la seule espérance digne de la civilisation et de l'amour de l'homme ? Savez-vous que vous jouez tout cela sur un coup de dés, sur un hasard, sur un accident, et que, l'heure ayant enfin sonné pour prendre cette revanche achetée à de tels prix, le moindre imprévu

peut bouleverser vos projets et faire tourner les chances de la bataille ?

Non, la politique de la revanche par la guerre n'est pas une politique, et la seule politique, la seule digne du penseur et de l'homme d'État, c'est la politique pacifique de la transaction.

Dans cette cause fatale qui sépare la France de l'Allemagne, qui creuse entre elles un gouffre de ressentiment, et qui constitue une guerre sommeillante, il y a des deux côtés des torts et des méconnaissances : et ce seul aveu suffirait pour substituer le désir d'une transaction pacifique aux ardeurs sanglantes des combats.

Il n'est pas nécessaire que je m'arroge ici le droit excessif et inopportun de vouloir indiquer des bases.

Elles sont dans tous les esprits, et il n'est pas en Europe un seul homme d'État qui n'ait réfléchi sur ce sujet, et qui ne soit en état de les donner (1).

(1) J'ai rencontré dans les derniers temps des Allemands qui avaient abandonné la théorie historique d'après laquelle l'Allemagne s'était annexé l'Alsace, mais qui lui avaient substitué la théorie plus moderne et plus substantielle suivant laquelle l'Allemagne avait dû se l'annexer parce que la France n'avait pas caché sa volonté de faire des con-

Mais ce n'est ici ni l'heure ni la place de préciser, et la seule chose qu'il convienne de faire ressortir, c'est le droit de l'humanité, qui réclame l'équitable solution d'un différend dont elle souffre. Il faut laisser de côté les fictions historiques et militaires; il faut laisser de côté les emportements qui conduisent vers le sang, dont il faut se détourner avec horreur; il faut aller droit à la conscience humaine, droit au jugement de l'histoire, et ne s'arrêter qu'à la seule solution possible, à une solution par la paix, sur le terrain des mutuelles concessions, loyalement débattues et loyalement consenties.

Et puis, une fois ceci admis en principe, à l'heure où il s'agirait de débattre les détails, il est un point culminant vers lequel conduirait une transaction entre la France et l'Allemagne, qui est la justification suprême et le couronnement de tous les efforts, et qui, une fois résolu,

---

quêtes sur le Rhin, et qu'il fallait supprimer « cette amorce des ambitions rhénanes de la France ». Mais ceux-là mêmes n'ont pas soutenu longtemps la théorie militaire en vertu de laquelle on s'était emparé de la Lorraine, et ont été amenés à admettre que la ligne des Vosges, « les Pyrénées franco-allemandes », était une ligne de frontières tout aussi solide que la frontière actuelle.

vaut mieux que des frontières, des forteresses ou des défilés, mieux que les promesses et les armées : c'est qu'une transaction entre la France et l'Allemagne a pour corollaire et pour sanction dernière un traité général et collectif de désarmement européen.

Oh ! je connais d'avance le grand mot sonore et vide qui cache l'absence d'arguments solides et que m'opposeront ceux qui, dans tous les pays, cachent des ardeurs aveugles sous le manteau d'un patriotisme privilégié : le mot d'utopie ! Mais quand même ils auraient raison, et cela n'est pas, j'aime mieux encore l'utopie de la paix que l'utopie de la guerre !

Mais je ne suis point un esprit utopique, et c'est parce que je ne le suis pas que j'ai subordonné la question franco-allemande à la solution de la question orientale.

Sans doute, la France et l'Allemagne n'auraient pas besoin d'attendre le règlement de la question d'Orient pour procéder à cette transaction féconde ; mais, aussi longtemps que la question de la Turquie réglée n'aura pas montré d'une façon frappante que la haine qui sépare ces deux nations est le seul obstacle qui s'oppose au désarmement en Europe, la

nécessité d'une transaction ne s'imposera pas impérieusement, irrésistiblement à leurs consciences.

Mais on conviendra avec moi qu'il n'existe en Europe à cette heure que deux causes inéluctables de guerre : les convoitises qui ont pour but l'Orient; l'idée de revanche et de résistance qui divise la France et l'Allemagne.

Le règlement de la question d'Orient, en faisant de l'Empire ottoman un empire qui se puisse défendre et qui se sache défendre, fait disparaître l'intérêt des alliances actuelles, rend chaque État à lui-même, substitue les réformes aux conquêtes, les améliorations au dedans aux annexions au dehors, et ne laisse en face de l'Europe qu'une seule menace, un seul trouble sanglant.

Eh bien, en dehors des considérations abstraites, veut-on jeter un coup d'œil sur les conséquences positives, concrètes, matérielles qu'entraîne l'attitude prolongée de la France et de l'Allemagne?

Les Allemands ont mis soixante ans, non pas à préparer la revanche, mais à se tenir prêts pour profiter des circonstances qu'offriraient la politique et les événements.

La France, si vous voulez, ne mettra que quarante ans, sur lesquels douze années se sont écoulées déjà.

Sait-on quel est le calcul effroyable auquel on peut se livrer pour chiffrer de telles espérances ?

La France, lorsque sonnera l'heure de voler vers la revanche, aura englouti dans le gouffre du budget de l'armée quarante milliards en espèces, quarante milliards en improductivité matérielle, et, chose formidable surtout, elle aura, dans une proportion effrayante, tari la source de la reproductivité humaine.

Les Allemands peuvent faire le même calcul, ils aboutiront à un chiffre presque semblable ; et l'on peut dire que tous les autres États de l'Europe, grands et petits, peuvent le faire à leur tour, car il s'agit d'une réduction générale des armées européennes.

L'Angleterre est peut-être la seule nation qui pourrait se tenir en dehors de cette colossale préoccupation, son état armé n'étant pas de nature à pouvoir se réduire de beaucoup. Mais l'épanouissement universel que produirait en Europe la réduction des armées apporterait ses bienfaits à l'Angleterre comme au reste du monde.

Je voudrais que les défenseurs les plus ardents et les plus sincères de la revanche par la guerre, des conquêtes nouvelles, d'un côté de la frontière comme de l'autre, daignassent consulter leur conscience, après s'être mis, pour un seul instant, en face d'un tel problème.

Pour moi, d'ailleurs, et il est facile de le comprendre, ce qui, dans ces pages, s'impose tout d'abord à mes efforts, c'est la solution de la question d'Orient, qui pourra, qui devra être le prélude, plus ou moins lointain, de la pacification de l'Europe.

Ce qui me préoccupe d'une façon immédiate, c'est de montrer l'erreur fatale que commettent les esprits les plus hauts en voyant à Constantinople la source et la théorie de toutes les guerres, lorsque ce terrain devrait être et devra être le centre de toutes les paix. C'est là la grande démonstration à laquelle j'ai voulu aboutir, et, si j'y étais parvenu, j'estimerais que j'aurais rendu un service immense à tout ce qui est digne d'intéresser l'humanité.

Quant à la réduction des armées européennes, il faut compter sur le temps comme sur le principal et le plus certain des auxiliaires.

Les générations qui surviennent, éclairées

par la vérité et par les nécessités de la paix, ne souscrivent pas toujours aux conceptions belliqueuses de leurs devancières.

Laissons le temps faire son œuvre. Le jour où un gouvernement français pourra compter sur l'avenir, il jugera sans doute que ce problème de paix mérite d'être étudié, et que la solution est digne de tous les efforts; le jour où l'empereur Guillaume ne sera plus là pour défendre son œuvre de guerre, le prince qui est appelé à lui succéder jugera peut-être qu'après « Frédéric le Grand », le plus beau titre auquel puisse aspirer un empereur d'Allemagne et que puisse donner la nation allemande, c'est celui de « Frédéric le Pacifique »; et l'Empire allemand, créé par la guerre, aura peut-être à sa tête un Souverain ambitieux de le fonder par la paix.

XXII

L'*ORIENT-EXPRESS*.

Le jour où je suis parti de Constantinople, le lendemain de ma visite à Yildiz-Kiosque, la sirène du Bosphore avait revêtu son costume le plus doré. Plus que jamais, elle avait parfumé son haleine et constellé de mille perles rayonnantes sa robe d'azur et d'émeraudes. Avec quelle joie j'aurais prolongé mon séjour! Je ne le pouvais. Je me retrouvais sur l'*Espero*. Je m'inclinai mélancoliquement en passant devant les mille charmes qui se déroulent le long des deux rives, et je cherchai à entrevoir les collines verdoyantes qui s'abaissent doucement vers cette plaine de Beïcos, où l'on m'avait décrit, en termes enthousiastes, le spectacle de la revue qu'Abd ul-Aziz avait fait passer sous les yeux de son hôtesse, en cette année de

gloire où la France impériale avait rendu visite à l'Empereur ottoman.

Nous repassons par les deux Kavaks; nous traversons Fanaraki, les deux phares d'Europe et d'Asie, et nous entrons dans la mer Noire.

Vers une heure du matin, il me semble que le mouvement cesse et que nous ne marchons plus. Je saute de mon lit, je m'habille en hâte, je monte sur le pont. Nous marchions. La nuit était limpide comme un jour d'automne. La lune projetait ses doux rayons au loin, bien au loin, sur la mer infinie. C'est un spectacle rare pour ceux qui, comme moi, ne connaissent de la mer que les souffrances. Je l'ai goûtée pendant le reste de la nuit, cette joie de voguer sur la mer transparente, de ne voir que le ciel étoilé sur sa tête, la grande plaine miroitante tout autour et la légère traîne d'hermine qui marque le sillon silencieux du navire. Aux premières lueurs de l'aube, d'une aube inconnue encore de la rive, les phares de Varna scintillent à travers la brume. Nous attendons pendant une heure. Les passagers montent sur le pont. Sir John Pender, le plus mouvementé des Anglais, *the Queen's messenger,* qui s'étire comme un homme blasé sur les beautés des

Océans; des enfants qui dorment dans les bras de leurs mères, en bégayant dans leurs rêves; des Bulgares-Turcs accroupis sur le pont et regardant avec dévotion les minarets qui se découpent sur le profil de Varna, dont les façades émergent de la nuit.

L'heure du débarquement sonne. L'excellent M. Wiener a eu soin de me recommander à la gare de Varna. Un des employés me délivre des soucis insupportables de ce transbordement primitif. Une barque m'attend. Nous accostons. Le train vient se ranger sur le quai. Je retrouve le petit salon que nous avons occupé en venant, et que M. de Gisors, inspecteur général de la ligne, un Français de bon ton et de bonne maison que retient à Routschouk la philosophie du devoir, a fait placer dans le train.

Nous arpentons pendant une heure, en face de Varna, le quai de la gare maritime, en attendant l'heure du départ. La brise fraîchit, le jour se lève âpre et clair, et Varna, avec ses façades trompeuses, ses minarets saillants, ses collines touffues, sous les mille bruits d'une ville qui s'éveille, se montre à nos yeux.

A midi, nous entrons dans la gare de Rou-

tschouk. L'officier de parade est à son poste; il s'exhibe.

Le Danube étale sa large nappe devant nous, et légèrement s'incline vers la silhouette effacée et rougeâtre de Giurgevo. Un grand vapeur, qui fait le parcours du Danube, stationne au quai d'embarquement, et donne aux alentours de la gare une note bruyante et civilisée. Le bac qui nous portera à l'autre rive accoste à son tour, et nous dépose sur le sol roumain.

L'*Orient-Express* chauffe près du bord.

Avec quelle joie je retrouve mon grand wagon qui m'ouvre ses cabines hospitalières, et où le va-et-vient bruyant des voyageurs et des employés remplit l'air d'une joyeuse animation!

Nous sommes vite installés, et nous nous abandonnons avec délices à la douce berceuse qui nous ramène vers le lointain logis.

Le lendemain, nous nous réveillons après avoir passé Temesvar, et bientôt la blanche ville de Szegedin, à peine entrevue la première fois, apparaît à nos yeux.

L'Empereur vient de rentrer à Vienne, après avoir passé plusieurs jours à visiter la ville reconstruite.

Une cité nouvelle s'est élevée, traversée par deux rues principales et sept rues secondaires.

En quatre ans il a été bâti trois mille maisons ou édifices divers, hôtel de ville, tribunal de commerce, théâtres, écoles, casernes, quais, un port, et une triple digue destinée à protéger la ville contre toute nouvelle inondation.

Le total des sommes dépensées s'élève à soixante millions de francs.

Plusieurs rues ont reçu les noms des principales villes d'Europe, et de nombreuses inscriptions expriment la reconnaissance des habitants pour la presse de tous les pays.

Je revois un côté de la Hongrie que nous avions passé pendant la nuit. De Szob à Esztergam, le paysage est charmant à travers les mille sinuosités que décrit le cours capricieux du fleuve, et que couronne au centre la cathédrale byzantine d'Esztergam, placée sous la domination du primat de Hongrie.

La nuit approche et nous dérobe le paysage monotone qui commence au delà d'Esztergam et ne s'arrête qu'au faubourg de Vienne, au pied des hauteurs qui ombragent la résidence de Schœnbrunn.

A Vienne, les wagons se complètent. Des voyageurs soigneusement équipés, des dames en élégante toilette de voyage, prennent possession des compartiments retenus d'avance.

La salle du restaurant est très-animée et très-variée d'aspect, et sur le diapason soutenu des conversations se détache la voix argentine des dames, qui sont assez nombreuses dans le train.

Le lendemain, nous avons quitté les parages pittoresques : nous voguons à pleines voiles vers Paris.

Dans les wagons-lits de la *Société internationale*, des strapontins mobiles se trouvent à l'extrémité du corridor qui longe, du côté extérieur, les compartiments des voyageurs. Ce corridor est comme le trottoir de la rue de la Paix à Paris. Les belles Mesdames qui voyagent dans ces wagons ne s'y aventurent qu'armées de toutes pièces, sous le regard scrutateur des voyageurs. Elles y font leur petite roue gracieuse tout comme sur l'asphalte, et c'est avec des mines tout à fait éveillées et coquettes qu'elles admirent, à travers les glaces polies, lès écrins de verdure, de fleurs et de neige étincelante que le bon

Dieu, cet immortel ciseleur, étale sous les yeux du passant. Je me suis installé sur le strapontin extrême. C'est un observatoire délicieux. Le paysage fuit à vos pieds; les ruisseaux semblent couler sous les roues du wagon; la cime des montagnes s'incline vers vous; les villages et les cabanes se parent à votre passage d'un rayon matinal, et, devant vous, le long de la rue de la Paix, s'agite la population microscopique qui habite le petit monde roulant soumis à vos observations.

Mais bientôt nous avons passé la frontière française. Nous avons subi du retard en route, et, à partir d'Avricourt, le chauffeur français, ambitieux de réparer le temps perdu, mène le train avec une vitesse qui conquiert même le suffrage d'un sénateur américain qui, depuis Constantinople, n'a cessé de nous démontrer l'infériorité de l'Europe comparée au nouveau continent.

La nuit approche, les lampes s'éclairent. Nous plions nos menus bagages, chaque minute marque la fin rapprochée du rêve oriental que je viens de faire.

J'ai passé dix-neuf jours loin de Paris. Je vais essayer de recueillir mes souvenirs, de les

fixer sur le papier, de raconter ce que j'ai vu, de redire ce que j'ai entendu. Je veux le faire pour ceux qui sont restés derrière moi et qui ont suivi d'un regard aimant les émotions que j'ai vécues ; je veux le faire pour moi-même, pour le temps où ma mémoire indécise n'en gardera plus qu'un souvenir effacé.

Ce livre est né de cette pensée.

FIN

NOTE DE LA PAGE 100.

FAMILLE IMPÉRIALE

DE L'EMPIRE OTTOMAN

S. M. I. LE SULTAN

ABD UL-HAMID-KHAN II

Fils d'Abd ul-Medjid, né le 24 septembre 1842 (16 chaban 1258), trente-quatrième souverain de la famille d'Osman, et vingt-huitième depuis la prise de Constantinople. Monté sur le trône le 31 août 1876 (12 chaban 1293), succédant à son frère Mourad-Khan V.

FILS

S. A. I. Mehmed-Selim-Effendi, né le 1er janvier 1871.
S. A. I. Chevket-Effendi.
S. A. I. Abd ul-Kader-Effendi.
S. A. I. Ahmed-Effendi.

FILLES

S. A. I. Zekié-Sultane.
S. A. I. Naïmé.

FRÈRES

S. M. I. l'ex-Sultan Mourad-Khan V, né le 22 septembre 1840 (25 redjeb 1256), déposé.

S. A. I. Mehmed-Rechad-Effendi, né le 3 novembre 1844 (21 chéval 1260).

S. A. I. Ahmed-Kemal-eddin-Effendi, né le 5 décembre 1847 (26 zilhidjé 1263).

S. A. I. Nour eddin-Effendi.

S. A. I. Suleiman-Effendi, né le 11 août 1860 (23 moharrem 1277).

S. A. I. Vehi-eddin-Effendi.

SŒURS

S. A. I. Fatimé-Sultane, née le 1er novembre 1840, veuve d'Ali-Galib-Pacha, troisième fils de Rechid-Pacha, et mariée en secondes noces à Mehed-Nourri-Pacha, Muchir.

S. A. I. Djemilé Sultane, née le 18 août 1843, mariée le 3 juin 1858 à Mehmed-Djemal-eddin-Pacha, fils d'Ahmed-Fethi-Pacha.

S. A. I. Senihé-Sultane, née le 21 novembre 1851, mariée le 7 décembre 1876 à Mahmoud-Bey.

S. A. I. Medihé-Sultane, née le 1er mars 1855.

TANTE

SŒUR DU FEU SULTAN ABD UL-MEDJID

S. A. I. Adilé-Sultane, née le 23 mai 1826, veuve de Mehmed-Ali-Pacha.

COUSINS

FILS DU FEU SULTAN ABD UL-AZIZ

S. A. I. Youssouf-Izzeddin-Effendi, né le 11 octobre 1857 (21 seffer 1274).

S. A. I. Mahmoud-Djelal-eddin-Effendi, né le 17 novembre 1862 (24 djemazi ul-ewel 1279).

S. A. I. Abd ul-Medjid-Effendi, né le 1er juin 1868 (9 seffer 1285).

S. A. I. Mehmed-Chevket-Effendi, né le 11 juin 1867 (1 rebbi-ul-ewel 1286).

S. A. I. Mehmed-Leïfed-din-Effendi, né le 25 juin 1874 (10 djemazi-ul-ewel 1291).

COUSINES

FILLES DU FEU SULTAN ABD UL-AZIZ :

S. A. I. Salihé-Sultane, née le 7 août 1862.

S. A. I. Fatimé-Sultane, née le 23 mars 1867.

S. A. I. Esma-Sultane, née le 8 mars 1873.

S. A. I. Eminé-Sultane, née le 21 octobre 1874.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DE PARIS AU BOSPHORE

DEUXIÈME PARTIE

CONSTANTINOPLE

TROISIÈME PARTIE

LA TURQUIE : HOMMES ET CHOSES

FIN DE LA TABLE

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

